

Journal documentaire, de Philippe Billé
(Des notes de lecture, et des notes du reste)
Années 2010-2011

Mercredi 6 janvier 2010. Le métier de chat consiste pour beaucoup à dormir. Celui de chaton aussi, mais il consiste en outre, entre deux longues périodes de léthargie, à rebondir dans tous les sens pendant un moment. C'est leur quart d'heure d'ardeur.

Vendredi 8 janvier 2010. On dit qu'Allemands et Français raclent les R, et qu'Espagnols et Italiens les roulent, mais que dit-on qu'en font les Anglais ? S'il n'y a meilleur terme en usage, je proposerais bien de dire qu'ils les mâchonnent.

Mardi 12 janvier 2010. Donne un poisson à un homme, et il mangera un jour. Apprends-lui à pêcher, il mendiera encore, parce qu'il aura la flemme de travailler, cette espèce de feignasse.

Samedi 16 janvier 2010. Je ne sais plus si Jon Cone m'a dit ou si j'ai lu ailleurs, que le moine vietnamien Thich Nhat Hanh considère le balayage et la vaisselle comme de possibles activités «zen». Il faut que je raconte ça à Zamor. Je n'aime pas tellement balayer mais la vaisselle me calme, j'aime bien cette sorte de nettoyage et de remise en ordre. Je la fais lentement et attentivement, en laissant couler le plus petit filet d'eau possible. Dans les cas de gueule de bois, elle fait partie des remèdes, elle est parfois le seul.

(PS une semaine après. Suite à la suggestion d'un lecteur de consulter sur le sujet la règle de saint Benoît, j'ai parcouru brièvement ce document, dont je possède une édition dans la bibliothèque de ma datcha. Je n'y ai pas vu d'allusion à la vaisselle proprement dite, mais plus généralement aux travaux de la cuisine. Le chapitre 35, «Des semainiers de la cuisine», commence ainsi : *«Les frères se serviront mutuellement, de sorte que nul ne soit dispensé du travail de la cuisine, à moins qu'il ne soit retenu par la maladie ou par une occupation de grave utilité, car on acquiert par cet exercice une plus grande récompense, et l'accroissement de la charité.»* A l'occasion je note un peu plus loin, à la fin du chapitre 39, «De la mesure du manger», cette tendance au végétarisme : *«Tous absolument s'abstiendront de la chair des quadrupèdes...»*)

Jeudi 21 janvier 2010. Biologie de l'art.

L'ensemble, ou du moins la plupart des objets artistiques, se répartissent en trois classes fondamentales : musique (art du son), plastique (art visuel), littérature (art du langage).

Avant d'être appréciés par l'intelligence, les objets artistiques sont perçus, comme tous les autres objets, par les sens.

Précisément, on perçoit les objets artistiques par l'intermédiaire exclusif, ou principal, de deux sens : l'ouïe et la vue. La musique est perçue par l'ouïe, la plastique par la vue. La littérature est perçue soit par l'ouïe (audition de la voix), soit par la vue (lecture).

Les deux sens de la perception artistique sont aussi les deux plus évolués (apparus puis développés plus récemment au cours de l'évolution biologique) et les deux plus perfectionnés (donnant la plus grande quantité d'informations sur le monde extérieur). Ce sont les sens de la perception à distance (non chimique, sans contact).

Les objets raffinés destinés à être perçus par les sens chimiques (comme le parfum pour l'odorat, la gastronomie pour le goût) n'atteignent pas à la spiritualité des objets vraiment artistiques.

L'ouïe et la vue sont donc les deux sens les plus spirituels, ceux qui servent à la perception des grandes catégories d'art, et d'ailleurs ceux qui permettent la transmission des idées et des connaissances.

Existe-t-il une hiérarchie de spiritualité entre les trois classes d'art? Cette question revient à demander s'il existe une hiérarchie de spiritualité entre la vue et l'ouïe.

La littérature est peut-être l'art le plus spirituel, au sens où c'est l'art le plus intellectuel, parce qu'il ne dépend pas exclusivement de l'un ou de l'autre des canaux sensoriels (les œuvres peuvent être lues ou écoutées), parce que l'appréciation des œuvres implique plus nécessairement la compréhension intellectuelle que les œuvres des autres catégories, et parce qu'il n'est pas même lié à la forme de sa langue de conception (en grande part, la beauté littéraire survit dans la traduction).

Reste la comparaison entre musique et plastique, entre ouïe et vue. Du point de vue de leur capacité à transmettre des significations, les œuvres plastiques me semblent nettement supérieures aux œuvres musicales. Cela ne veut pas dire que la musique ne puisse être raffinée, loin de là, mais il est évident qu'elle est à peu près insensée. Les titres que l'on donne souvent aux morceaux de musique (*Daphnis et Chloé*, *Thursday afternoon*) sont trompeurs, car ils semblent se référer à une signification, que l'on serait bien en peine de trouver, si l'on ne connaissait déjà le titre. La musique n'est pas tout à fait abstraite, mais elle ne représente que des humeurs (tristesse, joie, rut, contemplation, etc). Elle est aussi la seule forme d'art liée directement à l'activité corporelle : elle sert à la danse, et l'auditeur d'une musique cadencée, même s'il ne danse pas, agite instinctivement la tête, la main ou le pied.

Je vois une confirmation du degré croissant de spiritualité ou d'intellectualité allant de la musique à la plastique et de la plastique à la littérature, dans leur statut sociologique. Même s'il existe des succès populaires dans les trois domaines, il est évident que la musique est le

premier art de masse, et la littérature le plus élitique. La dévotion des jeunes va d'abord vers la musique, art de la danse et donc art nuptial, avant le reste, et l'on remarquera que dans les objets composites que sont les chansons, c'est la musique qui prime sur les paroles, puisque des millions d'auditeurs achètent, écoutent et fredonnent des airs dont souvent ils ne comprennent déjà pas le titre.

La différence fonctionnelle entre vue et ouïe me laisse songeur. L'ouïe est un sens utile à tout moment, alors que la vue devient inutile quand il fait noir. Et l'oreille, du moins l'oreille humaine, ne peut se fermer naturellement, comme l'œil par la paupière. A quoi s'ajoute que l'on fait plus facilement obstacle à la vue, qu'à l'ouïe : un buisson ou une tenture cache la vue d'un homme, que l'on entendra cependant, s'il parle. Tout cela semble faire de l'ouïe un sens plus efficace, plus disponible et plus fiable que la vue. Pourtant celle-ci, malgré ses imperfections, nous renseigne si bien sur l'environnement, que nous ne nous en priverions pas de bon gré au bénéfice de l'autre. Ils sont bien rares, ceux qui à tout prendre préféreraient devenir aveugles plutôt que sourds.

Mardi 26 janvier 2010. Mes déconvenues. Je savais le bonhomme ombrageux mais je ne me suis pas assez méfié et j'ai fini par me faire expulser du club de discussion de Jim Goad, sur Facebook. Mon crime est de ne pas être resté coi devant les déclarations de haine anti-française du polémiste. Je pense que c'est une injustice mais il est probablement inutile de discuter. Je le regrette car à ce que j'ai pu en voir jusqu'à présent, Facebook me paraît assez fade et niais dans l'ensemble et c'était là pratiquement la seule chose drôle que j'y avais trouvée. Pour en revenir à mon affaire, ce qui est frustrant dans ces cas-là est que non seulement vous ne pouvez plus vous exprimer mais vous ne pouvez même plus du tout accéder au groupe et savoir ce qui continue de s'y passer. A côté de ça, les photos staliniennes truquées d'antan font figure de petit bricolage. Là tout à coup, non seulement vous n'existez plus, mais vous n'avez jamais existé, toutes vos interventions passées ont disparu, on ne peut mieux faire place nette. On fait place internette.

Mercredi 27 janvier 2010. Je lis dans le journal du coin que les Harkis se plaignent de leur sort. Il y a de quoi : 48 ans après la fin de la guerre d'Algérie, ils n'ont toujours pas trouvé de boulot. C'est vraiment la guigne.

Jeudi 28 janvier 2010. Je ne sais pas me débrouiller. Au lieu de blaguer comme naguère en menaçant de taxer à un euro la page ceux et celles qui me fournissent de la lecture, qui plus est de la lecture intéressante, alors que je n'ai le temps de rien, j'aurais mieux fait de mettre le projet tout de suite en application. Faisons une simulation sur la dernière période. L'autre jour un copain me prête un livre de voyage russe :

l'air de rien, ces 204 pages lui coûtent 204 euros. Ce week-end une amie m'offre un livre sur Giono : il ne fait que 185 pages, mais ce sont toujours 185 euros! En l'espace d'une semaine, $204 + 185 = 389$ euros. Il faut décidément que je m'oriente vers une solution de ce genre. Je ne peux qu'y gagner, en revenu si l'on paye, en temps libre si l'on s'abstient. Ah je déconne, chers amis, tout ça n'est pas sérieux, sauf que vraiment je pleure sur le manque de temps. Que de fois, après une journée de boulot, ne disposé-je même pas d'une heure d'intelligence pour lire ce que j'ai à lire et écrire ce que j'ai à écrire, avant de m'écrouler dans les bras de Morphée ? D'un autre côté, cette étroitesse me force à être plus efficace. Les jours de liberté, quand je ne cours pas les rues ou les bois, souvent je lambine...

Lundi 1 février 2010. Dynastie bâtarde : les Habsbourbon.

Mardi 9 février 2010. Ma musique d'enthousiasme, ces derniers temps, est le *Canarios* de Gaspar Sanz, composé il y a plus de trois cents ans, mais toujours fringant. J'en possède un enregistrement impeccable par Alexandre Lagoya, et on trouve en ligne une version honorable par Angel Romero.

Lundi 15 février 2010. J'ai lu sans ennui *Au pays des contes : choses rêvées et choses vécues en Caucasic*, un petit livre que Knut Hamsun, pas encore prix Nobel, publia en 1903, et qui fut traduit en français dans les années 30 aux éditions Grasset, où il se trouve encore dans la collection de poche Les Cahiers Rouges. Il s'agit du récit en 20 chapitres d'un voyage réalisé en 1899, avec une «compagne» dont on ne connaît l'existence que par des allusions rares et discrètes, et je suppose que c'était tout simplement la première femme de l'écrivain, Bergliot Bech, épousée l'année d'avant. Cela commence par la traversée de la Russie en train de Saint-Pétersbourg à Moscou, puis jusqu'à Rostov et Vladicaucase. Le ton guilleret de l'auteur ne manque pas de charme. Il esquisse en passant cent petits tableaux de la vie paysanne, que l'on peut lire avec quelque mélancolie si l'on songe aux ravages du fléau communiste qui va s'abattre là-dessus quelque 20 ans après. A l'occasion, la traduction accouche d'un alexandrin : «Nous roulons à travers le pays du Cosaque». La partie centrale et la plus belle relate la traversée en attelage des régions montagneuses entre Vladicaucase et Tiflis (soit Tbilissi, en Géorgie). C'est là surtout, je crois, que le Norvégien passe de temps en temps du reportage à la fantaisie, car il est sans cesse pris de fièvres. On remarquera en particulier l'in vraisemblable mais beau récit d'une nuit d'insomnie, qui occupe le chapitre VII. «Je ressens un bien-être exquis, parmi ces hommes et ces bêtes, dans la nuit étoilée (...) J'accoste parfois quelqu'un, lui offre une cigarette (...) en lui donnant du feu je l'éclaire en même temps et le contemple. Ce sont tous de beaux hommes...» Ma curiosité de botaniste s'éveille

quand Hamsun dit traverser des forêts de pommiers sauvages, puis de pruniers et de cerisiers, j'aimerais voir cela. On reprend le train à la fin du volume pour aller entre autres jusqu'à Bakou. Cet ouvrage fait 242 pages, mais comme il m'a assez plu, je fais grâce à Michou des 242 euros que je devrais lui taxer pour me l'avoir prêté.

Mercredi 17 février 2010. Ce n'est pas pour désespérer Harlem, mais je dois avouer que je ne comprends pas, je n'ai jamais compris, je ne comprendrai probablement jamais l'intérêt que l'on peut trouver aux œuvres de Jean-Michel Basquiat.

Vendredi 19 février 2010. J'ai l'âge d'avoir connu comme une expression familière, qui figurait dans les pages liminaires de tous les livres, l'avertissement selon lequel les droits de reproduction et de traduction étaient «réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.», laquelle prenait ainsi un air de mauvais élève des nations. La formule est aujourd'hui tombée en désuétude, mais elle fut un temps omniprésente. J'y repensais en feuilletant des ouvrages d'un certain âge, qui me sont parvenus récemment, et dans lesquels je remarque des variantes. Selon tel volume de la NRF, datant de 1923, il semble qu'on disait encore «la Russie», un an après la création de l'Union soviétique. Dans tel autre, paru au Mercure en 1915, ce sont d'autres rebelles, que l'on rappelle à l'ordre, mais elles aussi nordiques : «la Suède et la Norvège».

Samedi 20 février 2010. Je n'avais jamais remarqué ce portrait peu connu de Serge Gainsbourg jeune par Zurbaran. Il figure discrètement, comme personnage de second plan, à l'extrême droite d'un tableau de 1630 représentant la *Conversation de saint Bruno avec le pape Urbain II*. (voir plus loin au 17 mars)

Lundi 22 février 2010. Peu de nouvelles m'ont laissé songeur, comme d'apprendre par hasard que la surface de la place Gambetta, à Bordeaux, est à peu près la même que celle de mon bois de Cunèges, dans les 6000 et quelques mètres carrés. Un autre point commun est que les deux endroits sont plantés d'arbres, mais à part ça tout est si contraire. Il y a peut-être plus d'oiseaux sur la place, mais à coup sûr moins de bruit dans le bois.

Mercredi 24 février 2010. L'ami Jean-François Robic, enseignant les Beaux-Arts, vient de me passer cette information. «Cher Philippe, j'ai trouvé ça dans une copie d'étudiante : 'la transformation des images par le billé de Photoshop'. J'ai toujours pensé que tu étais un passeur, mais que ton nom devienne un nom commun, c'est autre chose. Une gloire linguistique en quelque sorte!»

Vendredi 26 février 2010. Je ne savais pas grand chose du comte de Romanones (1863-1950), politicien libéral espagnol et paraît-il richissime propriétaire de mines, qui consacra la fin de sa vie aux Belles-Lettres, écrivant notamment des mémoires et des biographies. Deux qualités lui ont attiré ma sympathie: sa fidélité au roi Alphonse XIII (qu'il servit comme ministre et comme conseiller) et sa charité (resté boiteux d'une chute à l'âge de 9 ans, il finança un institut qui procurait des prothèses aux petits infirmes). L'occasion se présentant, je n'ai pas hésité à lire le recueil de ses 277 *Maximes et pensées politiques* numérotées, paru traduit en français à Barcelone en 1958, sans indication d'une version originale. Ce livre ne manque pas d'attrait mais ne m'a pas transporté. J'y apprécie un certain bon sens («il ne s'agit pas de diviser l'ennemi mais de le pulvériser»), l'anti-communisme de l'auteur et son goût pour les arbres. Mais nombre de propositions me déçoivent, que je trouve banales ou fausses.

Samedi 6 mars 2010. La première fois que j'ai entendu Louis dire «d'autrefois» (exactement «d'aut'fois») pour «autrefois», j'ai pensé que sa langue avait fourché. Au fil des ans j'ai pu vérifier qu'il disait bien comme ça, et je me demandais si c'était sa façon personnelle d'employer ce mot. L'an dernier, observant que Jacques disait de même, j'ai réalisé que ce devait être l'usage local (toutefois inconnu de ma mère, née à 20 km d'ici). J'en ai trouvé une sorte de confirmation l'autre jour en lisant sous la plume de Lafitau, c'est à dire en français de 1724 : «D'autrefois les Anciens et les guerriers eux-mêmes...» Il n'est pas rare de retrouver ainsi conservée dans le patois une tournure maintenant disparue mais qui servait dans la langue normale... d'autrefois.

Mardi 9 mars 2010. Au point où nous en sommes, la sortie des nouveaux films fait figure d'événement «culturel» chaque semaine et c'est la grande affaire des journalistes le mercredi. Toutefois, quand une réussite hors norme s'annonce, il convient de préparer le terrain en tannant le cuir de l'auditeur dès le lundi, si ce n'est plus tôt encore. C'est ainsi qu'hier soir la radio me faisait bénéficier des propos de son invitée, une actrice qui joue dans un film prêt à sortir, à propos de la rafle du Vel d'Hiv. La citoyenne accumulait les confidences bouleversantes, révélant par exemple qu'après avoir lu le scénario, elle avait téléphoné en larmes à la réalisatrice pour dire qu'elle acceptait le rôle. J'en avais la gorge serrée, c'est bien simple. En même temps, je me sentais rasséréné, par les qualités du chef d'oeuvre qui s'annonce. J'en distingue au moins deux, a priori, sans avoir encore vu la chose. D'une part l'originalité: faire un film pour dénoncer la méchanceté des vilains nazis et de leurs acolytes, il fallait y penser, c'est le genre de bonne idée qu'on n'a pas assez souvent, je trouve que ça manque. D'autre

part le courage: dans l'ambiance idéologique de la France d'aujourd'hui, où il est clair que le nazisme mène la danse, il faut quand même avoir des couilles au cul, comme Roselyne Bosch, pour oser s'attaquer à un tel monstre. Nul doute que les jurys à venir apprécieront ces hardiesses : que de lauriers et de redifs en perspective!

Dimanche 14 mars 2010. Quand je pense que les 11 millions 598.000 crétins qui ont regardé les «Enfoirés» hier soir à la télévision ont tous le droit de vote, ou peu s'en faut, je n'attends pas grand chose du suffrage universel.

Mardi 16 mars 2010. Un cadavre. La trajectoire de Jean Ferrat fait un peu penser à celle de Montand, le genre de crapule qui aura fait l'essentiel de sa carrière dans la propagande communiste, puis qui aura quand même craché un petit peu dessus mais sans excès, sur le tard. Emballant Popu en bramant des niaiseries insensées, du style «La femme est l'avenir de l'homme». Au décès la médiaterie pleurniche unanime, pardi. Il paraîtrait pourtant que question «nuit et brouillard», on a été pas mal servi chez les soviets et c'était du tenace, mais n'importe, aucun «devoir de mémoire» n'est requis contre les collabos de la gestapo communiste.

Mercredi 17 mars 2010. A propos d'un «portrait de Gainsbourg jeune par Zurbarán», que j'ai évoqué le mois dernier, un lecteur de Caudéran, monsieur Michel O., parle de «peinture préfigurative». Cette formule me semble juste, et peut s'appliquer à d'autres découvertes que j'avais diffusées, dans un passé déjà plus ou moins lointain. Par exemple dans ma *Lettre documentaire* 240, d'août 1997, où j'attirais l'attention sur un portrait de Bob Dylan par Rembrandt en 1645 (cat. Bode 313).

Jeudi 18 mars 2010. Follerie. Demande à Dédé d'aider des déments.

Vendredi 19 mars 2010. Voilà deux ans Lucien Suel, avec *Mort d'un jardinier*, surprenait le lecteur par une œuvre dont la teneur ne correspondait pas tout à fait à ce que laissait attendre l'appellation «roman». De même *Les versets de la bière*, qui viennent de paraître au *Dernier Télégramme*, ne contiennent-ils pas forcément ce que semble annoncer le sous-titre de «Journal». C'est en effet une sorte de journal, puisqu'il s'agit en partie d'une chronique des faits et gestes de l'auteur, mais un journal aux caractéristiques très particulières. Ses quelque 150 pages sont distribuées en 21 chapitres consacrés, dans l'ordre chronologique, aux 21 années de la période 1986-2006 (connaissant un peu Lucien, on s'étonne presque qu'il n'ait prolongé l'expérience de deux ans, pour aboutir à 23 unités). Chaque chapitre est constitué d'une suite de paragraphes gros chacun d'environ une demi-page

et composés d'une dizaine ou d'une douzaine de phrases. Ces paragraphes vont par paire : le premier, narratif, se réfère à des événements de l'année, tandis que le second, aphoristique, énonce des propositions plus générales.

Les paragraphes narratifs forment à proprement parler la matière diaristique, bien qu'ils recèlent eux aussi, à l'occasion, des phrases aphoristiques (telle cette belle réflexion p 121 : «Poésie : une émotion recréée dans le calme», qui pourrait aussi bien s'appliquer à la conception de cet ouvrage). Les faits rapportés relèvent parfois de la vie intime du narrateur, mais le plus souvent de sa vie publique : ses lectures, performances, rencontres etc. En vertu d'une alchimie secrète, il traite différemment les souvenirs relatés, datant précisément ou non, entrant ou non dans les détails. Certaines ellipses surprennent. Ainsi les premières pages évoquent-elles une hospitalisation, sans que l'on sache pour quelle opération. De même on s'étonne de ce que l'écriture et la publication d'une des oeuvres les plus importantes du poète, sa *Justification de l'abbé Lemire*, ne soit pas signalée, l'existence du livre n'étant que furtivement évoquée. Ces paragraphes sont aussi émaillés d'un certain nombre de citations, tantôt d'écrivains, tantôt de propagande anonyme pour des marques de bière. Dans cette part narrative du livre, où les événements sont signalés le plus souvent de façon laconique et superficielle, on a l'impression que l'auteur, au lieu de se livrer à une introspection en profondeur, a plutôt voulu brosser un tableau panoramique et quelque peu distant de ce qu'a été sa vie durant une assez longue période, chaque élément présenté succinctement n'étant là que pour apporter une touche puis une autre dans une vaste composition d'ensemble.

Les paragraphes aphoristiques, composés dans une typographie distincte, réunissent de courtes phrases énonçant des vérités d'ordre général. On trouve parmi elles des évidences («le confluent est l'endroit où deux rivières se rencontrent»), des observations de la vie quotidienne, des sortes de proverbes, des plaisanteries, etc. Le propos de ces phrases est parfois un écho des sujets abordés dans le paragraphe précédent. Mais il me semble plutôt que leur fonction générale est de présenter un contrepoint à la partie narrative. Par l'omniprésence du pronom «on», elles opposent leur poids impersonnel aux notations personnelles du journal. Par leur teneur souvent dérisoire, elles désamorcent la tendance naturelle d'un auto-portraitiste à prendre la pose.

Un point sur lequel le titre ne trompe pas, c'est l'importance du thème de la bière tout au long de l'ouvrage. Sans jamais insister, par touches brèves mais récurrentes, l'auteur fait connaître son attachement à cette boisson de chez lui, ce vin du nord dont la dégustation peut aussi bien être un plaisir solitaire ou partagé. On notera p 66 cette remarque significative : «Voilà que j'essaie une nouvelle fois de tenir un journal. Je faisais ça en 1967 à Avignon à la

terrasse des cafés, toujours en buvant une bière». Dans ce souvenir où elle est déjà associée au journal, la bière accompagne l'activité personnelle de l'écriture, mais dans le cadre social du bar. Nombre d'évocations favorables permettent de considérer que la bière représente dans ce livre le plaisir de la vie. Mais plusieurs allusions laissent entendre que l'auteur n'oublie pas que ce mot est également un synonyme de cercueil. La bière est donc ici un symbole ambigu, évoquant aussi la menace de la mort. Les deux significations se trouvent combinées dans une réflexion de la page 122 : «J'ai l'agrément du trajet par rapport à la destination (de la bière à la bière)». Réflexion prolongée quelques pages plus loin par cette interrogation inquiète : «Combien me reste-t-il de canettes à décapsuler avant de mourir?»

Ici et là comme partout a poussé dans un coin un alexandrin de hasard : «Je bavarde un moment avec Pierre Tilman» (p 57) ; «on repère de loin les toilettes gratuites» (p 138).

Signalons enfin que l'auteur a publié dans son blog un index, qui n'est pas dans le livre.

Lundi 22 mars 2010. L'humanisme de gauche est devenu l'idéologie dominante de nos jours, même quand la «droite» est au «pouvoir». Il exerce sur les esprits une pression pas moins totalitaire, que ne fut celle de la religion jadis. Le dissident, c'est-à-dire le mécréant ou l'hérétique, peut bien penser ce qu'il veut, mais gare à ne pas trop en dire, et encore moins écrire. Semblable au juif d'antan, réduit à judaïser en secret, le réac d'aujourd'hui réacquiesce en secret.

Mardi 23 mars 2010. Je préfère quand même les chats, qui sont plus calmes, mais j'observe que le chien est à ma connaissance le seul animal capable de sourire.

Mercredi 24 mars 2010. Si je devais résumer l'art de la taille à une seule règle, en somme la règle d'or, sans parler de la taille particulière des arbres fruitiers, ni des rares cas où l'on est contraint de faire exception, je dirais ceci : qu'il ne faut jamais couper une branche au milieu, car le résultat est toujours laid. Il faut la couper à la base ou ne pas la couper, toute autre solution est désastreuse.

Jeudi 25 mars 2010. Je suis devenu l'heureux propriétaire d'un exemplaire de *Vols : catalogue de photographies aériennes*, de Yannick Lavigne, paru voilà deux ans à Bordeaux, aux éditions de l'Attente. Dans ce livret carré, d'une trentaine de pages, l'auteur donne des aperçus esthétiques et techniques sur la forme d'art assez chic, dans laquelle il est passé maître. L'ouvrage comprend un disque où sont reproduites 120 photos aériennes au format pdf.

Mercredi 31 mars 2010. Dans un recoin de bibliothèque, je découvre que le recueil de *Maximes et pensées politiques* du comte de Romanones préfacé par André Siegfried, livre dont j'ai parlé l'autre jour, avait un jumeau : c'est un recueil de *Máximas* d'André Siegfried, préfacé par le comte de Romanones. Les deux volumes, de même aspect, ont paru à quelques années d'intervalle (1952 & 1958) chez le même éditeur barcelonais Gustavo Gili, les sentences étant traduites en français dans le premier cas et en espagnol dans celui-ci par le même traducteur, un certain Mauricio Torra-Balari. Les 166 maximes numérotées d'André Siegfried ayant d'abord été écrites dans ma langue maternelle, il aurait été sans doute préférable que je les lise directement en français, mais en l'occurrence il était plus simple d'en prendre connaissance dans la version espagnole, que j'avais entre les mains. Je ne m'écarterai pas de mon chemin pour cela mais si l'occasion se présentait, je vérifierais si les formulations originales correspondent bien aux retraductions que je donne ci-dessous, de mon brelan de préférées : la maxime 31, selon laquelle «Le plaisir de parler de soi-même adoucit les consultations médicales, au point de les rendre parfois agréables» ; la 32, affirmant qu'«Il n'y a de pureté complète que chez les personnes qui n'ont pas conscience de leur propre pureté» ; enfin et surtout la 18, observant que «L'âme a ses marées, comme la mer».

Vendredi 2 avril 2010. Souvenir de Patrick Rabiller (1948-2010).

Les morts subites ont sur les morts lentes l'avantage de la brièveté, qui est une sorte d'élégance, mais on se les prend dans la gueule comme une gifle. Patrick a succombé à un malaise indéterminé, vendredi soir ou samedi matin dernier. Ma dernière visite remontait au samedi précédent : «...pas de problème pour samedi après-midi : dernière journée du Tournoi des VI Nations, alors même avec des pieds valides, tu m'aurais trouvé chez moi...» Je ne voulais pas le déranger longtemps. Lui ayant déjà envoyé par la poste des exemplaires de son *Discréto* (n° 24, *La faute au dard*) en noir et blanc, je venais lui remettre en main propre quelques tirages supplémentaires en couleurs, et lui rendre un petit livre sur la cuisine du hachich, qu'il m'avait prêté. Nous avons discuté un moment, de choses et d'autres. Le soir même, à une terrasse de Saint-Pierre, j'ai récupéré un dessous de bière à l'effigie de la Saint-Patrick, que je comptais lui faire passer dans une prochaine lettre. Au milieu de la semaine, il m'a mailé, sans autre commentaire que «du beau monde...», le lien d'une ancienne émission de télévision, sur laquelle apparaissait Frédéric Roux. Je me suis dit que j'attendrais d'avoir eu le temps de la regarder pour lui répondre, temps que je n'ai pas eu. Je vois que sa dernière intervention dans Facebook était un échange avec sa sœur, qui lui souhaitait bonne fête. Il lui répondait «Quelle chance de porter le nom d'un saint qui s'arrose à la bière...»

Patrick était sans doute mon plus vieux copain bordelais. Je l'avais connu je pense peu après la mort de mon père, en 1981 ou 82, par l'intermédiaire de Laurent Septier, dont la compagne était collègue de la mienne. J'ai dû le croiser une paire de fois dans ce milieu de photographes, sans savoir qui il était. Il avait dans son maintien une certaine aisance qui me faisait lui supposer une situation bourgeoise, j'étais loin d'imaginer qu'il vivait aussi modestement. Nous avons vraiment fait connaissance un jour où je l'ai croisé près de chez moi, vers Gambetta, et où nous avons passé l'après-midi à fumer du shit. Une longue camaraderie de hachichins a commencé là. Il ne travaillait pas, je menais alors moi aussi la vie de bohème, cela nous rapprochait. J'ai cru comprendre qu'il avait eu un malaise cardiaque une des rares fois où il avait bossé, suite à quoi il subsistait d'une petite pension.

Je n'ai jamais bien connu l'histoire de sa jeunesse, que par des échos imprécis : ses origines lorraines, son service militaire dans les paras, dont il avait la carrure, sa vie de playboy à vendre des bateaux pour son père sur la Côte d'Azur, enfin la découverte définitive de sa vocation pour le farniente.

J'ai pourtant travaillé plusieurs fois avec lui, devers 87, pour des contrats de chauffeur automobile, qu'il dégottait dans une petite agence d'intérim rue Saint-Rémi. A chaque mission, pendant une paire de jours, nous allions chercher à l'aéroport des officiers africains ou asiatiques, que nous emmenions ensuite visiter des installations militaires à Mérignac ou dans les Landes. Il me prêtait une cravate avec le noeud déjà fait, je n'avais plus qu'à ajuster.

J'ai publié quelques-unes de ses photos dans mes revues. La plus frappante était celle d'une pin-up toute en formes, qu'il avait surprise allongée parmi les dunes. Cette image nous amusait. C'était un bon photographe, j'aimais en particulier ses photos de nuit, avec des lumières artificielles, je ne comprends pas qu'il ait été aussi peu exposé (un photographe sous-exposé!). Il archivait méthodiquement ses clichés, ainsi que mes paperasses, dont il a été un des plus constants collectionneurs.

Nous nous étions trouvé des petites connivences de hasard, comme la similitude de nos patronymes, et je crois que plus d'un correspondant s'est demandé s'il n'était pas mon pseudonyme. Il me charriait gentiment en observant que selon l'orthographe de nos noms, il avait le RAR en plus. Il se trouvait aussi que nous étions tous deux nés à des dates doubles dans des mois consécutifs, lui le 5-5 et moi le 6-6. Je lui avais fait remarquer l'incipit de la chanson de Dylan : *«I married Isis on the fifth day of may...»*

Après sa séparation d'avec Moune, quand j'ai moi-même été foutu dehors par ma moitié, en 92, il m'a cédé l'un des deux appartements qu'il louait au 252 rue Sainte-Catherine. Ce fut une grande époque. Patrick fait partie des personnages qui

apparaissent dans le journal du séjour de Lloyd en 1995, et il a réalisé la photo de nous qui figure dans l'ouvrage. Puis il a dû quitter la maison, vers la fin du siècle, et peu après de mon côté je me suis exilé en banlieue. Nous avons continué de nous voir, quoique par force moins souvent. Dans les premières années 2000, nous avons pris l'habitude d'aller passer une petite semaine dans ma maison de la Croix en plein hiver, genre février. C'était un défi mais nous étions de rudes gaillards, capables s'il le fallait de résister plusieurs jours de suite à la tentation de la douche. Je me souviens d'une fois où nous montions en Charente en voiture, la nuit tombée, au bout d'un moment Patrick avait sorti de son sac un énorme pétard, en même temps que la radio envoyait un bon vieux Gato Barbieri.

En 2005, c'est lui qui a fait les photos de calvaires pour mon reportage sur *Les croix du chemin*, qu'a publié Jean-François Robic (C'est la Faute aux Copies).

Je tiens de lui plusieurs objets, outre des photos. Il m'avait cédé bon marché un exemplaire de *La société du spectacle* dans l'édition Buchet/Chastel, ainsi qu'une canadienne qui m'est un peu trop grande et que je n'ai toujours pas réussi à offrir. Au retour d'un voyage, il m'avait offert un billet iranien, aux illustrations saisissantes. Lors d'un déménagement, il m'a donné deux meubles à étagères et un ou deux pieds de lampe, dont je me sers à la Croix. Je lui dois la casquette que je porte depuis des années. Il ne s'en servait pas et ne voulait pas me la donner officiellement, car elle lui avait été offerte par une proche, mais il m'en faisait un prêt emphytéotique. Ma belle toque du Caucase, aussi, est un cadeau de lui.

Ces dernières années, les ennuis de santé ne l'avaient pas épargné. Il traversait les épreuves avec un flegme que j'admirais. De tempérament social, il s'arrangeait quand même pour sortir un peu. Dans le petit Lumix numérique dont j'ai appris à me servir, la seule photo que j'aie de lui a été prise chez Isidore, en mai dernier, en bonne compagnie.

Salut à toi, mon cher Patrick.

Mardi 6 avril 2010. Quelques notes sur le livre SHIT MAGNET («l'attire-merde») de Jim Goad (Los Angeles : Feral House, 2002).

La couverture affirme que «ceci n'est pas une autobiographie», parce qu'on pourrait le croire. A mon avis il serait plus exact de dire que ce n'est «pas seulement» une autobiographie, car c'en est une en effet, même si elle est atypique à divers égards.

Il est peu commun qu'un homme publie un bilan de sa vie alors qu'il n'a pas encore 40 ans. Mais cet ouvrage a été composé dans des circonstances particulières. Une de ses fonctions est de justifier les actions de l'auteur, né en 1961, qui écrit en prison, où il est enfermé après avoir été condamné pour violences exercées sur sa maîtresse.

Le livre est composé de 18 chapitres de longueur inégale, couvrant entre 4 et 47 pages, qui suivent l'ordre chronologique de la vie de l'écrivain : son enfance difficile dans une famille de prolos catholiques de Philadelphie, entre un père alcoolique violent et une mère peu aimante, l'éducation auprès de nonnes sévères, la rencontre à New York de sa future épouse Debbie, leur mariage à Las Vegas devant un révérend Goad trouvé dans les pages jaunes, leur installation à Los Angeles où ils publieront de 1991 à 1994 les quatre numéros de la retentissante revue *Answer me!*, enfin la vie ennuyeuse à Portland et la liaison explosive avec la strip-teaseuse Anne.

Le texte laisse certaines données biographiques fondamentales dans le flou (par exemple on apprend que Jim a eu au moins deux frères et une sœur, mais on ne sait pas combien au juste et on n'apprend pas grand chose sur leurs rapports). En revanche il n'est pas avare de détails parfois très impudiques sur la vie intime de l'auteur, ses quelques expériences homosexuelles, sa consommation de drogues (alcool jusqu'à l'arrêt total dès le début des années 80, crack et acide par moments, herbe surtout).

Sachant que Goad s'est subitement découvert en 2008 une tumeur au cerveau, qui lui a été extraite aussitôt, on est frappé de lire qu'il s'était déjà inquiété, en vain, de savoir s'il ne souffrait pas de quelque *brain damage* (p 46) ou *brain tumor* (p 86).

C'est peut-être la formation journalistique de l'auteur, qui l'incite à introduire dans le texte des matériaux extraits directement du réel, comme des transcriptions de messages téléphoniques enregistrés. Le livre reste éminemment littéraire : dans le chapitre 5 sont insérées non des photos mais de brèves descriptions de photos, retraçant l'histoire de la relation avec Debbie.

Je m'attendais à ce que la part « sentimentale » de l'ouvrage m'ennuie, je l'ai trouvée au contraire très intéressante. S'agissant de son épouse Debbie ou de sa maîtresse Anne, l'auteur décrit bien la naissance du sentiment amoureux, puis son enlèvement dans l'ennui dans un cas, son renversement dans la haine dans l'autre cas. Le dixième et le plus long chapitre, « Mon année avec Anne », pourrait être publié isolément, comme une nouvelle autonome.

Venant d'un polémiste qui professe volontiers sa haine de la France et des Français, on est surpris de trouver dans le texte des emprunts répétés à la langue et à la culture françaises. A côté d'une rare *mamacita* par ci ou d'un *Meisterwerk* par là, des mots français apparaissent en nombre, dont il est vrai certains sont maintenant intégrés au lexique anglais : très, en masse, pompadour (pour « banane »), mayonnaise, ingénues, souvenir, tête-à-tête, grand jury, parfait (gâteau), in lieu of, paramours (maîtresses), dames, rêverie, millionnaires, grandeur, madame, etc. On trouve en outre quelques membres de phrase (Je t'aime, Attaque panique

du jour, Quelle surprise, Peut-être ma chérie, Bon(ne) chance) ainsi que quelques références à la culture française (le roman *Histoire d'O*, l'affaire Patrick Henry, et bien sûr la *French fry* et le *French kiss*).

Une grande part de l'ouvrage est consacrée à une critique de l'idéologie dominante, notamment le féminisme, et des institutions, notamment la justice. Sur bien des points je suis d'accord avec l'auteur, pas sur tous. Il me convainc quand il explique qu'il est victime d'un abus judiciaire, pas quand il affirme que toute peine de prison est injustifiable.

L'on sait d'après un autre ouvrage que l'auteur est le défenseur des *rednecks* («cous rouges», soit les bouseux) et des *white trash* (petits blancs). Certains détails de *Shit magnet* montrent qu'il est sans doute plus proche de ceux-ci que de ceux-là. Par exemple, les cinq fois où il parle d'arbres, ce sont toujours vaguement des «arbres» (p 223, 259, 270, 297, 299) sans qu'aucune espèce particulière soit citée.

La teneur polémique de l'ouvrage produit le ton aphoristique de certaines phrases, qui peuvent être isolées de leur contexte (je traduis) : «L'amour est une plume, la haine est un marteau» ; «Toutes les foules sont mauvaises» ; «Toute vie se nourrit d'autres vies».

Il y a un goût de la formule imagée : les «gerbilles à fanzines», la «sorcellerie maçonnique». Dans sa critique du politiquement correct, l'auteur n'a sans doute pas tort d'identifier l'Opprimée idéale sous les traits de «lesbiennes noires handicapées» («*crippled Negro lesbians*», p 281).

A mon sens les passages les plus frappants, les plus graves du livre sont le début du chapitre 7 («*Obscenity*»), consacré à une méditation impitoyable sur ce qu'a pu être la vie sexuelle des parents, et les pages très noires du dernier chapitre («*Death : yours and mine*») portant sur l'inéluctabilité de la mort et contenant cette belle considération : «Ecrire est la seule façon que je connaisse de survivre un petit peu plus longtemps».

Sans doute Goad a mauvais caractère. Mais ce livre n'est pas un mauvais livre.

Jeudi 8 avril 2010. Etant devenu fan d'Eric Zemmour pour ses chroniques radio, qui ne me déçoivent toujours pas, je me suis aventuré à lire son dernier livre, *Mélancolie française*. Cet homme est désarmant : sans conteste, un juif assez réac pour regretter la grandeur française perdue n'est pas le plus antipathique de mes compatriotes. Cela dit, sa longue dissertation sur l'histoire de notre pays m'impressionne par sa connaissance érudite des alliances, ententes et traités, plus qu'elle ne me convainc sur le fond. Je ne rêve pas d'empire, je ne rêve plus de grand chose, la tranquillité me semblerait un bien plus prisable que la grandeur.

L'ouvrage m'a plu surtout par l'habileté de l'auteur à dénoncer les préjugés d'aujourd'hui, par exemple au chapitre 6 la légende selon laquelle, durant la deuxième Guerre mondiale,

la collaboration aurait été principalement le fait de la droite, et la résistance celui de la gauche. Au contraire, affirme-t-il, il y eut «domination...», à Londres et dans les premiers maquis, de la gent d'extrême droite» («l'arbre Maurras cacha la forêt des résistants maurrassiens») et «la gauche fut dominante dans la collaboration», ce qui n'est d'ailleurs pas très étonnant puisque la droite était aussi nationaliste que la gauche était pacifiste. Il aurait pu ajouter ce «détail» révélateur, que les deux principaux partis de la collaboration furent conduits par le socialiste Marcel Déat et par le communiste Jacques Doriot. Zemmour dit s'appuyer pour cette question sur les travaux de l'historien israélien Simon Epstein. Je me demande s'il connaît les ouvrages de Jean-Claude Valla, mort voilà peu, qui était expert du même sujet.

Un autre point d'intérêt est le chapitre final, consacré au présent, dans lequel l'auteur ne cache pas la perplexité que lui inspire l'immigration africaine massive, que l'on nous présente inébranlablement comme une chance formidable, alors qu'il est devenu à peu près impossible d'en débattre librement. «Le mot «race» est devenu dans notre société le tabou suprême, comme le sexe au XIXe siècle, observe Eric... Le puritain voyait le sexe partout, l'anti-raciste moderne voit des racistes partout». Gare aux pessimistes !

Dimanche 11 avril 2010. La semaine dernière, la radio m'a volontiers entretenu d'un nouvel exploit du savant médiatique Jean-Louis Etienne, qui a passé une semaine à survoler le Pôle Nord à bord d'un ballon dirigeable. Hélas ce genre d'entreprise m'intéresse assez peu, et les journalistes n'ont rien dit du seul point qui éveillait ma curiosité : pendant tout ce temps passé dans les airs, comment a fait Jean-Louis pour pondre? A-t-il gardé tous ses étrons pour fumer les plaines de Sibérie à son arrivée, ou les a-t-il largués au fur et à mesure sur la calotte candide, tel un vilain petit Poucet?

Mercredi 14 avril 2010. Outre l'excellent *Discréto* n° 25, Laurent Lolmède a fait paraître le mois dernier un fort volume de 320 pages, intitulé *Brut de carnets*, chez United Dead Artists. Ce sont des reproductions de quelques scénettes autobiographiques et surtout d'une quantité de petites aquarelles croquées au fil du temps sur des carnets tenus entre 1987 et 2006. Il y a un peu de tous les genres, bande dessinée, paysage, portrait, scène de genre, nature morte, etc. Cela nous promène selon les moments du plein coeur de Paris au fin fond du Lot, et partout nous suivons l'artiste dans ses rencontres familiales ou amicales, dans ses courses en ville, dans ses sorties au resto ou au café, dans ses visites d'expos et de brocantes, dans ses moments de rêverie devant un pot de fleurs ou un évier. Le maître cultive aussi la mini-biographie d'artiste, grâce à quoi il est parvenu à me

rendre Keith Haring sympathique, ce qui n'était pas gagné. Je regrette un ou deux partis pris bizarres, comme de s'être privé de la commodité d'une pagination, ou d'avoir été fourrer les indications d'édition en plein milieu du volume et non dans les pages liminaires, mais il reste évident que ce gros livre d'images est extrêmement agréable à feuilleter. Je me régale autant des panoramas où l'on peut passer de longues minutes à examiner tous les personnages et les détails, que d'un gros plan sur une assiette de cèpes dont la seule vue donne faim. Faux naïf tout à fait maître de ses effets, narrateur savoureux, bon coloriste, excellent capteur d'ambiances, Lolmède livre là une somme graphique de première qualité. J'hésitais un peu parce que je n'ai pas tellement les moyens d'acheter des livres neufs, et vraiment je ne le regrette pas.

Dimanche 18 avril 2010. L'air du temps. L'odeur de pisser redevient plus vive dans les rues de Bordeaux avec le retour des beaux jours. Simultanément à ce regain de senteur, s'opère le redéploiement saisonnier des terrasses de café. J'avais déjà noté dans la fin de l'autre siècle ce processus, que j'appelais de terrassisation du monde, soit la tendance du monde à se transformer progressivement en terrasse de café. Je tenais alors le phénomène pour caractéristique de l'urbanisme nouveau, à l'égal de l'importance qu'avait prise l'automobile dans la cité. La place de la Victoire m'apparaissait ainsi comme typique de l'époque, par son aspect d'immense terrasse de café traversée par une autoroute. Il s'avère avec le passage du temps que les deux mouvements contemporains n'étaient pas parallèles mais contraires. Aujourd'hui la voiture est bannie du centre-ville, les rares qui s'y aventurent encore rampent avec soumission dans des couloirs de plus en plus étroits, cependant que l'on assiste au contraire à l'apothéose du troquet. Il n'y a plus de place publique digne de ce nom, dans laquelle on trouve à l'espace meilleur usage que d'y étaler à perte de vue les tables et les chaises où Popu vient en masse, pour se rincer la dalle, dépenser à flots l'argent dont il estime toutefois gagner trop peu au regard de ses mérites.

Lundi 19 avril 2010. Les deux mondes, nature et culture : la biche et la bique, la branche et la planche.

Mardi 20 avril 2010. Par ses compétitions de vulgarité, son goût des spectacles idiots, sa dictature du laid, son nivellement par le bas, etc, la démocratie médiatique manifeste une horreur de l'excellence, pour laquelle je cherche un nom. L'aristophobie ?

Mercredi 21 avril 2010. Je ne suis pas mécontent d'avoir enfin pris connaissance d'un petit livre qui attirait ma curiosité depuis longtemps, de Maurice Barrès, *Gréco ou le secret de*

Tolède. Je dois avouer que j'ai trouvé dans ces pages moins que je n'espérais y découvrir. Il paraît que l'ouvrage a quelque mérite historique, d'avoir contribué en 1911 à rendre au Crétois une renommée injustement perdue. Mais Barrès exalte plus qu'il n'explique, il parle avec élégance sans avoir grand chose à révéler, il cède plus d'une fois au baratin fumeux.

Le Gréco est de ces artistes au style si personnel, qu'on reconnaît leurs œuvres au premier coup d'œil. Longtemps je suis resté indifférent à sa manière gondolée, à ses représentations légèrement distordues, avant d'y devenir sensible sous certains aspects. J'aime ses portraits de personnages au regard calme et aux mains fines, les couleurs sensuelles des vêtements, je ne raffole pas de ses anges et de ses ascensions dans les airs, empreintes de cucuterie. J'aime la luminosité, le ciel somptueux de sa *Vue de Tolède*.

Lundi 26 avril 2010. Rêvé la nuit dernière que Zamor m'apprenait que «*la Santa Nigeria*» était une expression espagnole désignant le Venezuela.

Jeudi 29 avril 2010. L'avant-dernière fois que je suis allé passer le week-end dans ma campagne, j'ai remarqué sur le bord du chemin, au coin d'un champ que je contourne pour aller visiter mes arbres, des canettes de bière éparpillées sur le sol. Je me suis dit que si je ne voulais plus les voir, et si personne ne prenait la peine de les ramasser, il allait falloir que je m'en charge. Puis j'ai oublié. Lorsqu'un mois plus tard je suis retourné sur les lieux, rien n'avait changé. Cela confirmait que nul dans les parages n'a pour office de ramasser ce genre de saloperies, ce ne serait pourtant pas un sot métier, et que lesdites saloperies ne semblent pas même déranger les *pésants* dont c'est là le lieu de travail. Alors j'ai moi-même emporté les canettes dans mon panier. Il y en avait onze, un pack presque complet. Que peut-on faire de mieux dans ces cas-là, que de se donner anonymement la satisfaction de nettoyer la place? Faut-il espérer un flicage accru? Je ne sais. En attendant on râle, on rêve aux occasions d'une pédagogie de la trique. Le fait est que sans doute le délit de porcherie n'expose pas ses auteurs à de graves ennuis, on manque à ce sujet de l'inquiétude qui inspire la vertu, aux champs comme à la ville. J'étais confronté au même problème l'année scolaire dernière, lorsque je sous-louais à Saige, derrière la fac. Le principal attrait de cette résidence, par ailleurs sinistre, était de se trouver assez près de mon travail pour que je m'y rende à pied en moins d'un quart d'heure. Or il n'était pas rare qu'en traversant les pelouses et les parkings du campus, je trouve ici où là des bouteilles abandonnées. La question éthique était la même : on n'est pas responsable de la présence de ces déchets dangereux, mais quand on les a vus, si l'on se contente de passer, on devient en partie responsable du fait qu'ils restent là. Je

rendais le service, je portais les bouteilles dans les conteneurs que j'ai peu à peu repérés.

Jeudi 6 mai 2010. Vu *Fight Club*, de David Fincher (1999). Cela ressemble à une fable philosophique, dont la signification ésotérique m'échappe. La Twentieth Century Fox y présente un type d'anarchiste incarné par Brad Pitt, rebelle sexy qui lutte contre la bourgeoisie en envoyant ses canettes de bière s'écraser sur le trottoir et en pissant dans les plats du restau où il bosse à temps partiel. Je préfère ne pas me demander combien de millions de jouvenceaux prennent ces âneries pour argent comptant. Brad se lie d'amitié avec un jeune cadre surmené, joué par Edward Norton. Les deux compagnons prennent l'habitude de se foutre sur la gueule car il leur semble s'affranchir ainsi de l'aliénation moderne. Ils réunissent autour d'eux un cercle grandissant de comparses, avec lesquels ils passent leurs soirées à se vautrer les uns sur les autres en se rossant à tours de bras. Pourquoi pas, tous les goûts sont dans la nature... On a plaisir à voir évoluer Brad et Edward, qui sont jolis garçons, dans des genres différents, et bien mis en valeur par l'armée de laiderons dont ils s'entourent. Sur la fin, passant du drapeau noir à la chemise noire, leur société secrète prend des airs de milice facho, et je me demande si ce film n'est pas un hommage au regretté Pierre Gripari, dont il semble illustrer la célèbre analyse : «L'anarchisme, cela commence par Je fais ce que je veux, et cela se termine par Vous ferez ce que je veux»! D

Jeudi 20 mai 2010. Cela doit bien exister mais je n'ai pas encore trouvé de commentaire à propos de cette énorme providence onomastique : s'il ne fut pas lui-même colon, c'est à dire avant tout cultivateur, le précisément dénommé Colomb (Colón) fut le plus fameux éclaireur du gigantesque mouvement de colonisation, qu'entraîna l'expansion mondiale des Européens à la Renaissance.

Vendredi 21 mai 2010. Recherchant mes plus vieux souvenirs de livres, j'en trouve cinq, comme les doigts. Le premier (le pouce?), ma plus ancienne émotion visuelle mémorisée, remonte à la plus haute antiquité de ma bébéterie : vision d'une page de petit livre, figurant un paysage, au centre duquel une machine (un rouleau compresseur? un tracteur?) circulait sur une route jaune d'or, spectacle dont je tirais le plus vif plaisir. Le second, encore un de ces petits albums pour bambins (Deux Coqs d'Or? Père Castor?), cette fois l'histoire du Chat Botté, où me blessait la vue du jeune maître au bain dans la rivière, son bras sans doute masqué par l'eau semblant sectionné. Puis, à l'époque où une souris, la nuit, emportait de sous l'oreiller la dent perdue, roulée dans un papier de boulanger, et déposait à la place un cadeau, je crois avoir obtenu par ce biais certaines bandes dessinées d'un format

proche du A4, sans couverture rigide ni dos carré, dont deux sont encore dans ma mémoire : l'histoire de *Donald perdu dans les Andes*, où lui et ses neveux découvrent des œufs cubiques, et une aventure de Jim la Jungle, dans laquelle une image formidable montrait un personnage aidant un autre à se hisser au sommet d'une falaise, une jambe ballant au-dessus du vide. Enfin une série de documentaires animaliers, d'un format presque carré, remplis de photos en couleurs, publiés par les studios Walt Disney. Je rachèterais volontiers ces trésors, s'ils se présentaient sur mon chemin, mais ils n'y sont jamais.

Samedi 22 mai 2010. Dans le livre *Brasileza* (Editions Caractères, 2005), où Patrick Corneau réunit des souvenirs et des réflexions sur le Brésil, je remarque l'observation selon laquelle les habitants du pays trouvent normal d'être en retard : «Si l'on vous invite à neuf heures, c'est pour que vous arriviez à dix heures trente.» Telle est en effet, je crois, la réputation générale des Latino-Américains. Qu'en est-il réellement? Est-ce une constante, une tendance, un mirage? Je dois dire que cela ne correspond pas au comportement des quelques Brésiliens que j'ai fréquentés, des personnes ponctuelles et fiables. Mais c'est une expérience limitée. Et comme je ne me méfie ni plus ni moins des stéréotypes, que de la méfiance envers les stéréotypes, je m'abstiendrai de conclure.

Encore à propos d'emploi du temps, je note ailleurs dans le même ouvrage un plaisant «catalogue du trop tard», liste des choses que l'auteur regrette de n'avoir faites durant son voyage.

Mardi 1 juin 2010. Un rebelle littéraire m'a subitement invité, voilà deux ou trois mois, à participer à une anthologie des *Infréquentables*, dont il prépare l'édition, en y rédigeant un article sur certain penseur. Pour diverses raisons la proposition, bien qu'aimable, ne m'intéressait pas beaucoup et je traînais les pieds. Puis il a paru de plus en plus clair, au fil de ses nouveaux messages, que ce monsieur aurait tout à fait sa place, quant à lui, dans une anthologie des *Imbuvables*, et j'ai cessé de lui répondre. C'était très bien ainsi : nous n'avions rien à nous dire, et nous n'en parlions plus. Quelque temps après, je me suis aperçu que l'éditeur farouche avait aussi pris une mesure de rétorsion, en m'excluant de ses «amis» de Facebook. A chaque époque ses intransigeances!

Mercredi 2 juin 2010. Mes réponses au questionnaire dit de Proust.

Quel est votre principal trait de caractère ? La naïveté.
Quelle qualité appréciez-vous le plus chez un homme ?
L'intelligence.

Quelle qualité appréciez-vous le plus chez une femme ? La féminité.
Quelle est votre vertu préférée ? La loyauté.
Quel est votre principal défaut ? L'indécision.
Quelle est votre occupation préférée ? M'occuper de mes arbres.
Quel est votre rêve de bonheur ? La tranquillité.
Quel serait votre plus grand malheur ? Je préfère ne pas y penser, tiens.
Qui aimeriez-vous être ? Personne.
Où aimeriez-vous vivre ? A la campagne, dans un pays tempéré.
Quelle est votre couleur préférée ? Le jaune.
Quelle est votre fleur préférée ? Les roses.
Quel est votre oiseau préféré ? Les roitelets.
Quels sont vos prosateurs préférés ? Céline, Caraco, Davila.
Quels sont vos poètes préférés ? La Fontaine, Verlaine, Bukowski, Bennett, Suel.
Quels sont vos héros favoris dans la fiction ? Les héros m'ennuient.
Quelles sont vos héroïnes préférées dans la fiction ? Je ne vois pas.
Quels sont vos compositeurs préférés ? Budd, Eno, Satie.
Quels sont vos peintres préférés ? Giotto, Pieter de Hooch, Théodore Rousseau.
Quels sont vos héros dans l'histoire réelle ? Bartolomeu Dias, Hans Staden.
Quelles sont vos héroïnes dans l'histoire réelle ? Brigitte Bardot, Condoleezza Rice.
Quels sont vos noms favoris ? Attendez, je réfléchis.
Que détestez-vous par-dessus tout ? La fourberie.
Quels personnages historiques méprisez-vous le plus ? Les chefs révolutionnaires.
Quel fait militaire admirez-vous le plus ? La Reconquête espagnole.
Quelle réforme estimez-vous le plus ? La suppression du service militaire obligatoire.
Quel don naturel aimeriez-vous avoir ? Celui de rester calme.
Comment aimeriez-vous mourir ? Brièvement.
Quel est votre état d'esprit présent ? On fait aller.
Quelles fautes tolérez-vous le mieux ? Les miennes.
Quelle est votre devise ? Servir, et tenir parole.

Jeudi 3 juin 2010. En Saintonge, Songe naît.

Mardi 8 juin 2010. Je ne peux pas me plaindre de ces trois jours d'exposition dans l'atelier de Krapo, de vendredi à dimanche. Bon augure dès le début, venant ouvrir le local j'y trouve une belle lettre, que m'adressait là un ami. Le maître des lieux m'a reçu très généreusement, et Mercure sans cesse m'a prodigué ses faveurs. Il n'y eut jamais foule, mais un défilement assez soutenu de bienfaiteurs, et peu d'invités m'ont manqué. Je m'attendais à ne pas même gagner de quoi me

payer un mois de loyer, en fin de compte je rapporte assez pour presque deux. J'ai pu discuter avec mes visiteurs et me faire une meilleure idée de l'impression produite par mes images et mes éditions. Dieu sait quand je retrouverai une telle occasion.

Jeudi 10 juin 2010. Je viens enfin de faire paraître, avec l'aide d'un artisan normand (Olivier Prieur, mon sauveur), un petit livre qui m'est cher. Voilà quelque temps, je me suis amusé à collectionner une centaine de ces listes de courses, que certains clients laissent traîner dans le panier en quittant le magasin. Le recueil de *Cent listes d'achat* reproduit donc, sur une quarantaine de pages, reliées en un cahier soigneusement cousu, la totalité de cette collection. L'ouvrage est lui-même tiré en 100 exemplaires numérotés, dont chacun comporte en outre une des listes originales. La couverture est illustrée d'un dessin inédit que maître Lolmède m'a permis d'utiliser. Je vends cette merveille 5 euros seulement (6 euros par la poste).

Texte de couverture : *L'idée de cette livrette ne me serait peut-être jamais venue si je n'avais connu, il y a déjà bien longtemps, en 1984, le recueil Found art, du néoïste berlinois Graf Haufen. Il était constitué de la reproduction, sur cinquante pages au format A5, d'une série de cinquante morceaux de papier manuscrits collectés çà et là pendant l'année. L'ouvrage n'était photocopié qu'en cinquante exemplaires, dont chacun contenait une page avec le matériau original. Ce si parfait petit objet faisait envie, son souvenir me stimulait sporadiquement. Lors d'une illumination soudaine, en juin 2003, alors que j'accompagnais ma vénérable mère au Leclerc de la Moulette, à Bergerac, j'eus l'inspiration d'appliquer un système analogue à une catégorie bien particulière de manuscrit trouvable : la liste de course abandonnée. Je me lançai dès lors, à l'occasion de mes propres emplettes, dans une quête dont je ne soupçonnais pas qu'elle serait aussi longue, et assez difficile. Tout d'abord le matériau s'avéra plus rare que je n'aurais cru. A quoi s'ajouta qu'il était souvent malaisé, pour des raisons psychologiques, de mettre la main sur de tels butins, et parfois la pudeur, surtout quand j'opérais seul, m'en empêcha, par crainte de paraître anormal ou bizarre. Mais enfin je suis parvenu à rassembler un cent de ces documents, au hasard des Leclerc, Géant, Inter ou Atac, de Bergerac ou de Talence, de Pessac ou de Gradignan, de Saint Jean d'Angély, d'Aulnay de Saintonge ou de Beauvoir sur Niort, et jusqu'à la Coop de Villeneuve la Comtesse. Quelques amis m'ont également aidé et je veux remercier de leurs contributions Daniel Baudouin, Danielle Berton, Christophe Massé, Dominique Meens et Juan Moreno Blanco.*

Mes lecteurs savent qu'entre le moment où ce recueil a été préparé et celui où il paraît enfin, j'ai publié en février

2009, dans le *Discréto* n° 9, une petite série de 8 listes de courses du même genre.

Enfin sur le sujet on m'a fait connaître l'autre jour l'existence d'une brochure intitulée *Tête de listes*, parue à Angers en l'an 2000, dans laquelle Sylvie Billaud et Martin Lersch avaient aussi rassemblé quelques listes de courses trouvées, et accompagnées de dessins.

Vendredi 11 juin 2010. Emoticonneries. Je ne connais pas personnellement le génial inventeur des "émoticônes". Mais si j'apprenais que ce monsieur avait été appréhendé sans ménagement, déporté au Pôle Sud, et abandonné sur place avec une boîte de sardines et un canif, je ne verrais là rien de contraire à la justice, ni d'exagérément sévère.

Dimanche 13 juin 2010. J'ai lu cet hiver un bon livre intitulé *Reform and reaction : the politico-religious background of the Spanish civil war*, paru en 1964 à la University of North Carolina Press. Malheureusement l'auteur m'est inconnu et son nom banal, José M Sánchez, a rendu mes recherches sur lui pour l'instant infructueuses. Il n'étudie pas la Guerre civile elle-même, évoquant seulement son premier semestre, le plus terrible, de juillet 1936 à janvier 1937, au cours duquel des «anti-fascistes» profanèrent, saccagèrent et brûlèrent un grand nombre de bâtiments religieux, cependant que près de 7000 prêtres, moines, nonnes et séminaristes sans défense étaient assassinés par des milices de gauche du seul fait qu'ils étaient chrétiens, certains après avoir été humiliés et torturés. Tout le reste du livre essaie de répondre à la question : comment en est-on arrivé là ? L'histoire du catholicisme dans le pays est esquissée à grands traits pour les périodes anciennes, plus en détail à partir du dix-neuvième siècle. Mais c'est une chose que de comprendre qu'un peuple misérable se soit détourné d'une Eglise alliée aux puissants (encore qu'il y ait toujours eu dans l'Eglise espagnole un courant social, un clergé pauvre et une piété des humbles), c'en est une autre que d'expliquer cette explosion de haine démente (à moins d'observer simplement que la foule aime bien s'attaquer à des boucs-émissaires, surtout quand ils sont faciles à trouver et pas dangereux). Il faut dire que dès le début de la seconde République, les catholiques ont été visés. Dès mai 1931 on assiste à une série d'incendies criminels d'églises à travers tout le pays, et chaque fois le scénario est le même, les pompiers regardent le sinistre sans intervenir, les autorités ne réagissent que tardivement et mollement, aucun coupable n'est jamais arrêté. Des incendies semblables se reproduisent sporadiquement les années suivantes. Pendant ce temps la République se livre à un véritable harcèlement législatif anti-clérical, limitant la liberté de culte, multipliant les interdictions d'enseigner, les confiscations de biens (fin 1931, «un prêtre fut poursuivi pour pratique publique du culte, parce qu'il avait dit la

messe dans une église dont le toit avait été détruit par un orage» - p 145). Cette ambiance irrespirable n'est sans doute pas étrangère au fait que les rebelles franquistes aient trouvé un soutien populaire. Beaucoup de catholiques étaient républicains, mais ils voyaient bien que la République ne les protégeait pas.

Lundi 14 juin 2010. Du temps, pas très lointain, où les quelque 550.000 kilomètres carrés de la France n'étaient encore peuplés que de 55 millions d'habitants, la densité démographique moyenne était exactement de 100 habitants au kilomètre carré. Cela signifie que si l'on avait voulu partager la surface du pays à parts égales entre ses occupants, il aurait échu à chacun une étendue d'un centième de kilomètre carré, ce qui correspond à un hectare (soit par exemple un carré de 100 mètres de côté). Ce n'est là qu'une vue idéale, dont la réalisation n'aurait rien d'idéal, puisque dans une telle opération, certains ne se verraient attribuer qu'un hectare de dune, de glacier ou de marécage, mais enfin cela donne en quelque sorte une indication sur la part de territoire auquel chaque citoyen pourrait équitablement prétendre. Cela permet aussi d'évaluer le privilège des propriétaires terriens, dont le domaine se compte en dizaines, en centaines ou en milliers d'hectares. Observons en outre que si un tel partage idéal ne devait se faire qu'avec les terres vivables, la part individuelle légitime serait inférieure à l'hectare, de même qu'elle continue de décroître à chaque fois que la population générale augmente, c'est-à-dire sans cesse.

Mardi 15 juin 2010. J'étais depuis longtemps curieux de connaître l'écriture de Christian Guillet, dont André Blanchard dit grand bien dans ses carnets. Né en 1934, Guillet a écrit une autobiographie parue tout au long de sa vie en neuf tomes (dont les éditions L'Age d'Homme ont réédité l'intégralité en trois volumes, et par ailleurs un volume d'extraits choisis). J'ai eu récemment l'occasion de lire la sixième livraison, *L'adoration perpétuelle*, publiée en 1979 chez Flammarion. J'y découvre un excellent prosateur, intelligent et stylé. Il n'est pas toujours facile à lire, je dois parfois m'y reprendre et je suppose que ce ne sera jamais un écrivain populaire, d'autant qu'il s'agit d'un réac-misanthrope de première catégorie, que les médias entourent donc d'un silence à peu près parfait. Il faut dire que ses piques sur les «enseignants qui aiment dans leur métier toutes les heures qu'ils n'y passent point» ou les «étrangers (prouvant) que ce sont en général les pires individus qui désertent leur patrie» n'ont pas tout pour se faire bien voir aujourd'hui. L'auteur est méconnu, j'ai constaté que Wikipedia l'ignore et que ses livres sont absents de la si bien fournie librairie Mollat. On trouve en ligne sa *Radioscopie*, dont on peut écouter gratis les dix premières minutes. Ce document intéressant me déçoit un peu. Guillet y vante l'originalité de

ses chroniques personnelles, rédigées avec plus de distance par rapport aux événements qu'il n'y en aurait dans un journal intime, et moins que dans des mémoires écrits dans la vieillesse. Cette originalité peut être réelle, mais à mes yeux ce n'est pas elle qui fait le charme du texte. De même Guillet insiste sur le fait qu'il n'est qu'un homme banal, ayant la même expérience que tout un chacun, or je crois au contraire que sa personnalité attache parce qu'elle est hors du commun.

Mardi 22 juin 2010. Il y a sans doute, dans notre estime pour les arbres, la considération qu'ils nous sont en général supérieurs par la stature, et par la longévité. Ils sont aussi de ces rares êtres qui peuvent rester longtemps beaux après la mort.

Dimanche 27 juin 2010. De 12 h à 20 h. Signature-dédicace collective (Philippe Billé, Thomas Gosset, Donatien Garnier, Jean-Martial Estève, Philippe-Henri Martin) dans le cadre de l'inauguration de la Guinguette improbable (port de Bègles, derrière le centre commercial Rives d'Arcins). «Alors les morts furent jugés selon le contenu des livres, chacun selon ses œuvres» (Apocalypse, 20, 12). Dégustation gratuite Château Guionne (côtes de Bourg).

Mardi 29 juin 2010. J'ai fait bien des rencontres, le week-end dernier. Vendredi j'ai enfin vu en personne deux blogueurs, une Gersoise et un Bordelais, que je connaissais jusqu'alors par la toile seulement. Puis j'ai livré à une artiste, logée à un quatrième étage, quatre exemplaires de mon recueil de listes de courses. Lequel a quelque succès, d'autant qu'on en a dit du bien ici et là. Samedi j'ai mis un peu d'ordre dans un jardin de Taussat et deux gentilhommes, un voisin et un aviateur, m'ont fait séparément le même compliment, comme quoi j'avais bien rangé le bois (bûches, billots et fagot), rien ne pouvait mieux me toucher. Enfin dimanche j'ai passé l'après-midi à la Guinguette improbable de Bègles, sous les frênes au bord de l'eau, en bonne compagnie. J'ai vendu là encore quelques volumes et je me suis rendu compte après coup que je les avais dédicacés en les datant soigneusement mais erronément du 26, alors qu'on était déjà le 27. Il est souvent plus tard qu'on ne croit, et j'ai grand besoin de repos.

Vendredi 2 juillet 2010. Il y a dans le vuvuzela quelque chose d'extrême, quelque chose d'indépassable : c'est l'instrument de musique le plus con du monde.

Dimanche 11 juillet 2010. Le polémiste Eric Zemmour intitule sa chronique du matin à la radio : «Z comme Zemmour». L'allusion à Zorro évoque un personnage de justicier, et en effet qu'est-il d'autre, l'homme dont le nom a pour anagramme «Mourez, crime!»

Jeudi 15 juillet 2010. La nouvelle visite d'un héron, ou Dieu sait quelle autre plaie, a dépeuplé le bassin. La carpe et le banc de menues gambusies sont toujours là mais des carassins, dont il y avait trois rouges et quatre gris, ne reste qu'un gris. Du coup j'ai racheté une petite carpe rouge, qui pour l'instant reste cachée.

Un mystérieux arbre épineux, placé tout au sud de mon bois du Désert, s'avère être un pommier sauvage. Il porte en ce moment de petites pommes vertes pas plus grosses que des cerises. J'avais pensé à un poirier. En creusant la question j'ai appris qu'ils se distinguent notamment par la forme des feuilles, le pétiole étant plus court que le limbe chez le pommier, aussi long ou plus long chez le poirier. Plus d'ambiguïté, donc.

Par contre je ne sais toujours pas pourquoi un bouquet d'érables de Montpellier présente de même un aspect épineux, anormal dans cette espèce.

J'ai considéré dans Facebook mon élevage d'«amis», qui passait la centaine. Cela m'a paru trop, j'ai foutu dehors une dizaine d'inconnus, qui ne me disaient rien.

Ma vie ayant été si souvent marquée par le signe du double, il ne m'a pas étonné que deux commandes d'écriture me parviennent quasiment le même jour. D'une part un ami artiste m'embaucherait pour accompagner ses images, d'autre part on s'avise soudain de m'inviter à un colloque dans la capitale, au printemps prochain. La perspective de ce déplacement aurait été mieux venue il y a dix ans et aujourd'hui me glace d'épouvante, mais pris dans un moment de faiblesse je n'ai osé refuser.

Mes sabots suédois ou simili-suédois étant pétés depuis cet hiver, j'ai profité des soldes chez Point Vert pour m'en racheter une paire en élastomère vert, avec l'intérieur en toile multicolore, made in France par Baudou. Pour l'instant j'en suis satisfait, rien ne paraît démentir le slogan «Savoir-faire, qualité, confort, esthétique».

Comme le moment semble propice, je me suis lancé dans une lecture de fond pour cet été, le pavé de 500 pages contenant les 4188 *Máximas, pensamentos e reflexões* du marquis de Maricá (1773-1848), lequel me fait l'effet d'un ancêtre brésilien de Dávila. Ces pensées sont brèves, la plupart font entre deux et quatre lignes, mais comme le sens n'est pas toujours évident, et qu'il passe sans cesse du coq à l'âne, il faut ne pas en lire trop à la fois pour rester concentré. Je me suis fixé une centaine par jour, je suis donc en quarantaine de lecture brésilienne, ce qui n'exclut pas des recherches secondaires dont nous reparlerons.

Vendredi 16 juillet 2010. J'ai lu avec profit les quelques chapitres touchant la République et la guerre civile de 1936-39 dans l'ouvrage pondéré de l'hispaniste états-unisien John A Crow, *Spain: the root and the flower, an interpretation of*

Spain and the Spanish people (University of California Press, 3rd ed, 1985). Je n'ai rien de spécial à déclarer sur ce bon livre. Une énigme cependant : qu'en était-il au juste de la stratégie des Russes? Crow affirme que (je traduis) «les Russes voulaient évidemment établir une dictature du prolétariat, qui amènerait au pouvoir les communistes ou leurs proches» (p 339). Cela paraît vraisemblable : les communistes représentaient une faible force au début du siècle par rapport aux anarchistes et aux socialistes mais ils avaient rapidement progressé pendant la République, et notamment après le déclenchement de la guerre civile, quand le régime reçut l'aide militaire des soviétiques, et des brigades internationales à forte dominante communiste ; la République se rapprocha assez du communisme, avec des premiers ministres comme les socialistes Largo Caballero, surnommé le «Lénine espagnol», et Juan Negrín, plus proche encore du PCE ; la généralisation du néologisme «*cheka*» pour désigner les centres de tabassage de gauche est significative elle aussi du climat politique. Cependant cette analyse va tout à l'opposé de celle que je me rappelle avoir lue sous la plume d'un autre historien bien documenté, David W Pike, affirmant au contraire dans *Jours de gloire, jours de honte* (Paris, 1984) que «L'URSS ne voulait pas qu'une République espagnole risque (...) de tomber aux mains des communistes espagnols. En effet le principe soviétique est de ne pas laisser s'instaurer de régime se réclamant du communisme hors de la portée d'intervention directe de l'Armée Rouge.» Et il est vrai que par leur lutte à mort contre les trotskistes et les anarchistes, les communistes n'ont pas ménagé leur peine pour que le camp républicain perde la guerre.

Samedi 17 juillet 2010. On m'avait dit grand bien du *Voyage autour de mon jardin*, d'Alphonse Karr (1808-1890) et après l'avoir feuilleté je n'en ai pas pensé tant que ça. Cette espèce d'anti-voyage, un peu à la façon de celui de Xavier de Maistre autour de sa chambre, révèle un excellent connaisseur de la vie des bêtes et des plantes, mais ce qu'il en raconte ne captive pas forcément. Moi dont un but dans la vie est de voyager le moins possible, j'ai bien aimé sa réflexion de la lettre II (le livre est une suite de lettres qu'un certain Stephen adresse à un ami parti en voyage lointain) selon quoi «c'est une singulière inquiétude de l'esprit que l'amour des voyages». Un détail vestimentaire retient mon attention, dans la lettre IV, il dit aller au jardin dans «une vieille robe de chambre de velours noir». Que de fois ai-je ainsi eu la flemme de m'habiller avant de sortir, mais ça n'est pas la tenue la plus appropriée. Cela dit j'aime beaucoup, dans ce petit volume sans date de la charmante collection Nelson, le portrait en frontispice du jardinier portant en effet robe de chambre noire, avec revers et ceinture roses, et en outre noeud papillon. Il y a çà et là un passage qui tranche avec le ton badin de l'ensemble, ainsi dans la lettre X ses

considérations sur la mort. Ce que je lis sur l'auteur, en me renseignant dans Wikipedia, me paraît sympathique. Il fut lui-même horticulteur, fleuriste et protecteur des animaux. L'article de Wiki en français omet de rapporter qu'on lui doit aussi cette célèbre réflexion de bon sens, que l'on trouve dans l'article en anglais, à propos de l'abolition de la peine de mort : « Je veux bien que messieurs les assassins commencent»...

Lundi 19 juillet 2010. «L'ânerie est la chevalerie des humbles» estimait naguère un Landais de nos correspondants. C'est à considérer.

Mardi 20 juillet 2010. Souvenir de John Rininger.

Je ne sais plus comment j'étais entré en contact avec John Rininger, dans le milieu des années 80, ou si c'est lui qui m'avait contacté. Je crois me souvenir que sa première lettre disait «nous» comme s'il parlait au nom d'un groupe. Mais ce fut toujours lui seul qui m'envoyait de Champaign, dans l'Illinois, une petite revue photocopiée au format changeant, d'imagerie souvent funèbre. Je n'ai jamais bien pigé si le titre était *Catalyst comics* ou *Phosphorous flourish*, ou les deux à la fois, ou si un titre avait remplacé l'autre. Je crois que John ne m'a jamais rien dit de sa vie personnelle. C'était un manipulateur d'images, un collagiste qui puisait volontiers son matériau dans la médecine légale et les faits divers. Il fut l'auteur d'un numéro de ma série *Pogo*, fin 86, et j'ai publié quelques unes de ses oeuvres dans la revue *Bazaar*, en 86-87, puis dans les premières *Lettres documentaires* (Ld 3 & IX). Dans ma collection de polaroids, les deux seuls le concernant datent de cette période. L'un d'eux, qu'il m'avait envoyé en 1990, est peut-être un portrait de lui. Sur l'autre, je m'étais moi-même photographié en août de cette année-là, avec une des deux ou trois paires de lunettes Belle Epoque, qu'il m'avait envoyées parmi des papiers.

Il était déjà établi dans la capitale de l'état, Chicago, quand il a répondu, en 1994, à mon enquête sur les dix livres préférés en m'envoyant (Ld 75) une liste de onze titres, que voici :

1. *Psychosurgery*. Freeman and Watts.
2. *Homilies*. Valentinus.
3. *Oxford English Dictionary*.
4. *Crash*. J G Ballard.
5. *Color atlas of forensic pathology*.
6. *Inner experience*. Bataille.
7. *The writing of the disaster*. Blanchot.
8. *Mein Kampf*. Hitler.
9. *Being and time*. Heidegger.
10. *Discipline and punish*. Foucault.
11. *Book of Job*.

L'année suivante il participa à ma collection de photocopies de mains (cf Ld 154 & 156). Au printemps 96 j'ai mentionné un incident dont il m'avait fait part et dont la presse locale avait parlé: des déclarations inquiétantes à sa psychiatre lui avaient valu 28 heures d'enfermement dans un asile, dont 7 en camisole de force (Ld 181). Nous nous sommes perdus de vue à cette époque. J'ai dû le recontacter vers le tournant du siècle, quand j'ai commencé à me servir du courrier électronique, et la seule adresse que j'aie de lui dans mon carnet est une adresse e-mail de l'université DePaul, à Chicago. Il fait partie des personnes dont j'ai essayé de retrouver la trace l'été dernier, lorsque je me suis inscrit dans le réseau Facebook. J'ignorais alors qu'il était déjà mort depuis des années, comme j'ai appris cet hiver dans un article de Marc Fisher, qui évoque ses rares rencontres avec lui et présente en vrac le contenu d'une boîte d'images qu'il tenait de lui. John Rininger est mort le 11 novembre 2006, semble-t-il d'une crise d'épilepsie, à l'âge de 45 ans. On trouve ici et là sur le net quelques autres témoignages. Dans mon souvenir cet artiste reste mystérieux comme une sorte de fantôme, sympathique et inquiétant, pour ainsi dire.

Mercredi 21 juillet 2010. Jacques est passé hier soir vers complies prendre des nouvelles du jardin, et me demander ce que j'avais pensé de la soirée de la veille. L'église du village avait eu l'avantage d'accueillir une des 70 «nuits romanes» organisées dans la région. D'ordinaire je ne me rends pas aux démonstrations publiques mais par exception j'avais décidé d'assister à cet événement «culturel». Il se déroulait en quatre parties : exposé, concert, dégustation, spectacle. J'ai avoué à Jacques mes sentiments mélangés. L'exposé de Jacqueline Fortin sur l'histoire et l'esthétique de notre vieille église Saint-Révérend, bâtie au XIIème siècle, m'a bien plu. Le concert m'a déçu. J'ignorais le programme, mais s'agissant d'un concert donné dans une vieille église, par une formation au nom latin, à l'occasion d'une «nuit romane», et précédé d'un blabla politico sur la mise en valeur de notre patrimoine, je m'attendais au moins à de la musique européenne ancienne, sinon religieuse. C'était sans compter sur le génie si particulier des autorités socialistes, qui avaient eu l'idée de célébrer notre vénérable héritage en faisant jouer... du tango argentin! Qui plus est du tango new look, façon culturelle. Dès les premières notes je pris la fuite vers l'extérieur du bâtiment. J'attendis la fin du concert en flânant sur la place, en bavardant avec d'autres rebelles, et en consultant longuement un dossier documentaire, disposé sur une table. J'y ai appris deux informations importantes à mes yeux. D'une part, que le fossé qui traverse les champs, en contrebas du bourg, est en fait un ruisseau, nommé s'il vous plaît le Ritz, qui ne coule qu'en hiver, et porte ses eaux jusqu'à la Boutonne, derrière Coivert. D'autre part j'ai relu le texte d'une homélie prononcée par le curé du coin devers

1710, après qu'un hiver particulièrement glacial et un été particulièrement brûlant eurent meurtri les environs. En lisant une première fois ce document dans l'almanach de la commune il y a quelques années, j'avais été frappé que le prêtre évoque, parmi les arbres ravagés, les oliviers, signe que c'était alors une culture commune, maintenant abandonnée. Mais en relisant le texte l'autre soir, j'ai remarqué que l'on y citait aussi les châtaigniers, ce qui m'a également surpris. Car il se trouve que j'ai déjà envisagé de planter un arbre de cette espèce, et que j'y ai renoncé après qu'un horticulteur m'eut déclaré qu'il ne s'en vendait guère car cela ne poussait pas par ici, ce qui semble être à revoir. La dégustation était elle aussi une petite chose, par force : un dé à coudre de vin pétillant, accompagnant une soucoupe d'échantillons gastronomiques, assez menue pour tenir aisément dans la main. Et comme je n'attendais rien de bon des intermittents bizarrement vêtus et de leur spectacle pyrotechnique, je regagnai ma tanière sans attendre plus.

Jeudi 22 juillet 2010. La Roussie, pays brûlé.

Vendredi 23 juillet 2010. Voilà quelques jours un jeune Gitan, pardon, je voulais dire un membre de la communauté des gens du voyage, a été abattu par des gendarmes aux environs de Saint-Aignan, dans le Loir-et-Cher. Après quoi une cinquantaine d'autres membres de ladite communauté ont «manifesté leur mécontentement» en attaquant la gendarmerie et en ravageant le centre-ville, saccageant des vitrines, incendiant des voitures et sciant des arbres, cependant que les «forces de l'ordre» se gardaient bien d'intervenir. La plupart de ces individus étaient cagoulés. Un commentateur a fait observer à ce sujet que la loi censée interdire le port de cagoules dans les manifestations publiques n'était évidemment pas appliquée. Pour ma part un point m'intriguait : je me disais que ces hommes n'avaient probablement pas acheté de tels couvre-chefs exprès pour cette émeute improvisée, mais les avaient déjà en leur possession. Et je me demandais ce qu'ils pouvaient bien en faire, en temps ordinaire.

Jeudi 29 juillet 2010. Suivant mon goût pour les cultures différentes mais pas trop, j'emmenai hier ma cavalière pour une virée de hasard dans le pays relativement étranger des Deux-Sèvres. Je connais peu de plaisirs, que je puisse comparer à celui de conduire une voiture sans hâte sur les routes de campagne, et de ce point de vue nous fûmes servis. Les ruraux de ces contrées ne sont pas des rappeurs, cela se sent à l'austérité de leurs belles fermes grises, aux moellons presque aussi réguliers que la pierre de taille. Nous visitâmes quelques villages, nous trouvâmes la porte ouverte de quelques églises, Villiers, Coulonges, Fenioux, Secondigny, Busseau. Sur l'une d'elles un écriteau disait, en trois lignes façon haïku :

S.V.P. FERMEZ LA PORTE

APRES VOTRE PASSAGE

(à cause des pigeons qui rentrent).

A midi, nous eûmes l'avantage de nous restaurer à Coulonges sur l'Autize, place Saint-Antoine, sous les platanes du bar-cocktail Le Topsy, que je recommande. Mis à part quelques touristes anglais, les clients étaient d'une espèce rare, celle des ouvriers discrets, capables de parler à voix basse. Quel exotisme, quel dépaysement!

Dimanche 1 août 2010. Le coup de coude malencontreux sur le robinet, par quoi la douche devient soudain jet brûlant ou glacé, m'évoque certaines maladresses, qu'il arrive de commettre dans la vie sociale.

Mardi 3 août 2010. Hier soir j'ai dîné seul en écoutant «On refait le monde», sur RTL. Cette émission peut être le lieu de vifs échanges, mais là pas de bol, les trois orateurs étaient tous entièrement d'accord, pour considérer que les mesures envisagées par le président pour réprimer la délinquance et la criminalité d'origine étrangère étaient la pire solution possible, à un problème qui n'existait d'ailleurs pas vraiment. Et ce n'était pas l'animateur à quatre pattes sous la table, qui les contredisait. Cela donnait un «débat» consensuel, façon humaniste, tout en menus ronchonnements rataplats.

Coup double. A quelques jours d'intervalle des amis du nord, partant en vacances vers le sud, ont fait halte une nuit chez moi, puis des amis du sud, partant en vacances dans le nord, ont fait de même. Au passage ils m'ont gentiment offert, qui une bouteille de calvados, qui une d'armagnac. Le parallélisme de leurs gestes était souligné par la similitude du triple emballage : boîte en carton, papier-cadeau, sac en kraft.

A ce sujet j'observe le destin différent de ces deux noms d'alcools, pourtant d'égale longueur : calvados s'abrège souvent en «calva», mais je n'ai jamais entendu parler d'«arma».

Vendredi dernier, l'ami Talmont étant venu déjeuner, je l'ai emmené après le café faire un tour dans les bois. A la Rigeasse, comme je lui montrais un petit peuplier que j'ai planté récemment, je me suis aperçu que nous étions observés par un hibou moyen-duc, posé tout près de nous, à pas même trois mètres de hauteur. C'était la première fois que je rencontrais ce bel animal. Le perchoir doit lui être familier, car j'avais remarqué depuis quelque temps le sol constellé de chiures à cet endroit. J'ai lu ensuite dans le guide des *Rapaces nocturnes* de Théodore Mebs, que dans la journée cet oiseau a en effet coutume de se tenir ainsi «dressé, sur une branche d'arbre (en l'occurrence un orme), tout près du tronc», et que la position relevée de ses aigrettes était un

signe d'inquiétude. Il est resté une bonne trentaine de secondes immobile avant de s'envoler.

Cette saison me permet d'en avoir le coeur net : les cornouillers de la Rigeasse sont des cornouillers dits « mâles » (*Cornus mas*) à grosses drupes rouges, ceux de Volebière des cornouillers sanguins (*Cornus sanguinea*) aux fruits plus petits et noirs, comme ceux de Cunèges. Collectionner les arbres demande un peu de métier, l'air de rien.

Mercredi 4 août 2010. Je ne sais plus qui le disait, peut-être moi-même, ni à quel propos, mais enfin je me suis réveillé sur les sept heures avec cette sentence qui me roulait dans la tête : « Tant qu'ils ne feront comme le lièvre que rouler dans l'ambre, fuir et s'épandre! »

Samedi 7 août 2010. Le spectacle des nuages me séduit par leur forme, et par la pensée qu'il s'agit sans doute d'un des rares tableaux inchangés que l'homme a déjà pu contempler tel quel dans la plus lointaine préhistoire.

Dimanche 8 août 2010. Vu *Le fil de l'horizon*, de Fernando Lopes (1993). J'imaginai mal que je pourrais accrocher à un film ayant pour protagonistes Claude Brasseur et Andréa Ferréol, et en effet je n'y ai trouvé aucun intérêt. Brasseur est employé à la morgue de Lisbonne (déjà, bonjour l'ambiance) et se trouve réceptionner un cadavre qui est un double de lui-même. Fichtre ! Il s'ensuit ce que la jaquette appelle « une plongée vertigineuse dans les méandres de l'âme humaine », et moi une histoire à dormir debout. L'intrigue est inspirée d'un roman d'Antonio Tabucchi, dont on retrouve là en effet le ton insipide et la fausse profondeur. Je ne sais si c'est par négligence ou par cosmopolitisme, qu'au moins un des personnages porte un prénom clairement italien, et que la chanteuse de la boîte de nuit ne chante qu'en espagnol, alors que cette tragédie est censée se dérouler au Portugal. E.

Mercredi 11 août 2010. Un instituteur m'avait bien ennuyé, quand j'étais gosse, en m'apprenant que le mot Jungle devait se prononcer Jongle. Quel désastre, transformer le formidable Jim la Jungle en un ridicule Jim la Jongle, le rabaisser en somme au niveau de ces parasites que l'on n'appelait pas encore les intermittents du spectacle, mon âme d'enfant ne pouvait l'admettre, mon cœur d'homme s'y est toujours refusé. On a les intransigeances qu'on peut. Mais en fait, je vois que le Robert enregistre les deux prononciations. Et j'apprends que le mot viendrait de l'hindou *Jangal*, ce qui est encore autre chose.

Jeudi 12 août 2010. Depuis maintenant deux mois que j'ai fait paraître l'excellent recueil de *Cent listes d'achat*, j'ai écoulé une quarantaine des 100 exemplaires numérotés. Cela paraît peu en comparaison des meilleurs vendeurs du marché du

livre, mais c'est beaucoup au vu de mes performances commerciales habituelles. Les témoignages publics et privés que j'ai recueillis, sont unanimes :

- «Un très bel objet littéraro-sociologique» (Laurent Belkacem).
- «Super idée, super concept, super réalisation ... Un chef d'oeuvre de l'art de supermarché, à posséder absolument par toute personne de goût (bon ou mauvais)» (Laurent Lolmède).
- «*Cent listes d'achat* est une réussite» (Stéphane Goarnisson).
- «Nous en avons rêvé, vous l'avez fait» (Thierry Horguelin).
- «Et si c'était le livre de l'année? ... ce bouquin nous transporte» (L'Editeur Singulier).
- «J'aime l'humilité de ce travail, de cette collecte» (Lucien Suel).
- «Très réussi ... J'adore les livres-inventaires» (Jean-Christophe Menu).
- «A mes yeux, ça vaut le futur Goncourt, facile!» (Frédéric Roux).

Samedi 14 août 2010. Ce qui reste du patois charentais dans le parler rural est moins une langue à part, qu'une façon de manier le français. J'entends quelquefois cet emploi du verbe Avancer : «Avancez donc nous voir», «On avancera vous voir ce tantôt» (on vous rendra visite cet après-midi). Jacques désigne les parasites du jardin par le mot Vermine, qu'il prononce Veurmine : «O l'est d'la veurmine». Des moules qu'il a mangées n'étaient pas belles car «pleines de chanques», c'est-à-dire de chancres, c'est-à-dire de crabes.

Mardi 17 août 2010. Je reçois d'une certaine Vanessa D, que je ne connais point, ce message qui n'est pas sans charme :
«Bonjour. Si aujourd'hui mon message de correspondance vous est adressé, c'est en fouillant sur des sites internet que j'ai obtenu votre e-mail et c'est parce que j'ai voulu avoir de relation pour les échanges d'idée. Je m'appelle Vanessa D, je suis de nationalité canadienne, je suis actuellement à Londres pour une mission, j'ai 28 ans. Une personne de plus comme ami est une bonne chose pour moi car je recherche un homme sérieux et sympathique pour un mariage, au faite je suis assistance générale dans une société. Je veux correspondre avec toi pour qu'on soie des amies s'insère pour qu'on se rencontre si tu le veux bien. Car dans la vie d'un humain, car nul ne sait là ou se trouve son bonheur sauf en cherchant il le trouvera, alors on dit, pour chercher sans trouver, il faut avoir cherché sans trouver. NB: La prochaine fois, écris moi dans ma boite personnelle. Moi OK. Merci.»
J'hésite à répondre. Je ne songe pas à rencontrer Vanessa, mais je ne détesterais pas qu'elle m'écrive encore.

Samedi 21 août 2010. Selon mes observations sociologiques, il se développe actuellement un type humain hybride, conjuguant

dans une seule âme le crétinisme du bobo et la muflerie du beauf. Ainsi apparaît ce nouveau désastre : le bobbeauf.

Dimanche 22 août 2010. Cet été j'ai enfin satisfait ma curiosité de lire les 4188 *Máximas, pensamentos e reflexões* du marquis de Maricá. J'en ai pris connaissance dans l'édition de 500 pages qu'en a donné le professeur Sousa da Silveira à Rio de Janeiro en 1958.

Je ne sais à peu près rien de la vie de Mariano José Pereira da Fonseca (Rio, 1773-1848), sinon qu'il fut emprisonné quelque temps pour avoir fréquenté l'académie du poète arcadien et libéral Silva Alvarenga, et qu'il reçut bien plus tard le titre de marquis de Maricá, fut ministre des finances de l'empereur Pedro II et sénateur.

La somme de ses pensées semble être sa principale œuvre littéraire. Elle est largement ignorée des lecteurs brésiliens d'aujourd'hui, et les rares à la connaître n'en font pas grand cas. On lui reproche sa platitude, indéniable parfois mais assez rarement, et comme le faisait remarquer Davila, «Il y a des sujets sur lesquels celui qui ne dit pas des banalités ne dit que des âneries». Pour ma part je regrette la naïveté dont il fait preuve sur certaines questions, comme sa confiance en la protection divine (par exemple, pensée n° 1896) ou sa foi consolante dans la vie éternelle (1848). Enfin sa mentalité de vieux réac misanthrope (et quelque peu misogynne) ne contribue sans doute pas à le rendre populaire, mais lui attire ma sympathie. Cependant, tout en avouant le peu de goût pour la compagnie qu'il éprouvait dans ses vieilles années, il se voyait plutôt comme un philanthrope, puisqu'il considérait que «ceux qui résument en brèves sentences les grandes vérités» sont des «bienfaiteurs de l'humanité» (1637).

Les pensées de Maricá sont brèves, la plupart tiennent entre deux et quatre lignes. Elles sont numérotées, au moins dans l'édition que j'ai consultée. Dans cet ordre purement numérique et non thématique, le marquis aborde sans cesse des sujets différents, ou revient sur ceux qu'il a déjà traités. Le recueil présente ainsi l'aspect d'un livre «concentrique» à la façon des *Scolies* de Dávila. Les deux réactionnaires désabusés présentent d'ailleurs quelque affinité, notable en général dans leur goût pour la «sagesse synthétique» des aphorismes (656) et en particulier dans certains thèmes, ainsi le sort des nations qui ont le gouvernement «qu'elles méritent» (233) ou l'éloge du sourire (4082), etc (178, 1512...).

Maricá ne traite que de vérités morales générales et intemporelles. De ce fait les noms de personnes qu'il cite se comptent sur les doigts de la main, je ne l'ai vu mentionner que Homère et Virgile (3073), Descartes (3960), Tibère (4000) et un certain Sturm (4143, probablement le pasteur allemand Christoph Christian Sturm, 1740-1786).

Le marquis observe un monde où s'affrontent vie et mort, plaisir et douleur, bien et mal, jugement et folie, jeunes et

vieux, prodigues et avarés, ignorants et savants, idiots et sages, riches et pauvres, loyaux et traîtres, niais et fourbes, fourbes et probes. Il explore parfois des thèmes plus inattendus chez un moraliste, comme le rêve (2293, 2328, 2414) ou les couleurs (2527, 2598, 3408). Il se révèle comme un homme pieux, mais ne se réfère guère à la religion chrétienne. On comprend à certains développements, qu'il croyait en une sorte de «panthéisme» ou «déisme universel» (3065, 3324).

«Il appartient aux vieux de formuler des sentences morales...», note-t-il (2723) et ses pensées sont visiblement celles d'un homme âgé. La différence de caractère entre jeunes et vieux est un de ses thèmes de prédilection (et ce n'est pas toujours aux vieux qu'il accorde le beau rôle). Sa note la plus personnelle est peut-être celle où il évoque avec mélancolie sa déchéance physique, et avoue son impatience de disparaître (4077).

Il médite parfois sur sa propre écriture, évoquant par exemple ses apparentes contradictions (3917) ou révélant sa méthode : «Nombre de mes maximes, qui semblent peu intelligibles, s'expliquent par d'autres, qui leur servent de commentaire» (4070). De fait, certaines de ses pensées ne sont que le développement d'autres (par exemple, est pauvre qui veut, 277 & 3253) ou leur abréviation (sur ce dont on se plaint, 692 & 4142). Certaines sont la reprise d'une même idée sous un angle légèrement différent (sur la gravitation politique, 689 & 2422 ; sur la mort niveleuse, 3186 & 3474 ; sur la naissance et le mérite, 3597 & 3793) ou simplement dans d'autres termes (sur le mensonge et la politesse, 758 & 3209). Certaines images reviennent («l'archipel de la vie», 1735 & 2760). Tout cela donne par moments une impression de déjà lu et l'on se demande si certaines maximes ne sont pas en double, mais il n'en est rien. La variante la plus inutile, la plus proche du doublon que j'aie trouvée, ce sont les maximes 1988 & 4101, selon lesquelles «Un jeune imprudent est plus tolérable qu'un vieil impertinent», et dont les formulations sont quasiment identiques.

Le caractère peut-être exceptionnel du marquis de Maricá ne confirme pas l'image légendaire du Sud-Américain peu soucieux de ponctualité. Il déclare au contraire n'attendre aucune moralité de l'homme non ponctuel (3553), sans dire si c'est souvent le cas chez ses compatriotes. Mais il ne manque pas de flétrir ce trait de leurs mœurs nonchalantes : «Au Brésil, on ne peut pas prêter de livres : ceux qui les détiennent considèrent qu'on les leur a donnés» (4053). Et voilà que je me sens quelque peu brésilien moi-même, au moment de rendre son bon ouvrage, que je garderais bien par devers moi.

Je donne dans ma *Lettre documentaire* 483 la traduction française d'un choix de ses maximes, que j'ai retenues pour leur fond ou leur tournure.

Mercredi 25 août 2010. Concernant certaines catastrophes de la vie nationale, comme la dégradation continuelle de la sécurité publique ces dernières décennies, l'humanisme contemporain réagit par une rhétorique à trois degrés :

1. Argument négationniste : nier la réalité, en la présentant comme une illusion due aux préjugés ou aux fantasmes.

2. Argument révisionniste : quand il n'est plus possible de nier les faits, essayer autant que possible de les relativiser, de les minimiser.

3. Argument sociologique : quand il n'est plus possible de nier l'ampleur du désastre, tâcher de l'expliquer par le déterminisme social, ce qui revient toujours à excuser les actes et leurs auteurs.

Le discours médiatique ne sort pratiquement pas de ce cercle.

Vendredi 27 août 2010. Je crois volontiers que la sociologie est «un sport de combat» et non une science. C'est même devenu une machine à produire du sophisme socialiste en quantité industrielle.

Samedi 28 août 2010. Trois souvenirs d'enfance à Brest (j'avais entre 4 et 7 ans) :

L'institutrice nous a dit de dessiner ce que nous voulons. Mon voisin de table, Yves, me confie son intention: «Moi, je vais dessiner une merde.» Je le vois en effet tracer sur la feuille une grande forme vague et oblongue. Son culot me sidère et m'inquiète. Peu après la maîtresse passe et lui demande ce qu'il a choisi. Il ne se démonte pas : «Un nuage».

Je m'allonge à plat ventre sur la table de la cuisine dans la position d'un mitrailleur. «C'est l'OAS», expliqué-je à ma grande soeur. J'ignore le sens de ce nom entendu à la radio. Je me sens formidable et je ne comprends pas l'air exaspéré de la demoiselle.

A l'école, on nous présente les cadeaux pour la fête de fin d'année. Je ne comprends pas que les six ou sept jouets parmi lesquels choisir, en eux-mêmes insuffisants pour la trentaine d'élèves, ne sont que des modèles dont il existe des stocks. L'un des premiers interrogés, mais après qu'un autre a déjà désigné la diligence de western qui seule m'attire, je me rabats sans joie sur une horrible dînette, sous le regard perplexe des maîtres. Je réalise ensuite mon erreur mais n'ose intervenir (eh oui, j'étais déjà empoté). Surprise inespérée à la fête : l'on m'offre tout de même la belle diligence orange, avec ses chevaux noirs. L'autorité a compris.

Dimanche 29 août 2010. Cet été je suis parvenu à la fin d'un volume de plus de 600 pages, que faute de temps je lisais par petits bouts depuis peut-être deux ans, et que je n'étais d'ailleurs pas pressé de quitter, c'est le copieux *Journal d'une année*, d'Albert Caraco, paru chez L'Age d'Homme en 2006.

Est-ce par coquetterie, l'auteur l'a écrit quotidiennement sur une durée exacte d'un an moins un jour, puisque cela va du 16 octobre 1957 au 14 octobre 1958. S'agissant d'un livre plus ancien, je m'attendais à y trouver un Caraco plus mesuré, moins vitupérant que dans ses *Semainiers* des années 60. Au contraire Albert y éclate de rage et de style, tour à tour sombre et coloré, tragique et enjoué, méditatif et imprécateur. Ses commentaires abordent mille sujets, la politique et l'histoire, les races et les religions, la littérature et les beaux-arts, parfois sa famille, ses promenades et sa santé. Il insère comme intermèdes de savoureux portraits et souvenirs, quelques dialogues, des poèmes. Cet ouvrage brûlant, contenant mille horreurs et merveilles, débordant de haine, d'intelligence et de savoir, me choque quelquefois, me fascine souvent. C'est un texte substantiel et beau, qui donne à réfléchir et qui éblouit par sa maîtrise.

Le livre est écrit au moment de l'histoire française où la guerre d'Algérie s'intensifie et où de Gaulle revient au pouvoir. Les sentiments de Caraco évoluent vis-à-vis du Général, qu'il méprise d'abord, et qu'il se met à estimer quand il le voit à l'œuvre (p ex p 504). Sur le conflit («drame par excellence, où chacun a raison, mais nul ne fera grâce», 208), il ne se fait guère d'illusions («Le mieux serait présentement d'abandonner le Maghreb à son indigence», 321). Au regard des controverses d'aujourd'hui, on notera la relation de ce fait divers, que «plusieurs centaines de femmes musulmanes se sont émancipées en brûlant solennellement leur voile» (429). Il est surprenant de trouver dans ces pages une allusion à un homme politique encore actif de nos jours, le jeune député Le Pen, que l'auteur estime («un bon Français, comme il n'en reste pas beaucoup, il a du caractère et de l'audace», 106). Malgré quelque sympathie pour Marx et le communisme, Caraco s'affiche très à droite, se référant plusieurs fois au journal *Rivarol*, faisant à l'occasion l'éloge de «Français de la vieille roche» (60) et avouant son peu de foi dans la démocratie («La démocratie? Un vain mot. Les maîtres sont toujours les maîtres», 171, et plus loin «La classe dominante se tient derrière le rideau, la classe dominée passe pour souveraine, au beau milieu quelques fantômes se disputent une apparence de pouvoir qu'ils jurent assumer au nom du peuple», 504). Quant à l'égalité, «c'est la moitié du temps le droit de manger son prochain, c'est une prime à la férocité bien davantage qu'aux vertus» (174). Albert avance parfois des vues politiques simples mais de bon sens, qui rappellent le «communisme Labiche» de Ferdine, comme la nécessité que chaque famille ait sa maison (601) et chaque enfant sa chambre (269, 574).

Sur l'avenir des relations entre l'Europe et ses colonisés, le prophète Caraco ne manifeste aucun optimisme : «L'Europe n'est plus qu'un derrière immense et Rome bénit les pieds qui le frappent» (112) ... «les opprimés abusent du

pouvoir, dès que les fers ne les écrasent» (203) ... «L'Afrique envahira l'Europe, la métropole devenant la colonie de sa province» (435) ... «Avant trois générations le peuple français aura changé de figure» (440) ... «et plus nous donnerons, plus nous serons abominés» (547). L'auteur est de son propre aveu raciste, il ne peut encadrer le christianisme («Les prétendus chrétiens ne sont que des bâtards de Juifs...» 144), encore moins l'islam (je m'abstiendrai prudemment de toute citation sur le sujet) et les races de couleur (idem). Mais chez lui le racisme n'est qu'une des facettes de son pessimisme général. Il n'aime pas l'humanité, il n'aime pas la vie : «Le monde est laid et la plupart des hommes ne sont que des bêtes. A la réserve d'une poignée d'esprits admirables, le reste n'est que bras, jambes et queues...» (155) ... «La haine de la vie est ce que je découvre en moi de plus profond» (605). Il n'attend rien de l'avenir, il songe déjà au suicide : «J'admire la sagesse des païens et principalement celle qui consistait à se détruire, je voudrais périr de mes propres mains et choisir l'heure du départ...» (540), ce qu'il fera plus tard en effet.

C'est peut-être le plus juif de ses livres que j'aie lu, Caraco revient là sans cesse et sous mille angles sur la question des Hébreux, qui constituent selon lui une race («Nous sommes une race et nous payâmes chèrement le droit de l'être», 29), évoquant sans pudeur leurs qualités et leurs défauts, leur passé et leurs perspectives, leur supposée supériorité sur le reste de l'espèce (j'espère que peu de Juifs sont aussi méprisants que lui pour le goy de base). Il a plusieurs développements notables sur l'opposition spirituelle des Juifs et des Grecs. Il a son franc parler, ne se gênant pas pour déclarer tout haut ce que d'aucuns, j'imagine, pensent tout bas, y compris dans la goyerie. Il présente parmi les preuves de la supériorité juive leur fertilité intellectuelle et leur pouvoir d'influence : «nous n'avons pas un savant musulman, l'on compte peu de savants catholiques, le nombre des savants ayant du sang juif dans les veines dépasse ce qu'on ose publier, les Juifs étant les premiers à se taire là-dessus, afin que les Gentils ne s'en alarment» (434) ... «Les Juifs sont les premiers à nier l'influence qu'ils exercent...» (315). Il leur donne de prudents conseils : «Je conseille à nos Juifs de n'être jamais vaniteux. Qu'ils règnent, s'ils le peuvent, mais qu'on n'en sache rien, dissimulés et tirant les ficelles» (66). Je me demande s'il ne se laisse pas sombrer dans le délire, car il n'a pas l'air de plaisanter quand il affirme avoir trouvé une méthode infaillible pour reconnaître un Juif, mais en l'examinant uniquement du profil droit et non du gauche (454). Quelque déplaisants que puissent être certains de ses propos, il faut au moins reconnaître que ce ne sont pas des paroles en l'air mais bien argumentées, l'auteur a visiblement des lectures et de l'expérience. Il faut aussi remarquer que son enthousiasme pro-judaïque ne l'entraîne pas à la complaisance systématique, il dresse au contraire des portraits peu amènes de certains Juifs, dans lesquels il voit

laideur et bassesse, ainsi un oncle à lui, «lugubre s'il n'était frivole, frivole s'il n'était lugubre, laid, ayant une femme laide, des amis laids et vivant laidement dans une rue plus laide. Je n'aimais pas cet oncle, ce que l'on mangeait à sa table me donnait la nausée, il me rendait antisémite (!) mais je lui dois beaucoup, il me servit de repoussoir, il me montra ce qu'il ne faut pas être ...» (228). Son point de vue n'est pas exclusif mais nuancé, il avoue le cas échéant sa préférence pour les moeurs non juives, ainsi sur la circoncision («Je pense qu'il ne faut pas mutiler le corps, il n'est pas moins ignoble de percer le nez que d'ôter le prépuce : que Dieu le veuille suffit à prouver que Dieu n'existe», 74) ou sur le célibat des prêtres («La continence, l'un des fondements de toute vie spirituelle : les prêtres mariés je les appelle prêtres à demi, l'erreur des Juifs est de prétendre que l'homme seul n'est pas un homme ... les moines d'Occident ou ceux de l'Inde s'élèvent, oui, de cent coudées au-dessus de vos rabbins de village» 197, 199). Un point surprenant est son opinion sur Céline et Bloy, qu'il considère à la fois monstrueux et intéressants, car ils «nous voient mieux que nous ne nous voyons nous-mêmes, on doit se pencher sur leurs livres, on doit les méditer...» (220).

Au chapitre de ses goûts et de ses dégoûts, notons encore que Caraco n'aime pas Buffet, Messiaen, Prévert («trois fois zéro», 323), les animaux («Les animaux me plaisent d'assez loin, je leur reproche souvent de puer et leurs amours me donnent la nausée», 70), Cézanne («abominable», 400), la surpopulation (passim) etc, mais aime bien Céline («il a tout vu, tout su, tout compris et rendu, je le lirais trois ans de suite et ne m'en lasserai un jour, il méritait le Prix Nobel», 127), les jardins (190, 567), Léautaud («dont j'aime fort le style», 615), Dali («l'un des rares peintres dignes de ce nom», 280), Montaigne («un homme merveilleusement à l'aise», 436), le pont Saint-Charles à Prague (467), Chardonne («il semble un aigle planant sur la basse-cour», 583). C'est par méprise, je suppose, qu'il évoque deux fois l'écrivain argentin Borgès comme s'il était déjà mort (79, 214).

On trouve disséminées au fil des pages un certain nombre d'indications sur la chronologie de sa jeunesse. Je les résumerai ainsi :

- Juillet 1919 : naissance à Constantinople d'un père juif espagnol et d'une mère juive russe.
- 1920-1923 : vit «entre Prague et Vienne».
- 1924-1929 : vit à Berlin (de 1926 à 29, habite au Kurfürstendamm, n° 199 ; en 29, donc à 10 ans, il ne parle que l'allemand).
- 1929-1939 : vit à Paris jusqu'à la guerre (en 1929-30 habite 47 boulevard Suchet, de 34 à 37 avenue Paul Doumer).
- En 1939 sa famille se procure des passeports du Honduras, où elle ne mettra jamais les pieds, puis quitte la France pour l'Amérique du Sud, via Lisbonne. Ils débarquent à Buenos Aires

en 1940 et vivront en Argentine, au Brésil et en Uruguay jusqu'en 1948, date du retour définitif en France.

Je recommande le livre captivant de cet auteur étrange, qui reconnaît être «parfois terriblement sévère» (203), et dans ses moments de légèreté feuilleton *Elle* et *Marie-Claire*. «J'ai parlé seul» note-t-il avec amertume (119), tout en étant confiant dans la qualité de ses écrits : «Je suis témoin, mes œuvres restent et les Français de souche les goûteront» (220). Je peux assurer qu'il y en a au moins un.

Vendredi 3 septembre 2010. Dans certaines occasions j'abrège le nom de mon village de la Croix-Comtesse en Croix-C. Chaque fois cela me fait penser à Croisset, mais c'est là un Croisset à ma mesure : Gustave avait besoin d'un gueuloir pour ses œuvres, en ce qui me concerne un ronchonnoir suffit amplement.

Mardi 7 septembre 2010. Un souvenir d'enfance à Lalinde. Ma première rentrée en Dordogne, à l'école de Lalinde (j'avais 7 ans). Nous sommes arrivés de Bretagne pendant l'été, je ne connais personne ici. Quand la cloche sonne, tout le monde disparaît dans les classes, chacun sait où aller, sauf moi. Je reste un moment seul dans un couloir, puis je frappe à une porte au hasard. Un maître de haute taille vient m'ouvrir, se penche vers moi et demande, «D'où tu viens, toi?» Je ne comprends pas son éclat de rire quand je répons, «Je viens de Brest».

Mercredi 8 septembre 2010. Un souvenir d'enfance à Bergerac. (J'ai entre 7 et 9 ans). Sur le muret derrière le parking, je vois un scorpion. Cela me semble incroyable mais je reconnais bien la forme, vue sur des images. Plus tard, je raconte le fait à un «grand». Je redoute qu'il ne me croie pas. «Il était de quelle couleur?» me demande-t-il. Il était noir mais, persuadé que les scorpions sont rouges, je pense être plus vraisemblable en mentant : «Il était rouge. – Pas possible, répond-il. Les scorpions, ils sont noirs.»

Vendredi 10 septembre 2010. Relisant cinq souvenirs d'enfance, que j'ai publiés ces derniers jours, je m'aperçois qu'ils présentent une certaine unité de sujet, en ce qu'ils rapportent tous des problèmes de communication ou des cas d'incompréhension. Ce constat m'a surpris tout d'abord, et de moins en moins en y repensant.

Lundi 13 septembre 2010. Même si au départ vous étiez plutôt enclin à la naïveté, la vie se charge de vous rencarder peu à peu, à grands pains dans la gueule, et vous finissez par savoir distinguer assez sûrement un honnête homme et un fils de pute.

Mardi 14 septembre 2010. Des différences essentielles entre la littérature et le cinéma me semblent disparaître à certains

détails dans la couverture des livres et des films. Sur un livre, le nom de l'auteur est toujours mentionné, sinon en gros caractères, du moins assez visiblement, comme une indication essentielle quant à la nature de l'objet. Sur l'emballage d'un film, cela est loin d'être toujours le cas, il arrive même qu'il faille chercher le nom du réalisateur à la loupe, si l'on tient à le connaître. Quant à la mention de la date, celle des livres est rarement oubliée, alors que celle des films est souvent difficile à trouver, ou carrément absente. Cela me paraît significatif de ce que le cinéma est d'une part un art collectif, dans lequel la fonction éminente du réalisateur est relativisée par celles des acteurs, du scénariste éventuel, du musicien, etc ; d'autre part un art très commercial par nécessité, puisque très coûteux à produire, et qui tend à procurer aux masses moins un travail d'artiste à admirer, qu'un divertissement plus ou moins efficace, qui aura des chances de se vendre plus longtemps si l'on reste discret sur son âge.

Mercredi 15 septembre 2010. Je viens de lire un nouveau petit livre, sur un de mes sujets de prédilection, *La véritable histoire d'Ernesto Guevara*, par Pierre Rigoulot (Larousse, 2010).

C'est un livre désenchanté, c'est-à-dire réaliste. J'y note par exemple une remarque sévère, sur la troupe d'hallucinés avec laquelle le *comandante* est allé se perdre en Bolivie, et pompeusement proclamée Armée de Libération Nationale : «trois mensonges puisqu'il s'agissait de petits groupes d'hommes et non d'une armée, qu'elle ne libérerait personne, et qu'elle n'était pas nationale, c'est-à-dire bolivienne, mais en majorité cubaine» (p 144).

C'est un livre mesuré, qui pèse ses mots. J'y note encore cette remarque page 39 : «Ce n'est pas un petit boucher comme on l'a dit. C'est un homme de devoir. Guevara tue par devoir.» On ne précise pas qui a parlé de «boucher», mais je me rappelle que ce fut mon cas (le 29 II 2008). C'était surtout pour faire un jeu de mots avec «Che Guevara» que je l'avais appelé le «boucher Guevara», expression d'ailleurs justifiée par sa brutalité, même si j'observais qu'en la matière il ne fut qu'un petit artisan tropical, comparé aux grands bouchers communistes du XXe siècle (les Dzerjinski, Iagoda, Kaganovitch et autres amis du peuple). Quoiqu'il en soit, les considérations de ce nouveau livre sur la simplicité d'esprit de ce fanatique justifieraient que l'on parle également du bouché Guevara (bouché à l'émeri).

Jeudi 16 septembre 2010. Dans un village du canton, il y a un jardin potager tenu par une association qui «s'occupe», comme on dit, de handicapés mentaux. Les affligés cultivent sous la direction et avec la participation de cadres, et les légumes sont vendus bon marché, sans intermédiaire, aux clients du coin, à qui l'on ouvre le portail deux journées par semaine.

J'étais déjà allé m'y fournir deux trois fois, et il m'avait semblé qu'il fallait prendre garde à l'addition. Car pour que l'insertion sociale soit plus complète, on ne se contente pas de faire jardiner les simplets, on leur fait aussi tenir la caisse malgré leurs compétences limitées. En outre leurs manières sont obscures, car tous les prix ne sont pas bien affichés, et ces gens pèsent et évaluent vos légumes sans vous annoncer la valeur de chacun, mais seulement la note finale. Je n'y suis allé qu'une fois cet été, un beau matin. J'ai réfléchi à ce que j'allais prendre, pendant que la dame qui me précédait se faisait servir par un gros engourdi renfrogné à lunettes. Sans faire bien attention à ce qu'elle achetait, j'ai eu l'impression qu'elle le payait plutôt cher, mais cela ne me regardait pas et mon tour était venu. Je choisis deux belles courgettes, deux têtes d'ail et un petit chou à feuilles plates. Le bigleux fait ses calculs et m'annonce froidement : 12,60 euros. Hou là, lui dis-je, embarrassé, êtes-vous sûr, cela me paraît bien cher, si vraiment c'est le prix, je préfère renoncer. Ha ben, bougonne-t-il, si tout le monde fait comme vous... Voyons, lui dis-je, voulez-vous me donner le détail de chaque prix. Le gars ronchonne encore, hésite, puis va chercher un des cadres dans une serre. La vérité apparaît vite. Il m'avait compté 0,8 au lieu de 0,08 kg d'ail, soit 800 grammes au lieu de 80, ce qui me les faisait payer 4 euros au lieu de 40 centimes. Quant au chou, il l'avait estimé à 3 kilos quand il ne pesait que 300 grammes, valant donc 60 centimes et non 6 euros. Finalement la somme de mes achats s'élevait à 3,60 et non 12,60 euros. Le cadre est retourné dans sa serre, le caissier a marmonné des excuses que j'ai acceptées, et j'ignore ce qui est arrivé aux pigeons qui me suivaient. Mais ce que j'ai constaté, c'est que malgré la grossièreté des erreurs commises, consistant à décupler le poids et donc le prix des marchandises, ce qui n'est pas rien, on laissait encore la caisse entre les mains du même incapable. C'est là typiquement un cas où les «acteurs sociaux» passent de la charité à l'irresponsabilité, sans que personne ne s'en offusque. Evidemment, cet épisode fâcheux ne m'a pas rapproché du socialisme, je suis retourné dès lors filer mon pèse à des marchands un peu plus professionnels, et parfois plus souriants.

Mercredi 22 septembre 2010. Géographie. Ontario de Janeiro.

Mercredi 29 septembre 2010. En 1981, à l'occasion du rapatriement en Espagne du *Guernica* de Picasso jusqu'alors conservé aux Etats-Unis, le peintre espagnol Antonio Saura a provoqué paraît-il quelque scandale en rédigeant un pamphlet *Contra el Guernica*. Le texte d'une quarantaine de pages est composé d'une suite de déclarations commençant toutes par Je hais («Je hais le 'Notre Pablo quotidien' de *Guernica*»), Je déteste («Je déteste *Guernica* : il peut enfin reposer en paix dans son panthéon immérité») ou Je méprise («Je méprise les

problèmes posés par les testicules de *Guernica*»). L'auteur n'a pas la langue dans sa poche, bien qu'en plusieurs occasions les énoncés ne fassent que reprendre entre guillemets des déclarations trouvées dans la presse. Onze ans plus tard, en 1992, pour le transfert du tableau du Buen Retiro au musée Reina Sofía, Saura a remis le couvert en donnant à son libelle une suite de douze pages du même tonneau, intitulée *Réquiem para el Guernica*. En 2008, les éditions milanaises 5 Continents ont publié sous le titre *Contre Guernica* la traduction française des deux pamphlets, suivie d'un article de 1997 dans lequel Saura prenait parti contre la demande d'attribution du chef d'oeuvre au musée Guggenheim de Bilbao. On lit sans ennui les insolences d'Antonio, qui ne manque pas de verve, mais quand on connaît l'air lugubre de ses propres oeuvres, on se demande au juste ce qu'il reproche au grand pâté gris de Pablo. Sans doute joue-t-il à l'iconoclaste plus qu'il ne l'est réellement, et attaque-t-il l'aura culturelle étouffante de l'icône consensuelle plus que l'oeuvre elle-même, qu'il avoue dans l'article final tenir pour une «importante peinture», «symbole non seulement de l'effroyable destruction d'une ville basque mais aussi celui de la guerre civile espagnole tout entière». Cela déçoit un peu. Ou alors il a changé d'avis entre ses premiers écrits et le dernier, comme il peut arriver. Pour ma part, je me demande ce qui me paraît le plus ridicule dans ce terrible «chef d'oeuvre». Est-ce le fait que son auteur n'a lui-même souffert qu'assez modérément d'une guerre civile dont il est resté à distance confortable, avant de passer non moins confortablement les années de guerre mondiale dans la France occupée? Est-ce le fait que son *Guernica* soit un «symbole» fumeux dont nul n'a su indiquer clairement le sens et dont le peintre communiste n'a lui-même donné que des explications vaseuses et contradictoires? Est-ce le fait que les humanistes aient besoin de «symboles», même discutables, pour commémorer les massacres fascistes, mais aucunement pour les massacres antifascistes? Non, plus simplement, *Guernica* me déplaît d'abord par sa laideur monumentale.

Jeudi 30 septembre 2010. Bien qu'ils n'aient sans doute pas de rapport immédiat, je ne peux m'empêcher de faire le rapprochement entre deux changements intervenus naguère dans la vie quotidienne française : la suppression du numéro départemental dans l'immatriculation des voitures, et la disparition du nom de la ville de départ dans les tampons du courrier. On croit reconnaître dans les deux cas une même phobie de l'origine, une même horreur du lieu concret, une même tendance à l'indistinction purement numérique, peut-être typiques de l'air du temps.

Lundi 4 octobre 2010. Un livre dans lequel on a trouvé trois phrases à souligner, ne manque pas de mérite. Celui où l'on en souligne plus de cinquante est un trésor, on ne le prêtera pas

à n'importe qui. Ainsi ce volume acheté au hasard d'une brocante et que j'ai grignoté lui aussi par bribes depuis je ne sais combien de mois, volume sixième et dernier des *Oeuvres complètes* de Jacques Chardonne, réunissant *L'amour du prochain*, *Le bonheur de Barbezieux*, *Attachements*, et *Lettres à Roger Nimier*. Ce sont des oeuvres de «non-fiction», des essais où le dandy charentais mêle souvenirs et méditations. Sans doute y a-t-il çà et là de la pose dans son badinage superbe, mais pas seulement. «La langue française se prête à la concision, note-t-il, et pour peu que l'on soit économe de ses mots, la moindre phrase prend l'accent d'une maxime». En effet ses pages sont pleines de sentences magistrales et l'on s'amuse à en imaginer certaines, folle rêverie, prises comme sujets de disserte pour le bac : ainsi «La propriété, c'est la solitude», ou encore «Il faut avoir le courage d'abandonner ses enfants». Je ne ferai pas ici la revue des nombreux sujets de méditation proposés par l'auteur, je signalerai au moins ma bonne surprise de découvrir sous sa plume des remarques analogues à celles déjà lues chez Levionnois et Simenon sur la lumière si spéciale de la région : «La lumière de la Charente existe, sans pareille en France, même dans la Provence ...»

Mardi 5 octobre 2010. Livres perdus.

J'ai pensé faire un reportage sur les livres que j'avais perdus au cours de ma vie, du moins sur ceux que je regrettais de ne plus avoir en ma possession. Je croyais qu'il y en avait bon nombre mais tout compte fait je n'en vois que trois, et ce sont trois livres d'images. J'ai possédé pendant quelques années un joli recueil de pin-ups d'Aslan, acheté bon marché dans une solderie, et qui se vend maintenant à bon prix sur le marché de l'occasion. Il a disparu de ma bibli à quelque moment des années 2000, je n'ai jamais su comment. Un de mes visiteurs aura été impérieusement pris sous le charme, j'imagine. Vers la fin du siècle dernier une bibliothèque publique m'avait octroyé un ouvrage des années 60, dont elle se défaisait, portant sur la vie des pionniers américains de jadis (*Frontier living?*). Je n'ai pas eu la curiosité de le lire mais j'adorais contempler ses très fins dessins. Quand je me suis aperçu qu'il était introuvable, je me suis rappelé que je l'avais prêté à un ami, qui lui aussi goûtait fort les belles gravures. Il a été incapable de me dire où le trésor s'était égaré, et je crois en sa bonne foi. Je me souviens aussi d'un livre de poche que j'ai eu dans l'enfance. Il me semble que ce n'était pas un recueil d'histoires de Gaston Lagaffe mais un documentaire sur ce héros et son auteur, avec des illustrations nombreuses, en noir et blanc. Je n'ai jamais su quelle petite fripouille de mes camarades se l'était approprié sans rien dire, toutefois j'en ai quelque idée. Comme la liste est courte, je pourrais y ajouter de très rares cas de livres que je regrette d'avoir vendus. Il y a eu entre autres un exemplaire de la première édition du roman de Jünger *Auf den Marmor Klippen*, trouvé à la poubelle, et estampillé de

tampons nazis. Je l'ai cédé à vil prix, je n'aurais pas dû. Il y a eu peut-être pire, un petit guide sur une centaine d'oiseaux d'Europe, un par page, que m'avait offert quand j'étais enfant ma grand-mère de La Croix. Ce livret médiocre fut un cadeau magique, probablement mon premier guide d'histoire naturelle, et qui a déterminé tant de choses dans mon esprit. De l'avoir si bien feuilleté, je m'étais imprégné du nom des oiseaux, il me venait tout de suite à l'esprit quand j'en croisais un. Je rachèterais ce livre, si ça se présentait.

Jeudi 7 octobre 2010. Du temps de ma jeunesse, j'étais de taille moyenne. Aujourd'hui je suis un homme plutôt petit, en comparaison de beaucoup de jeunes gens. Non que la vieillesse m'ait déjà rabougri mais je vois bien, par exemple quand je traverse un troupeau d'étudiants, que souvent la nouvelle génération me dépasse bien d'une tête. C'est ainsi : s'il est un domaine où l'on ne peut certes pas déplorer que le niveau baisse, incontestablement c'est celui de la toise. D'après mes constatations, cette évidente poussée dans l'ordre physique n'est pas accompagnée d'un accroissement proportionnel de la puissance intellectuelle. Je me demande qu'en penser. Faut-il regretter que, dans l'ensemble, les hommes ne soient pas plus malins qu'avant, ou au contraire s'en réjouir : quel enfer, pour nous autres d'âge mûr, si nous devions vivre entourés d'éminences grises, qui nous regarderaient de haut à tous les sens du terme!

Mardi 12 octobre 2010. Depuis quelques années que la nouvelle monnaie européenne est en usage, je n'ai pas encore vu apparaître de synonyme argotique pour «euro». Cela ne me manque d'ailleurs aucunement mais me surprend. Nul ne s'avise non plus d'appliquer aux euros les «balles» qui désignaient les francs. J'en ai fait l'essai par curiosité, cela ne colle pas, on trouve ça bizarre et déroutant. Je note en revanche que l'expression «à deux balles», pour dire «de piètre qualité», a toujours cours, peut-être même plus qu'au temps du franc.

Mercredi 13 octobre 2010. Je me demande s'il peut arriver qu'une nation, une communauté, une tribu quelconque, ne soit guère aimée que dans la juste mesure où elle-même s'est montrée peu aimable.

Jeudi 14 octobre 2010. Il me semble qu'au fil des ans régulièrement je revisite en songe un monde parallèle où se retrouvent par exemple mon bois de Cunèges, le jardin et la maison de la Croix, mais toujours sous un aspect plus ou moins différent de la réalité. Souvent d'ailleurs leur arrangement spécial me séduit par son étrangeté et je regrette que l'on n'ait pas encore trouvé le moyen d'emporter un appareil photo dans les rêves.

Lundi 18 octobre 2010. Lévi-Strauss haïssait «les voyages et les explorateurs». Moi, c'est surtout les voyages. Le gars qui voyage, à mon avis, c'est qu'il n'est pas bien chez lui, il lui manque quelque chose. Ou alors c'est un excité, ce qui revient au même. Celui qui se trouve bien où il est, ne ressent guère le besoin d'aller s'entasser dans les convois et les aéronefs.

Mercredi 20 octobre 2010. Il ne suffit pas d'être noble pour avoir bonne humeur, ni d'être enjoué pour avoir de l'esprit, ni de posséder une plume pour savoir s'en servir. Lorsqu'un privilégié cumule ces avantages, cela donne parfois le prince de Ligne. On a eu la bonne idée de me passer, pour ne pas le jeter, un exemplaire abîmé du petit recueil de ses *Pensées & fragments* paru en 2000 chez Arléa. Excellent cadeau. Même dans un volume en ruine, ces petites histoires de fesse et d'épée, ces réflexions, ces fusées sont exquises.

Jeudi 21 octobre 2010. C'est vraiment une bizarrerie, que le mot par quoi les Charentais disent «aujourd'hui» : «aneut», qui stricto sensu ne signifie pas «ce jour» comme on s'attendrait, mais «cette nuit». Cette option lexicale accorde à la nuit une importance particulière, bien que les gens du pays ne soient pas spécialement connus pour avoir des moeurs plus nocturnes que les autres. En y repensant je trouve cette rareté d'autant plus étonnante, que plusieurs observateurs ont cru remarquer dans le ciel de la région une luminosité sans égale. Qui sait, en vérité, s'il n'y a quelque lien secret, entre ces deux singularités?

Mardi 26 octobre 2010. Adieu Georges. Viré de son parti, conspué de son vivant par la médiaterie réunie, c'est un des rares socialistes supportables qui disparaît avec Georges Frêche. Même Charasse et Allègre, pourtant humains, font pâle figure en comparaison.

Jeudi 28 octobre 2010. Vu *Vent d'Est*, de Robert Enrico (1992). L'armée Vlassov fut aimablement livrée par les Alliés à Staline, qui la massacra, mais une autre force anti-communiste, la Première Armée Nationale Russe, intégrée à la Wehrmacht, eut la bonne idée de se réfugier au Liechtenstein, d'où quelques centaines d'hommes purent s'exiler en Argentine. C'est ce que raconte ce film d'une facture assez banale, et non exempt de sentimentalisme, mais auquel on reconnaîtra le mérite d'aborder honnêtement un point d'histoire intéressant, et rarement évoqué. Les décors rustiques ne manquent pas de charme, la distribution est dominée par un brillant Pierre Vanneck et surtout un Malcolm McDowell étincelant, en général rebelle énergique et toujours très bien habillé. B.

Mercredi 3 novembre 2010. Midterm. Yes, we ricane.

Lundi 8 novembre 2010. Un souvenir bizarre. Un beau jour du début des années 90, je m'étais coupé les ongles depuis un moment, quand je me suis aperçu que j'avais oublié celui d'un index. Et plus tard encore, j'ai réalisé que j'avais aussi oublié le même, à l'autre main. Pourquoi avais-je soudain inconsciemment voulu ne pas toucher au doigt qui montre, je ne l'ai pas su. Cela ne m'était jamais arrivé avant, ni ne s'est reproduit depuis.

Mardi 9 novembre 2010. Je ne sais pas bien tracer la limite entre les activités qui requièrent d'être à plusieurs, ou au moins à deux, comme de former un lobby ou plier un drap, et celles qui se font mieux seul, comme concevoir une belle œuvre d'art. Il y a un goût répandu pour l'ouvrage en troupeau, qui est souvent injustifié. Beaucoup de travaux qui peuvent être menés des deux manières sont mieux réalisés par un homme seul, dominant bien ce qu'il fait, que par une équipe qui se marche sur les pieds. En politique aussi, il y a un culte de l'unité que les résultats électoraux ne vérifient pas toujours. Si je me souviens bien, la gauche unie s'était pris une gamelle en 78, et l'avait remporté en pleine désunion trois ans plus tard.

Mercredi 10 novembre 2010. Eros parfois nous lasse. Est-ce là ce qu'on nomme érosion?

Jeudi 11 novembre 2010. «Je suis socialiste, BIEN QUE je sois très riche», déclare Sting dans un interview accordé l'an dernier au quotidien espagnol *El País* (*El País Domingo*, 25.10.09, p 10, je lis souvent le journal avec un an de retard), lequel a trouvé cette confession tellement intéressante qu'il en a fait le gros titre de l'article (sans quoi je n'en aurais jamais rien su, ayant d'ordinaire autre chose à foutre que lire des interviews de Sting). Pour ma part je ne vois là rien de très surprenant, et ce «bien que» me laisse perplexe. Après tout il n'est pas si rare que les socialistes soient riches, et moins encore que les riches soient socialistes. Chacun peut le constater chaque jour, sauf s'il est aveugle, bien entendu !

Vendredi 12 novembre 2010. Plus de 95 % des cas de pédophilie n'impliquent nullement des prêtres catholiques, mais les cas de pédophilie impliquant des prêtres catholiques représentent plus de 95 % des cas dont les journalistes nous rebattent les oreilles tous les quatre matins. Je me demande à quoi ça tient.

Mardi 16 novembre 2010. Au temps hélas lointain de ma jeunesse, un contrôleur de transport public pouvait encore officier seul, alors que ceux qui interviennent aujourd'hui dans le bus ou le tram ne travaillent plus que par escouades

de dix ou quinze. Je vois dans ce constat un indice de l'évolution de la sécurité publique, et de ce que le phénomène coûte à la collectivité.

Mercredi 17 novembre 2010. La vie politique française des dernières décennies est marquée par un climat idéologique tel, que la droite ne saurait aucunement s'allier avec ses ultras, qui sont dangereux, nauséabonds et chargés de péchés, tandis que la gauche a toute licence pour s'entendre avec les siens, qui sont inoffensifs, convenables, et n'ont rien à se reprocher. Aussi chaque élection est-elle un combat ô combien singulier et presque équitable entre deux adversaires s'affrontant à armes égales, sauf que l'un des deux a une main attachée dans le dos. Ce qui ne l'empêche pourtant pas de gagner, de temps en temps.

Jeudi 18 novembre 2010. Je n'ai jamais eu l'occasion d'admirer les qualités littéraires d'Ismail Kadaré, ne l'ayant jamais lu, mais j'admire son habileté de vieux crocodile insubmersible, chaque fois que je tombe sur sa tronche dans les journaux culturels, où il est en général fort bien traité. D'autres ont mené des vies de parias, quand ils étaient encore en vie, après avoir collaboré avec certaines tyrannies, mais lui qui a trempé à fond dans le communisme albanais, s'est recyclé comme si de rien n'était en bourge parisien pépère sans que cela émeuve grand monde.

Lundi 22 novembre 2010. Il y avait longtemps que je n'avais profité d'un séjour chez ma mère, comme ce week-end, pour regarder un peu la télévision. Madame ne reçoit que cinq chaînes, je crois, mais cela suffit à ma joie. Par moments cela rappelle la nourriture industrielle, dans laquelle on introduit des «agents de sapidité», pour donner un peu de goût : j'ai l'impression que certains programmes sont truffés d'agents de stupidité, afin de garantir le succès populaire.

Mardi 23 novembre 2010. A la Croix pour quelques jours, j'ai trouvé dans le courrier le dernier numéro de *La Hulotte*, et l'annonce que mon abonnement à la revue a pris fin. Depuis une quinzaine d'années, je le renouvelais systématiquement, ne fût-ce que pour accomplir un «geste militant». Mais comme j'ai un peu perdu la foi, sans gagner beaucoup d'argent, je vais surseoir. Et comme il est désormais possible d'acheter au numéro, j'aurai toujours ce recours si besoin. Et puis je suis rassuré d'apprendre que la maison devrait tenir le coup sans moi, puisqu'elle dispose, selon le prospectus, de 150 000 abonnés.

En feuilletant le catalogue de la revue, il me revient qu'un numéro d'il y a quelques années a été consacré aux tritons. Je le rouvre en songeant à la dernière fois que j'en ai trouvé un dans le jardin, c'était le 31 octobre. Un petit triton brun était au fond d'un arrosoir que la pluie avait à

moitié rempli, je me demandais s'il en était prisonnier comme le sont à coup sûr les lézards que je trouve au printemps dans les seaux, je l'en ai sorti, l'ai déposé dans un pot de fleurs puis, comme il faisait froid, sur le bord du bassin, où donnaient les derniers rayons de soleil. Toutes opérations sans savoir si je faisais bien ou pas, et ignorant toujours à quelle espèce j'ai affaire dans ce jardin.

En m'aidant du dossier de *La Hulotte*, très complet, et d'un de mes livres, pas mal non plus, je resserre les données du problème. Cinq espèces vivent dans le pays, mais seulement trois dans la région, ce qui élimine d'emblée le Triton ponctué et le Triton alpestre. Le manque de dessins, de couleurs ou de formes caractéristiques des quelques tritons que j'ai rencontrés ici jusqu'à présent, ainsi que leur petite taille, semblent exclure le Triton crêté comme le marbré. Reste le Triton palmé (*Triturus helveticus*), qui est en effet la plus petite et la plus commune des espèces françaises. En regardant les quelques photos que j'ai prises du tritonneau croisé le mois dernier, je vois que ses pattes arrière ne sont pas palmées, ni sa queue terminée par un fil. Ce serait alors une petite femelle. La rayure sombre sur le côté de la tête est paraît-il caractéristique de l'espèce, la double ligne de taches dorsales propre aux personnes du sexe. Bien. Nous verrons si de prochaines rencontres confirment cette hypothèse.

Lundi 6 décembre 2010. Nos voisins suisses ont procédé la semaine dernière à une votation, équivalant à ce que nous appelons un référendum, au terme de laquelle une majorité des électeurs s'est prononcée pour l'expulsion des criminels étrangers. Personnellement j'approuve ce point de vue qui me semble relever du simple bon sens. Je suppose et j'espère que la majorité de la population française se prononcerait de même, si ses maîtres avaient l'imprudence de lui demander son avis. Mais je constate que le vote suisse a fortement déplu à la quasi totalité de la classe médiatique, ce qui n'est pas très étonnant non plus. J'ai entendu plusieurs humanistes français nous expliquer en substance qu'il convenait de faire de la démocratie un usage modéré, en le limitant par exemple à choisir à intervalles réguliers si nous préférons nous faire extorquer des impôts par Bonnet Blanc ou par Blanc Bonnet : quant au reste, il vaut mieux ne pas trop demander au peuple ce qu'il pense, puisqu'on peut très bien penser à sa place. Un des commentateurs les plus furieux a été le journaliste Claude Askolovitch, qui avait déjà fait connaître ses qualités de petit inquisiteur dans l'affaire Siné. Perdant toute mesure, Cloclo s'est permis de déclarer (sur i-télé le 29 novembre) que le peuple suisse était un «salaud collectif». Ma foi, pourquoi ne se permettrait-il pas d'exprimer ainsi sa haine de cloporte individuel? De tels propos, s'ils étaient appliqués à d'autres collectivités, pourraient valoir à leur auteur de sérieux ennuis. Mais le peuple suisse, n'est-ce pas, c'est un

peu comme les cathos, le genre de race infecte sur laquelle on peut dégueuler à loisir, sans courir grand risque. J'observe d'ailleurs que parmi les différentes officines d'inquisition humaniste, chargées de veiller que nous marchons bien droit, et dans certains cas si susceptibles, aucune n'a moufté.

Mardi 7 décembre 2010. Avouer aujourd'hui que l'on n'est plus de gauche n'est pas aussi dangereux qu'il eût été d'avouer, dans les siècles sévères, que l'on avait perdu la foi. Mais ça n'est pas beaucoup plus confortable.

Mercredi 8 décembre 2010. Le principe, selon lequel il conviendrait de ne jamais commencer une phrase par «Mais», me paraît trop rigide. Mais je n'en fais pas un drame.

Ce pauvre Cantona, encore un milliardaire communiste. Tous les mêmes, je les connais comme si je les avais faits. Et plus ils sont milliardaires, plus ils sont communistes.

Jeudi 9 décembre 2010. A la fin de l'été, dans un moment d'entrain, je me suis mis à lire les *Lettres* de Céline, sans savoir quand je viendrai à bout de ce pavé, si seulement j'y arrive un jour, mais il faut bien de temps en temps que j'essaie de faire quelque chose des belles Pléiades que l'on m'offre gentiment. A vrai dire le livre se lit si bien, que j'en ai déjà goinfré près de la moitié, à petits coups de quelques minutes grappillées ci et là.

La surprise des premières pages, des lettres d'adolescent, a été de découvrir un Destouches bien différent de celui que sa légende laisse imaginer, légende il est vrai entretenue par lui-même, d'être issu d'un milieu popu modeste, voire nécessairement. En fait on se trouve en présence d'un jeune bourgeois bien élevé, à qui ses parents paient de longs et probablement coûteux séjours linguistiques en Allemagne et en Angleterre, ainsi que des leçons de piano et de violon. A part ça un garçon déjà plein d'énergie et qui s'exprime très bien.

Certains aspects de sa personnalité m'ont un peu déçu. Je ne le savais pas à ce point coureur, et entretenant des relations avec un véritable réseau international de maîtresses. Je comprends d'ailleurs tout à fait qu'il ait eu de la vitalité à revendre, rien à redire là-dessus, mais de temps en temps ses mœurs libertines tournent au malsain, à mon goût, par exemple quand il favorise des trahisons de maris.

Un autre point qui m'a un peu heurté est son appel à la sodomie. Plus d'une fois il la recommande à ses poules, au prétexte que cela éviterait d'attraper la vérole. A chacun ses délicatesses, mais là franchement, je pense qu'à défaut des préservatifs, qui ne sont pas increvables, l'abstinence ou la main valent mieux. Je ne trouve déjà pas grande allure aux accouplements normaux, mais que des hétéros recherchent l'enculage, cela je dois dire me dépasse. Mais enfin je sais bien que chacun voit midi à sa porte, et quant à moi, grâce à

Dieu, nul ne m'a jamais contraint à pratiquer ce sport, ni surtout à le subir.

Et sinon quel grand maître, quel régal de lecture, il savait si bien trouver les mots pour expliquer les choses.

Lundi 13 décembre 2010. Lorsque je l'ai lu, le roman *Ascension* de Ludwig Hohl m'avait moyennement plu. Et bizarrement je me suis aperçu qu'ensuite il se bonifiait au fil du temps dans mon souvenir. Un autre lecteur, à qui j'ai confié cette impression, m'a dit qu'il avait ressenti la même.

Mardi 14 décembre 2010. Je me renseigne comme je peux sur la notion de Crime contre l'Humanité, qui m'intrigue. A ce que je comprends, il y a deux cas de malheur : si d'aventure vous vous faites massacrer pour des motifs racistes, c'est un Crime contre l'Humanité, tellement grave qu'il est imprescriptible. Mais si vous vous faites massacrer pour des motifs non racistes, alors il s'agit d'un simple Crime contre un Pauvre Con, beaucoup moins grave, et donc pas imprescriptible.

Mercredi 15 décembre 2010. Au temps de mes études certains professaient que l'oeuvre seule compte, que l'auteur importe peu, qu'étudier sa vie n'a aucun intérêt. Les plus farouches partisans de ce point de vue pouvaient discourir longuement sur un texte tout en marquant un parfait mépris pour l'existence réelle de l'écrivain, citant même son nom le moins possible. Et il est certain que le lecteur n'a pas besoin de connaissances biographiques pour apprécier un livre, les œuvres anonymes sont là pour le prouver. Mais mon maître Jean Girodon soulignait au contraire que si la vie de l'écrivain n'explique guère qu'il ait eu le génie d'écrire, la connaître en revanche peut permettre de mieux comprendre ses écrits. Et puis, nous disait-il, ce qui au fond nous charme dans l'oeuvre littéraire, c'est la personnalité qu'elle révèle. Et cette personnalité, nous cherchons naturellement à découvrir ses autres productions, et ses autres aspects.

Jeudi 16 décembre 2010. J'ai cherché un bon moment à retrouver comment s'appelait le jeu de patience d'antan, qui consistait à faire coulisser dans un cadre étroit de petits carreaux figurant des lettres. C'est le Taquin, m'a-t-on soufflé. Je ne risquais pas de m'en souvenir, je ne l'avais jamais su, j'avais connu le jouet sans connaître son nom. Cependant c'est ce petit jeu qui me revient à l'esprit régulièrement, lorsque je considère mon activité au jardin. Sachant qu'un des actes les plus utiles, les plus satisfaisants qu'un homme puisse accomplir, est de bien mettre une chose à sa place, je poursuis inlassablement le plaisir d'y parvenir. Et je vois bien qu'au fil des ans, il est un certain nombre de plantes, de pots, de pierres, de dalles, et d'autres éléments que je déplace ou que je remplace de ci de là dans mes allées ou mes parterres, ainsi que les pions sur le tableau, en attendant

que l'un ou l'autre, comme il arrive parfois, finisse par trouver son emplacement définitif. Dans les moments que je passe à rechercher ce genre de perfection, je dirai désormais que je taquine le jardin.

Vendredi 17 décembre 2010. Lisant l'autre jour la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789, (eh oui), je remarque en particulier l'article XI, qui croustille : «La libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'Homme : tout Citoyen (notons au passage les majuscules) peut donc parler, écrire, imprimer librement, SAUF A REpondre DE L'abus DE CETTE LIBERTE, DANS LES CAS DETERMINES PAR LA LOI». Tout est dans cette fin de phrase, qui se retourne contre le début pour lui balancer des grands coups de pied dans la gueule. Autant dire : toutes les opinions sont permises, sauf celles qui sont interdites. Ou encore : vous traversez où vous voulez, mais bien entre les clous.

Mercredi 22 décembre 2010. Je me demande si les sondages qui accordent à Dominique Strauss-Kahn une surprenante popularité, n'ont pas été confiés aux mêmes «experts», qui avaient prévu pour les référendums suisses (minarets, expulsions) des résultats largement contraires à ce qu'ils furent en réalité.

Mardi 28 décembre 2010. RESSENTENCES.

A la guerre, malin et demi.

A père avare, chose due.

Abondance de biens, il y a de l'espoir.

Aide-toi, ne te découvre pas d'un fil.

Après la pluie, le silence est d'or.

Au royaume des aveugles, tous les chats sont gris.

Aux grands maux, le ciel t'aidera.

Bien mal acquis n'a point d'oreilles.

Bon sang n'amasse pas mousse.

Chacun pour soi en vaut deux.

Charité bien ordonnée ne nuit pas.

Chassez le naturel, pendant qu'il est chaud.

Chat échaudé ne saurait mentir.

Chose promise est toujours la meilleure.

Deux précautions font les bons amis.

En avril, on mange des merles.

Faute avouée, loin du cœur.

Faute de grives, la caravane passe.

Honni soit qui se moque de la charité.

Il faut battre le fer comme à la guerre.

Jeu de mains châtie bien.

L'habit ne fait pas le printemps.

L'homme est un loup qui finit bien.

La critique est aisée à ceux qui se lèvent tôt.

La nuit, il y a de l'espoir.

La parole est d'argent, mais l'art est difficile.

La raison du plus fort fait le bonheur des autres.
Le malheur des uns n'a point d'oreilles.
Les absents font les bons amis.
Les bons comptes ne font pas des chats.
Les chiens aboient, les écrits restent.
Les jours se suivent, la caravane passe.
Les paroles s'envolent, les souris dansent.
Loin des yeux, fils prodigue.
Nul n'est prophète sans casser des œufs.
Pas de nouvelles, loin du cœur.
Petit à petit, on mange des merles.
Pierre qui roule, perd sa place.
Quand le chat n'est pas là, l'oiseau fait son nid.
Quand le vin est tiré, il y a de l'espoir.
Qui aime bien ne nuit pas.
Qui ne dit mot ne saurait mentir.
Qui ne risque rien vole un bœuf.
Qui paie ses dettes ne nuit pas.
Qui peut le plus châtie bien.
Qui se ressemble consent.
Qui sème le vent l'accuse de la rage.
Qui va à la chasse fait le bonheur des autres.
Qui veut noyer son chien dimanche pleurera.
Qui vole un œuf s'enrichit.
Rira bien qui mal y pense.
Tant va la cruche à l'eau qu'on devient forgeron.
Tel qui rit vendredi, il revient au galop.
Tous les chemins sont dans la nature.
Un homme averti ne fait pas le moine.
Une hirondelle mal étreint.
Ventre affamé commence par soi-même.

Mardi 11 janvier 2011. Une jolie rafale d'emmerdements bien fumiers (entre autres la nouvelle mort subite de mon ordi, et dès le lendemain dimanche après-midi une panne d'essence en rase campagne loin de chez moi) me fait déguster toute l'utilité des bons vœux que l'on s'adresse à foison en ce début d'année. Mais je sais bien qu'il ne faut pas les prendre à la lettre, ce ne sont que des formules de politesse, leur valeur sémantique est au second degré. (C'est bien, Philou, reste ainsi calme et analytique, ça ira mieux).

Mercredi 12 janvier 2011. J'ai rêvé que je cherchais le sens du mot anglais *Sparterley*. J'apprenais dans un dictionnaire que cela signifiait Houblon. Cela ne m'étonnait pas, car je voyais la ressemblance avec le nom d'une autre plante agricole, *Barley*, l'Orge. Revenu sur terre je constate qu'en réalité le mot n'existe pas. Mais alors pas du tout, et même saint Google, d'ordinaire si compréhensif, avoue qu'il n'a rien de rien sur la question. Eh bien, voilà encore un néomot. Et par la même occasion, j'apprends le véritable et assez gai nom anglais du houblon : *Hop!*

Mardi 18 janvier 2011. Est-ce que le peuple tunisien ne méritait pas d'être gouverné par un dictateur? A vrai dire, je n'en sais foutre rien. Je me contente de poser la question par principe, parce que personne ne le fait. Mais de toute façon, on sera bientôt fixé : le peuple tunisien s'est soudain débarrassé de la tyrannie, le voici libre, on va maintenant le voir à l'oeuvre.

Jeudi 20 janvier 2011. Pendant une insomnie, j'en suis venu à considérer la forme particulière du nom français de l'oreiller. C'est l'endroit où l'on pose l'oreille, c'est-à-dire le profil. Pour ceux qui dorment sur le ventre, point de nasier ou de frontier, car eux-mêmes tournent la tête de côté. Mais pour qui est allongé simplement sur le dos, l'oreiller pourrait aussi bien être un nuquier.

PS : j'apprends dans un dictionnaire que le nom espagnol de l'oreiller, *almohada*, vient de l'arabe *had*, la joue : un jouier!

Lundi 24 janvier 2011. L'idée de devoir vivre en étage, quand j'y pense, me paraît de moins en moins attrayante. Non seulement parce que l'habitat entassé m'inspire une vive répulsion, mais aussi par la peur de l'incendie. Quelle angoisse, si jamais un abruti met le feu à l'immeuble, que de se retrouver avec le choix entre la carbonisation et la défenestration! Grâce à Dieu les divers logements où je m'abrite actuellement sont tous au niveau du sol, mais qui sait de quoi demain sera fait? Parfois je me sentirais prêt à signer, ou même à lancer une pétition pour le droit de chacun au plain-pied, si ne me retenait cette autre perspective pas moins épouvantable : le jour où l'on déciderait de réduire tous ces immenses clapiers humains, pour installer tout le monde au rez-de-chaussée, que resterait-il de ma campagne chérie?

Mardi 25 janvier 2011. Je vois dans la façon chrétienne de prier en s'agenouillant un compromis ingénieux entre l'humilité manifestée devant Dieu, et la préservation d'un certain maintien de la personne. En comparaison les prosternations musulmanes me semblent manquer de retenue, et d'allure. Ayant hélas perdu la foi depuis longtemps, j'exprime cet avis d'un point de vue esthétique et non dogmatique. Profitant de ce que j'ai la chance de demeurer dans un pays qui défend la liberté d'expression, comme chacun sait.

Mercredi 26 janvier 2011. Je découvre, ou je redécouvre, qu'un oiselet du Brésil s'appelle comme moi: c'est le Filipe (*Myiophobus fasciatus*). Il mange des mouches (c'est une moucherolle, un *flycatcher*) et chie du suif (j'ignore pourquoi un de ses synonymes est *caga-sebo*, mot à mot chie-suif, expression par laquelle on désigne d'ordinaire l'échoppe des

bouquinistes, aux livres grasseyés). Dans la nomenclature francophone officielle, c'est le Tyran fascié (fascié, hein, pas fasciste). Me voici affublé d'un tout petit totem.

Jeudi 27 janvier 2011. Carlos Ghosn a le physique presque parfait pour jouer le rôle d'un extraterrestre. Il suffirait de le peindre en vert.

Jeudi 3 février 2011. Sur la page de titre d'un livre paru à Goa en 1980 (*Precursores do cristianismo no Oriente*, partie II : *Relíquias de S. Tomé em Meliapur e a presença lusitana nas Índias*, par un certain Jeremias Xavier de Carvalho), j'observe avec surprise l'emblème de la maison d'édition Arcádia Oriente e Ocidente. La croix y voisine inhabituellement avec une swastika. Je suppose qu'elles symbolisent respectivement l'Occident et l'Orient. Peut-être en va-t-il de même avec la tour maçonnée et la roue dentée.

Samedi 5 février 2011. Écoutant la radio l'autre nuit, je remarque cette déclaration d'un entraîneur : «J'ai de la chance que mes joueurs m'ont suivi dans ma philosophie.» Je me demande ce que ce mot peut signifier pour lui, au juste. Je me pose la même question quand j'entends les sportifs affirmer volontiers qu'ils «évoluent».

Mardi 8 février 2011. Pour le chercheur, pour tout un chacun, les moteurs de recherche dans internet sont un nouvel outil précieux, qui s'ajoute aux dictionnaires, encyclopédies et annuaires, quand il ne les remplace pas avantageusement. Parmi les ratés de cette belle machinerie, la difficulté de se renseigner sur une personnalité malheureusement dotée d'un homonyme célèbre. L'écrivain Frédéric Roux ne s'en tire pas mal, sa notoriété est de moins en moins éclipsée par celle de l'ancien footballeur du même nom. Par contre, inutile de chercher à se documenter sur l'érudit Léon Bourdon, anéanti par l'omniprésence de la marionnette enfantine Léon le Bourdon. Quelle tristesse! Il est aussi décevant, parfois, de vouloir retrouver la trace d'une célébrité démodée, dont le souvenir ne survit que dans des noms de lieu ou d'institution : on trouvera mille références à la rue Untel, au lycée Untel, mais rien touchant Untel lui-même.

Vendredi 11 février 2011. Entendons-nous bien. Je ne dis pas que le rap ne peut pas être autre chose qu'une musique de bourrins sinistres. Je dis juste qu'on a rarement la preuve du contraire.

Dimanche 13 février 2011. Il paraît que les Tunisiens déboulent par milliers en Italie. Moi qui les croyais bien aise, avec leur authentique révolution révolutionnaire du peuple populaire!

Vendredi 18 février 2011. J'ai rêvé il y a quelques semaines que l'on m'apprenait que *Ciro Bayo* et *Roger Moore* appartenaient à la *Real Academia Española*, au sein de laquelle le premier entretenait un fonds de gravures, et le second une collection de chansons. Comme il arrive souvent, le rêve superposait plusieurs bizarreries. On sait, tout d'abord, que *Roger Moore* n'est ni espagnol, ni écrivain. Quant à *Ciro Bayo*, il fut bien l'un et l'autre, mais pas membre de la RAE. Et leurs occupations supposées cadrent mal avec les activités de l'institution. J'attendais plus ou moins que le passage du temps m'apporte la révélation de quelque lien secret, ou discret, entre les deux personnages. Mais je ne leur vois toujours rien de commun, que leur allure fringante. *Moore* étant né en 27 et *Bayo* mort en 39, ils furent contemporains une douzaine d'années. Une rêverie secondaire, pour qui connaîtrait les biographies, ce qui n'est pas mon cas, serait d'évaluer à quel moment de leurs déplacements éventuels les deux personnages ont été le plus près l'un de l'autre, ou ont pu même se croiser. Du mouron pour les petits oisifs. (PS. Je note aussi qu'ils font partie des gens dont le prénom égale en longueur le patronyme).

Samedi 19 février 2011. Si je croyais encore en Dieu, je Le remercierais chaque jour de ne m'avoir pas fait naître au sein d'une religion qui aurait exigé que l'on m'inflige une mutilation sexuelle, à l'âge où l'on est sans défense entre les grosses mains des grands.

Mardi 8 mars 2011. Le *Petit Robert* ne m'aide pas beaucoup, en m'indiquant que «*pense-bête*» vient de penser et bête, comme on s'en serait douté. J'aurais aimé comprendre pourquoi ce mot est le synonyme d'aide-mémoire, ou de memento. Il s'agit de faire penser, d'accord, mais qu'y a-t-il là de bête, au juste? En l'absence d'explication, je me dis que c'est la formule *pense-bête*, qui a été pensée bêtement.

Mercredi 9 mars 2011. Je reste songeur après avoir lu dans le *Sud Ouest* de vendredi dernier, sous la signature d'un certain G. P.-T., un petit article de faits divers, bien dans le genre du journalisme humaniste. Sous le titre «*Mauvais temps pour les cambrioleurs*», on y passe en revue une série d'arrestations récentes. Il saute aux yeux que seul le premier malfaiteur, qui porte un nom bien français, *Christian Henri*, est nommé. Quant aux autres fripouilles, comme par hasard, leur nom n'est pas parvenu jusqu'au reporter : il s'agit donc successivement d'un «*jeune homme*», d'un «*auteur présumé de vol par ruse*», d'un «*comparse*», d'un «*quadragénaire*», et enfin de «*cing hommes*». J'ai souvent remarqué ces dernières années, que se développait ainsi dans la presse une phobie du nom, une onomaphobie en vertu de laquelle, sauf si le cas oblige à la précision, on gaze autant qu'on peut sur certains détails.

Jeudi 10 mars 2011. A quelques minutes d'intervalle, je remarque ces paires de mots ressemblants : douceur et douleur, attachement et arrachement. Deux cas où une modification formelle minimale, le remplacement d'une lettre, non seulement change le sens, mais le fait basculer dans le contraire.

Vendredi 11 mars 2011. Je ne suis pas sûr de piger en quoi au juste, pour certains humanistes, la circoncision n'est pas une coutume barbare au même titre que l'excision.

Dimanche 13 mars 2011. Parfois le feu se défait comme un lacet, nous veillons à ce qu'il reste bien attaché.

Lundi 14 mars 2011. J'ai aimé le petit livre *In memoriam*, qu'a écrit Paul Léautaud en 1905, racontant d'abord des souvenirs de son enfance et de ses drôles de parents, puis l'agonie atroce de son père. L'auteur jette çà et là des réflexions saisissantes («Dieu ne doit pas être beau, pour qu'on fasse une telle tête au moment d'aller le voir»). Ce qui m'a frappé dans l'ensemble, c'est le ton badin, parfois même blagueur, du récit, et le mélange d'impressions contraires, Léautaud exprimant par moments quelque sympathie pour ce père désinvolte qui ne s'est pas beaucoup occupé de lui, et manifestant souvent un certain cynisme, comme pour rendre au bonhomme l'indifférence que celui-ci lui avait marquée.

Mardi 15 mars 2011. Je ne suis pas le seul à être frappé par le calme, le sang-froid, la discipline dont font preuve les Japonais après la terrible suite de désastres qui les frappe (tremblement de terre, raz de marée, et accidents nucléaires consécutifs). C'est qu'on est habitué, quand des catastrophes naturelles touchent d'autres pays exotiques, à voir des gens qui sanglotent, qui braillent et se roulent par terre en s'arrachant les cheveux. Quelle différence. Cela me rappelle le spectacle très contrasté qu'avaient présenté, à quelques mois d'intervalle, fin 2004 et printemps 2005, les funérailles de deux vieux guides, Yasser Arafat et Jean-Paul II. D'un côté foule en délire, hurlements et rafales de mitraillette, de l'autre un style nettement plus sobre.

Jeudi 17 mars 2011. Paraît-il que DSK est rendu à 30 % d'intentions de vote! C'est à dire qu'il aurait progressé d'environ 10 % depuis la semaine dernière! Alors là, vraiment, ça c'est un candidat qu'est fort! A ce rythme-là, pour Pâques, il sera à 85 %! Prodiges des instituts de mirage, je veux dire de sondage!

Vendredi 18 mars 2011. Feuilletant un lexique gascon-latin, j'y remarque le mot *Anoeyt* ou *Aneyt*, provenant de *Hac nocte*, et signifiant Hier soir, comme l'espagnol *Anoche*, et non Aujourd'hui, comme le charentais *Aneut*. Je note aussi cette curieuse transformation du latin *Ego* en *You*, pour dire Je.

Samedi 19 mars 2011. Feuilletant les souvenirs de voyage en Europe d'un certain Osman Lins (*Marinheiro de primeira viagem*, Rio, 1963), je tombe page 35 sur ce paragraphe consacré à Léo Ferré, que je me plais à traduire pour mes quarante millions de lecteurs : «*Il est à moitié chauve, avec un léger strabisme, et un air circonspect et mystérieux de savant atomique ou de diplomate à la veille d'une guerre. On pense, en le voyant, à un père de famille plus ou moins solennel et absolument incapable de rire à table. On est donc surpris de le voir interpréter avec la même désinvolture toutes sortes de chansons - patriotiques, tristes, sentimentales, malicieuses - auxquelles il s'identifie. Son récital terminé, les projecteurs s'éteignent, puis ils se rallument, et son visage grave et énigmatique réapparaît. Avec un mouvement presque imperceptible de la tête, les bras ballants, les yeux enfoncés, son curieux sourire à la Mona Lisa et le torse bombé, comme un héros devant le peloton d'exécution, il écoute les applaudissements.*» Je trouve ce portrait bien vu, l'image finale bien trouvée. L'allusion à des chansons «patriotiques» est un peu surprenante, car le chanteur n'était guère patriote (et d'ailleurs pas français mais monégasque, me semble-t-il). Je suppose qu'il s'agit de quelque hommage à un aspect de la France, comme *Paname*.

(Du coup, cette note réveille mes souvenirs et je passe la journée avec *Paname* qui me tourne dans la tête).

Mardi 22 mars 2011. Dans un moment d'oisiveté forcée, tombant par hasard sur la biographie de *Tourgueniev* par Henri Troyat, je me suis laissé captiver par ce livre limpide et bien renseigné. Je ne connaissais à peu près rien de Tourgueniev, je me rappelle avoir lu quand j'étais jeune et avide au moins un livre de lui, dont je ne garde pas même le souvenir du titre. Au début de cette histoire de sa vie, je me sentais plus attiré par la qualité du récit que par celle du personnage. Il y a dans sa psychologie quelque chose de mollasse qui me déplaît, peut-être d'autant plus que je souffre moi-même souvent de mollasserie. Et puis je trouve dans le ménage à trois qu'il a formé avec le couple Viardot quelque chose de bizarre, vaguement ridicule et répugnant. Je me suis trouvé plus en accord avec Ivan de par son goût pour les langues étrangères et ses opinions politiques modérées, s'il est vrai qu'il fut à la fois généreux envers les serfs et méfiant envers les fanatiques. Un détail lui a valu toute ma sympathie : dans un moment d'étroitesse financière, il s'est résolu à vendre, en y perdant, sa collection de tableaux, à l'exception d'une oeuvre de Théodore Rousseau. Je ne saurais détester un homme qui a eu le bon goût d'épargner mon peintre préféré.

Mardi 29 mars 2011. Ces pauvres bouddhistes finiront par se faire mal voir, s'ils continuent ainsi à revendiquer leur

diète, à arborer leurs accoutrements, à tenir leurs femmes en laisse et à envahir les rues pour leurs prières ostentatoires, quand leurs ultras ne bombardent pas n'importe qui sous les prétextes les plus divers. Que ne prennent-ils exemple sur les musulmans, si accommodants, si discrets, si capables de vivre sans emmerder le monde et sans se faire remarquer.

Mercredi 30 mars 2011. Pour se dire de gauche, il faut avoir une certaine foi positive, foi dans les remèdes sociaux possibles, foi dans les lendemains etc. Etre de gauche, c'est donc y croire, d'une manière ou d'une autre. Et croire, c'est être optimiste : l'espérance est liée à la foi. Or on imagine mal un misanthrope optimiste. J'en déduis qu'il n'y a de misanthrope que de droite, et que le misanthrope de gauche est une figure impossible, ou rarissime. A-t-on quelque exemple du contraire?

Jeudi 31 mars 2011. Cet alexandrin sinistre, à la une du journal d'aujourd'hui : «Le corps est bien celui de Patricia Bouchon».

Vendredi 1 avril 2011. Je pense que je n'arriverai jamais à bien distinguer entre les verbes Stupéfier et Stupéfaire, ni entre leurs participes passés Stupéfié et Stupéfait. Au participe présent, pas de problème : Stupéfiant ne subit pas la concurrence d'un «Stupéfaisant»!

Mardi 5 avril 2011. Réfugié à la campagne quelques jours pour écrire un article, je redécouvre l'éternel printemps, toujours aussi agréable et aussi bordélique. Je me nourris de châtaignes et d'olives, arrosées de force café, dans la salle où j'ai déployé toute une batterie de dossiers et de livres, parmi lesquels le *Guide* (exhaustif, tout est là) *des mammifères marins du monde*, encore une merveille de chez Delachaux et Niestlé à laquelle j'avais longtemps résisté, avant de me jeter dessus l'autre jour chez Mollat. Cet accès d'enthousiasme juvénile m'a surpris et doit être lui aussi un coup du printemps. Les 35 euros ne me serviront qu'à rédiger une ou deux phrases de l'article, mais c'est vraiment un bon jouet. A part ça je me suis aperçu que des merles se sont mis à nicher dans le hangar, ce qui ne m'arrange pas car je n'ose plus trop y aller, mais comment leur en vouloir. En tout cas leur décision d'occuper une niche (un ancien trou à poutre) dans un mur donnant à l'ouest, contredit la préférence réputée des animaux pour les logements tournés vers le Levant. Mais chacun voit midi à sa porte, n'est-ce pas.

Mardi 12 avril 2011. La collection Découvertes Gallimard vient de faire paraître un volume (n° 571) consacré à *Brassens le libertaire de la chanson*, lequel mourut il y a 30 ans. Je suis satisfait que l'on y ait reproduit, parmi les «Témoignages et documents» (p 113-115), la traduction que j'avais jadis

publiée, dans la *Lettre documentaire* 346, d'un article de García Márquez consacré au chanteur. Ce doit être à ce jour la Ld qui aura connu la plus ample repro.

Mardi 19 avril 2011. Le mystère esthétique du chef d'oeuvre emmerdant : par exemple, le genre de texte dont on sent tout de suite qu'il est très bien écrit et dont on constate en même temps qu'il nous tombe des mains.

Mercredi 20 avril 2011. J'écoutais pas mal de musique arabe à une certaine époque, quand j'habitais rue Sainte-Cathe. Pendant quelque temps il y a eu dans le voisinage un Nord-Africain qui tous les midis, quand il se réveillait, sortait s'accouder au balcon avec un café, et derrière lui la musique à fond. Les jours où je ne travaillais pas, qui étaient à peu près la moitié de mes jours, je dégustais les joies du voisin mélomane. Dans d'autres circonstances j'aurais peut-être goûté ces mélopées, ces cadences, mais là évidemment, la muflerie n'inclinait guère à l'extase, ça me sortait par les trous.

Jeudi 21 avril 2011. Un bourge affolé comme tant d'autres, avec de l'antifascisme plein la gueule : un nantifasciste, plutôt.

Vendredi 22 avril 2011. Il faut que je l'aie dit pour le moins une fois : Je ne peux pas blairer les fours à micro-ondes.

Samedi 23 avril 2011. Mes livres préférés sont peut-être ceux qu'il m'arrive de lire quand même je n'ai guère le temps de lire, ainsi le petit volume qui m'a sauté dans la main l'autre jour tandis que je traversais la caverne d'Emmaüs : *Vie de Jésus*, par Ernest Renan. Déjà l'auteur d'une thèse sur *Averroès et l'averroïsme*, ainsi que d'une *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques*, Renan n'était pas le plus mal placé pour composer, à l'occasion d'un voyage en Palestine, cette biographie inspirée du petit rabbin de Nazareth, devenu prophète crucial. Le récit charme par sa limpidité, et captive à la fois par la «sincérité scientifique» de l'auteur, très averti des choses de l'Orient, et par son opinion pondérée d'incroyant admiratif, qui évalue sagement l'apport du christianisme au progrès des mentalités. J'ai eu la satisfaction supplémentaire de découvrir ce bel ouvrage dans un exemplaire de la bonne vieille collection Nelson, dont un peu de crasse ne ruine pas l'élégance.

Dimanche 24 avril 2011. Peu de gens m'effrayeraient autant que Jean-Louis Borloo par leur accession au pouvoir.

Vendredi 29 avril 2011. Les merles ont la mauvaise habitude de traverser la route en volant bas, juste devant le capot des voitures. Avec un pilote comme moi pas très rapide, ils ne risquent rien, mais je ne suis pas seul, sur la route. Malgré

quoi cette belle espèce est prospère, on ne la sent pas menacée d'extinction. Tant mieux, elle me manquerait.

Samedi 30 avril 2011. A chaque nouvel assaut du terrorisme aveugle, je suis un peu plus convaincu que ses auteurs ne méritent que le poteau. Toute autre peine me paraît indigne.

Dimanche 1 mai 2011. Je n'avais pas encore remarqué qu'il y a dans la phrase : «Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit», un alexandrin bizarrement rythmé, mais un alexandrin tout de même.

Lundi 2 mai 2011. Allah akbarbu.

Mardi 3 mai 2011. Depuis quelques mois ou quelques années, le bureau de poste du village avait pris un air de souk bariolé, où s'entassaient et pendouillaient de tous côtés des articles de bazar, la pacotille multicolore. Et soudain tout a disparu. Le «service public» inspiré semble avoir enfin compris qu'il ne suffit pas d'étaler des gadgets coûteux, inutiles et laids, pour que ça se vende. On souffle un peu, en attendant la prochaine trouvaille.

Jeudi 5 mai 2011. Le racket des contraventions, censé inciter le bon peuple à bien respecter le code de la route, représente surtout une belle source de revenus pour le gouvernement. Quel désastre pour les finances publiques, si tout d'un coup cela marchait, si Popu se mettait à conduire impec. Il faudrait trouver autre chose mais quoi? Un impôt sur la respiration, peut-être.

Mardi 10 mai 2011. J'ai vu l'autre jour une affiche proclamant en grosses lettres que DANS LIBRAIRE, IL Y A LIBRE. Bon. A ce compte-là, on pourrait aussi bien observer qu'il y a BRAIRE, mais ne commençons pas à être déplaisant.

Mercredi 11 mai 2011. Je ne peux pas dire que j'aie un chiffre fétiche, et d'ailleurs je n'ai pas le genre fétichiste, mais je me suis toujours senti lié de plus près au chiffre 6, parce qu'il est très présent dans ma date de naissance, le 6 6 56, et secondairement parce que le son i, qui le caractérise, se retrouve lui aussi trois fois dans mon nom. Plus d'une fois j'ai regretté de n'être pas né le 6 6 66, parce que le nombre serait parfait, et que j'aurais dix ans de moins. De même je suis né dans une des Charentes, mais dans la 17 et non dans 16. La vie est ainsi, tout ne peut pas toujours bien s'emboîter dans tout.

Jeudi 12 mai 2011. Je suis né en Saintonge, où l'on a déjà un accent du «Nord», et j'y ai vécu mes quatre premières années, puis les trois suivantes plus au Nord encore, en Bretagne. Si bien qu'en arrivant à sept ans dans le Périgord, où je devais

passer le reste de ma jeunesse, on entendait bien que je n'étais pas du coin, et mes petits contemporains m'ont traité plus d'une fois de «Parisien», ce qui n'avait rien d'aimable. Peu à peu j'ai pris le nouvel accent, sans m'en rendre compte d'abord, et sans tout à fait perdre l'ancien, de sorte que quand je parle, mes auditeurs sudistes me trouvent un ton nordique, et les nordiques un ton sudiste. Il m'est arrivé un peu la même chose lorsqu'à l'âge de vingt ans j'ai appris le portugais, langue à laquelle ne m'attachait aucun lien personnel ou familial préalable, et que j'ai étudiée en recevant à parts égales l'influence proprement portugaise et la brésilienne. J'en ai gardé un accent bâtard, qui semble portugais aux Brésiliens, et brésilien aux Portugais. Quelquefois ces questions d'accent m'ont gêné, mais ça n'a pas grande importance. Je me demande même si cet inconfort n'a pas fait de moi un meilleur linguiste, que si j'y avais échappé.

Vendredi 13 mai 2011. Je me demande pourquoi les Espagnols, pour dire Bonjour, Bonsoir ou Bonne nuit, éprouvent le besoin de parler au pluriel : *Buenos días, Buenas tardes, Buenas noches*. En me renseignant, je ne trouve pas d'autre langue où l'on s'y prenne ainsi, pas même chez les voisins portugais, où l'on s'exprime aussi au singulier : *Bom dia, Boa tarde, Boa noite*. Je vois sur des forums que je ne suis pas seul à me poser la question, mais on n'y répond pas grand-chose. On dit parfois que la salutation espagnole ne s'appliquerait pas qu'au moment présent, mais également aux jours suivants. Pourquoi pas, mais cela laisse entier le mystère de ce choix. Je pense aussi qu'il peut y avoir une valeur superlative du pluriel, comme quand nous ne nous contentons pas d'un simple Salut, mais donnons de généreuses Salutations, ou Amitiés. C'est peut-être à rapprocher aussi de l'usage par lequel en français on marque du respect en vouvoyant, c'est à dire en pluralisant l'interlocuteur, en lui accordant l'importance de plusieurs personnes.

Samedi 14 mai 2011. Proverbe laïque. Il ne faut pas mettre la sharia avant les boeufs.

Jeudi 19 mai 2011. Il faut tout le vacarme public entraîné par l'affaire DSK, pour que ne fassent pas plus de bruit les propos scandaleux tenus hier au festival de Cannes par le cinéaste danois Lars von Trier. Interrogé sur ses origines (Trier s'est longtemps cru juif, avant de se découvrir goy allemand, «c'est-à-dire nazi»), il a eu le mauvais goût de ne pas se mettre à vomir aussitôt après avoir prononcé le nom de Hitler, mais à exposer des sentiments mélangés. Je le cite d'après *Le Monde* : «Je dis que je comprends l'homme. Ce n'est pas vraiment un brave type, mais ... je compatissais un peu avec lui ... Je pense qu'il a fait de mauvaises choses, absolument, mais je peux l'imaginer assis dans son bunker à la fin. Bien sûr, je ne suis pas pour la seconde guerre mondiale, je ne

suis pas contre les juifs. Je suis avec les juifs bien sûr, mais pas trop. Parce qu'Israël fait vraiment chier.» Après quoi, naturellement, Lars a dû présenter les plus plates excuses. Cette mésaventure ne lui serait sans doute pas arrivée, s'il avait été à bonne école, par exemple dans certaine école de mon canton, dont on parlait cette semaine dans *L'Angérien*. Un maire a eu l'idée de convoquer les écoliers du village à la commémoration de l'armistice du 8 mai, pour «dialoguer» avec eux. Pourquoi pas. On se demande quand même un peu, en lisant l'article, ce qui relève du dialogue et de la récitation. «Les enfants ont démontré une connaissance approfondie de ces épisodes douloureux de notre histoire, affirme le journaliste. Ils ont cité les principaux acteurs et en particulier les pires, Hitler et Mussolini ... Hitler était très méchant! s'est exclamé un petit garçon.» On voit là qu'en fait de «connaissance approfondie», les lardons ont au moins appris l'essentiel de la leçon. Pas comme ce pauvre Lars, qui divague encore dans les nuances. Que ne sait-il mieux tenir sa langue? Que ne s'inspire-t-il par exemple du citoyen présentable, interrogé aujourd'hui dans *Sud Ouest* à propos de la voyance, et qui égrène tranquillement ce chapelet de perles : «Je n'ai jamais consulté mais pourquoi pas? Je suis aussi sensible à l'astrologie et lis mon horoscope. Et à la numérologie. Je pense qu'il y a un mystère avec le chiffre 11.» Quel est donc le pingouin, me demanderez-vous, qui déconne à ce point? Un vendeur de pizza? Un saltimbanque? Pas tout à fait : c'est juste le président du Conseil Général de la Gironde. Voilà bien l'exemple de propos qui n'ont rien de gênant, ni d'inquiétant, n'est-ce pas...

Dimanche 22 mai 2011. Drôles de noms d'oiseaux.

J'ai longtemps cru que le nom de l'oiseau Gorge-bleue était du masculin comme celui du Rouge-gorge, puis j'en ai douté, puis j'ai vérifié que c'était en fait un féminin, discutable mais officiel. Cet usage me dérange, et comme je n'aime pas être dérangé, je continuerai, par devers moi, à dire le Gorge-bleue.

Le Pygargue à tête blanche, emblème des Etats-Unis, est communément appelé *Bald eagle*, c'est à dire Aigle chauve. Mais comme le plumage blanc de sa tête n'est pas moins fourni que celui des espèces cousines, je me dis qu'il vaudrait mieux l'appeler Aigle chenu, *Hoary eagle*, non?

Jeudi 2 juin 2011. Je n'étais pas retourné à Paris depuis je crois 1998 (Ld 266), je pensais peut-être ne jamais y revenir. L'occasion s'est présentée d'une invitation inattendue que j'ai acceptée, à participer à un colloque organisé par la Sorbonne, la Gulbenkian et le Muséum, sur le thème de l'animal dans le monde lusophone. L'université me payait le train, et un gentilhomme me prêtait sur place un appartement spacieux et confortable. J'ai donc séjourné dans la capitale, en compagnie de ma garde du corps, de mercredi soir le 25 mai à dimanche

matin le 29. Je comptais n'assister qu'à la première journée du colloque, celle du jeudi, durant laquelle je devais intervenir. Même ainsi nous savions que nous n'aurions pas beaucoup de temps.

Le mercredi après-midi, voyage sans encombre, puis métro jusqu'à la place Balard, tout près de laquelle nous étions logés, au bout de la rue Saint-Charles. Dîner au Shanghai, rue Balard, un chinois très bon marché, menu à 7 euros, comprenant une assiette de bouchées à la vapeur et une de riz cantonnais, avec la Tsingtao de 33 cl à 2 euros.

Le jeudi 26, nous assistâmes à l'ouverture et aux premières communications du colloque, dans la résidence André de Gouveia, soit la maison portugaise de la cité universitaire internationale, tout au sud de Paris. En milieu de journée nous nous échappâmes vers le quartier latin, pour déposer chez un éditeur le manuscrit d'une traduction que je lui devais, et nous flânâmes un moment. Au coin d'une rue déserte, vers l'Odéon, un opprimé entreprit de nous raconter ses malheurs et, lorsque nous lui expliquâmes que nous ne pouvions rien pour lui, menaça soudain de «sortir le couteau». Nous lui adressâmes alors les plus brèves salutations et nous éloignâmes. Nous passâmes à Notre-Dame. J'étais un peu contrarié de ce qu'elle soit aussi bondée, et de ce que le flot de visiteurs soit orienté dans le sens inverse à celui que je suis d'ordinaire (je parcours les églises *clockwise*). Ce bâtiment reste un beau spectacle, et j'eus le plaisir de revoir, non loin du parvis, le point zéro des routes de France, qui me plaît bien. Après quoi nous déjeunâmes léger, d'une barquette de frites rue de la Huchette, et nous nous rapprochâmes des universitaires. Avant la reprise des activités à 15 heures, nous nous reposâmes un moment dans le parc Montsouris, juste en face de la cité u. Du banc où nous étions assis, nous avions sous les yeux, en contrebas d'une pelouse, un cèdre gigantesque, qui faisait plaisir à voir. Puis nous retournâmes aux conférences, je donnai ma brillante communication sur «La faune brésilienne chez les chroniqueurs de la France équinoxiale, Claude d'Abbeville et Yves d'Evreux» aux alentours de 17 h, nous assistâmes au cocktail en fin d'après-midi, et nous regagnâmes le Père Fouettard, près des Halles, où l'ami Bruno nous invitait à dîner en compagnie de l'amie Flo (pour moi du saumon aux lentilles et une brochette de dindonneau aux brugnons, dont je garde le meilleur souvenir).

Le vendredi 27, nous fûmes d'abord dans le quartier de Drouot. Nous avons aimé en particulier le passage Verdeau, plein de marchands d'images. Nous visitâmes l'église Notre-Dame de Lorette, où il n'y a pas de vitraux, mais plusieurs beaux objets. Dans le sol devant une entrée latérale, rue Fléchier, des pigeons, ou plus probablement des colombes du Saint-Esprit, avaient laissé dans le ciment, avant qu'il ne durcisse, des traces formant une incroyable croix. Nous déjeunâmes au Bouillon Chartier, assez bon marché (pour moi

poireaux vinaigrette, hélas plombés de mayonnaise, et spaghettis bolognaise, avec une Kro). Après-midi nous avons rendez-vous à la librairie Monalisait, près de la fontaine des Innocents, où j'en profitai pour acheter *Le feu noir*, de Rozanov. La réputation de l'auteur, ainsi que sa belle photo en couverture, me poussaient vers cet ouvrage en solde, je verrai en l'ouvrant si j'ai fait bonne affaire. Le rendez-vous était avec maître Lolmède, avec qui je correspond sans l'avoir jamais rencontré. Nous fîmes donc connaissance pendant une heure à la terrasse la plus proche. Il m'offrit aimablement de quoi compléter ma collection d'*Extraits naturels de carnets*. J'ai appris qu'il est ponctuel, qu'il a trois filles, qu'il n'a pas le bac, qu'il est sourd, qu'il s'était fâché avec Menu mais que l'incident est plus ou moins clos, qu'il ne fume plus, que son visage est un peu plus rond en réalité que dans les dessins, et d'autres choses. Après cet entretien, nous appareillâmes vers l'est, pour aller voir la nouvelle bibliothèque nationale. Elle me paraît plus impressionnante par sa monumentalité, que belle à proprement parler. Le patio renferme un bois, qui serait plus joli s'il n'était surplombé de ces immenses conifères à l'air maladif et bardés de haubans sans grâce. Dans un numéro des *Chroniques de la BnF*, j'ai appris que les archives de Guy Debord avaient été classées «trésor national». Je suis amusé, mais pas très surpris, de constater une fois de plus combien la société chérit celui qui se posait en ennemi radical. Ma directrice de conscience voulant m'offrir un livre, car il y a aussi une librairie, je portai mon choix sur un album de Jean-François Millet, une valeur sûre. Enfin nous rentrâmes épuisés, et nous achetâmes au Casino de la rue Leblanc de quoi prendre un dîner sommaire à la maison : avocat, jambon blanc, salade, un morceau d'époisses immoral, et du vin d'Alsace.

Le samedi 28, nous traversâmes tout le parc André Citroën, qui s'étendait à notre porte, pour rejoindre la station Javel, où nous prîmes le métro jusqu'à Ranelagh, et nous nous dirigeâmes vers le 47 boulevard Suchet, car je voulais voir la résidence où Albert Caraco vécut en 1929-1930. Je fis deux ou trois photos du bâtiment, pour ma documentation. De là nous reprîmes le métro jusqu'à l'esplanade du Trocadéro, nous profitâmes un moment du panorama, et nous gagnâmes à pied l'avenue d'Iéna. Au numéro 51 se tient l'immeuble maintenant fermé de la fondation Gulbenkian, et à cet endroit l'avenue est coupée par la rue Jean Giraudoux, où je complétais mon pèlerinage Caraco en me rendant devant le n° 34, car le maître y a vécu je crois ses dernières années. Somme toute je suis un peu fétichiste, moi avec. Après quoi nous marchâmes jusqu'à l'Arc de Triomphe, puis sur les Champs-Élysées, puis nous en eûmes plein le cul et nous reprîmes un métro, qui nous déposa à Saint-Paul. En descendant vers la Seine, nous tombâmes par hasard sur la belle bibliothèque Forney, que Lolmède nous avait signalée. Nous traversâmes les deux îles et nous fîmes halte dans un café de la rive gauche, sur les quais, au coin

de la rue des Bernardins, où nous déjeunâmes d'un sandwich et d'une bière, assez chers. Reprenant notre course sans but véritable, nous visitâmes une galerie où l'on vendait des colifichets indiens, puis la Librairie Shakespeare and Co, que je souhaitais connaître depuis longtemps, et qui est vraiment un charmant capharnaüm. Au hasard de l'errance, nous entrâmes encore dans trois églises. Dans certaines, des gravures montraient le bâtiment autrefois, entouré de champs. A Saint-Séverin, j'ai vu sur des vitraux la signature d'Edouard Didron, que je connaissais déjà (Notre-Dame, à Bergerac, et Sainte-Marie, à Bordeaux, par exemple), et pour la première fois celle d'un certain E Hirsch. A Saint-Germain des Prés, nous nous reposâmes sur des chaises en écoutant une chorale répéter. La dernière étape fut Saint-Sulpice. Chemin faisant, par une sorte d'espièglerie, nous avons mis le nez dans quelques librairies, sans autre but que d'essayer d'y chiper des marque-pages, que mon amie collectionne, et nous en avons fait une bonne provision. Arrivés à Saint-Sulpice, nous tombâmes sur le marché des poètes, qui occupait la place. Nous nous foutions de leurs livres, nous chassions les languettes de bristol, et nous en fîmes une moisson mémorable. Nous rentrâmes à Balard en fin d'après-midi. Le soir Bruno nous y rejoignit, en compagnie de l'aimable Aurélie, une jeune Jurassienne de sa connaissance. Nous dînâmes au Terminus, place Balard (pour moi une assiette végétarienne et une de frites). Il y eut un moment pénible, au début du repas, quand survint un jeune Arabe torse nu, gesticulant, braillant qu'il était complètement défoncé, au cas où on ne l'aurait pas deviné, et proférant des menaces à l'encan. Finalement un car de police vint le saisir. Nous retrouvâmes notre sérénité et moi ma goinfrerie, si bien qu'après mes plats austères je sifflai le reste du cassoulet de Bruno, qu'il m'avait gentiment cédé.

Et le dimanche, nous rentrâmes. J'avais commencé de lire dans le train d'aller, j'ai continué chaque soir au lit, et j'ai fini dans le train du retour, un petit livre que j'avais repéré naguère et que j'avais emporté en voyage pour sa légèreté. Ces *Dez anos no Amazonas* sont les souvenirs des dix années (1897-1907) qu'un Nordestein de la Paraïba, un certain Alfredo Lustosa Cabral, est allé passer au fin fond du far-west amazonien, devers le fleuve Jurua, aux confins du Pérou, dans les plantations d'hévéas. L'auteur publie son ouvrage longtemps après les faits, en 1949. Tantôt *seringueiro* lui-même, tantôt comptable ou commerçant, il rapporte d'austères histoires d'isolement et de travail, de chasse et de pêche, d'escarmouches avec les Indiens, de bals sans femmes, de règlements de compte et de survie. C'est très dépaysant, et l'écriture est aussi rude que l'aventure. J'ai remarqué une tournure curieuse, l'emploi du mot *janeiro* (janvier) pour désigner les années : il dit que son frère approchait de ses 24 janviers, un hôtelier de ses 60 janviers. Je n'aime pas

beaucoup l'inconfort du voyage. Ce livre était parfait pour me réconforter.

Samedi 4 juin 2011. En contemplant le patio forestier de la BnF, je m'interrogeais sur ses dimensions. J'apprends dans Wikipedia qu'il occupe 12.000 mètres carrés, soit 1,2 hectare, soit à peu près le double de mon bois de Cunèges. Ce n'est pas mal. Je me demande aussi quels oiseaux vivent là, mais aucune encyclopédie ne me l'indiquera. Au moins des moineaux et des pigeons, je suppose, peut-être des merles. Dans la campagne, un bois de cette grandeur abriterait sans aucun doute des nichées de troglodytes, et il y en a aussi dans les parcs de Paris, mais je n'imagine pas qu'ils puissent parvenir jusque dans ce canyon.

Lundi 6 juin 2011. Je ne sais plus si j'ai lu ou entendu jadis Barthes expliquer qu'il s'amusait à analyser l'ambiance bruyante d'un café, en tâchant de distinguer l'origine de chaque son. Je me suis aperçu que je pratiquais au fond le même jeu, lorsque j'essaye de démêler un concert de chants et de cris d'oiseaux, les plus sonores étant ceux des aubes de printemps. Je n'ai jamais prisé le style de Roland, qui m'horripile, et il ne m'étonne pas que cette vague affinité ludique ait trouvé à s'exercer deux biotopes si différents.

Mardi 7 juin 2011. Socialisme, humanisme, et autres optimismes : rien ne me rend aussi humble, que de considérer les sornettes auxquelles j'ai cru dans mon jeune âge, et le bon coeur que j'y mettais.

Mercredi 8 juin 2011. Telle est maintenant la proportion écrasante de la paperasse commerciale par rapport au simple courrier, que la boîte à lettres pourrait plus justement s'appeler la boîte à prospectus.

Jeudi 9 juin 2011. Un émigré en Suisse, qui n'est certes pas de ma génération, mais avec qui je partage au moins le goût des listes, m'a fait parvenir celle qu'il a dressée, de «cent onze livres à lire avant vingt-cinq ans (l'âge, pas la durée)». Bigre. Je fais les comptes : *Les fleurs du mal*, *Alice*, *L'étranger*, *Extension du domaine*, *Plateforme*, Rimbaud, *L'attrape-coeur*, *Le mur*, *Le rouge et le noir*, *Le roi des aulnes*, *Les météores*, tout ça ne fait que onze, je n'ai donc lu qu'un dixième de ce que l'on jugerait convenable. Me pardonnera-t-on là-haut dans les alpages? Qui pis est, je n'ai pas lu les onze avant l'âge prescrit. Mais il faut m'accorder que beaucoup des 111 titres listés n'existaient pas encore à l'époque où j'avais 25 ans...

Vendredi 10 juin 2011. Loin des yeux, loin du coeur. Cela peut être vrai des relations sentimentales, mais pour ce qui est de notre amour de la nature, il me semble que c'est l'inverse qui

s'applique : la nature paraît plus aimable quand elle se présente comme le spectacle lointain d'un paysage majestueux, beaucoup moins quand on a l'occasion d'observer de près la réalité de la vie des bêtes, qui s'entre-dévorent sans cesse et sans pitié.

Samedi 11 juin 2011. On sait jamais combien il nous reste sur le compte, remarque Jean-Pierre. C'est le voisin qui a entreposé dans sa remise, juste derrière la clôture, une horloge que j'entends carillonner à la Big Ben, de temps en temps.

Mardi 28 juin 2011. Internet permet maintenant de disposer facilement, instantanément, de cartes géographiques et routières, que l'on règle à l'échelle souhaitée. Lorsque j'y ai recours pour consulter des plans de ville, et plus encore de village, une médiocrité me frappe dans cette excellence, c'est qu'on ne fait plus figurer les églises. Or si les cartes en papier d'antan le faisaient, et encore aujourd'hui celles de Michelin, ce n'est pas par dogmatisme religieux, mais par simple commodité : une église ou une chapelle, au même titre qu'un cimetière ou un château d'eau, sont de précieux repères pour le voyageur. Si donc c'est au nom de la «laïcité», comme je le suppose, que l'on escamote cette indication, il faut dire que dans ce cas le fanatisme laïque répand l'obscurantisme, plus qu'il ne le combat. Eh oui : le crétinisme est un humanisme.

Jeudi 30 juin 2011. Quand j'entends le mot culture, je sors ma poubelle.

Vendredi 1 juillet 2011. Je me souviens qu'un texte de Baudelaire commence à peu près par ces mots, je cite de mémoire : «Un homme fort célèbre, et qui était en même temps un grand sot...» La sentence m'amuse par sa méchanceté, mais je me dis qu'elle devait être plus saisissante à l'époque où elle fut écrite, s'il surprenait encore que l'on soit à la fois célèbre et sot. De nos jours les crétins fameux paraissent omniprésents, telles toutes ces vedettes du music-hall et du sport, dont le compte en banque fait plus envie que le quotient intellectuel, et cependant les gazettes ne se lassent pas de les interroger à tout propos. Ou alors ça n'est qu'une impression.

Samedi 2 juillet 2011. J'ai rêvé que je croisais l'ancien acteur américain Robert Ryan dans l'avenue centrale de Pessac. Il était devenu contrôleur de bus. Cela me paraissait surprenant mais pas du tout incroyable. Quelle belle gueule. Il avait quand même une autre allure que les deux derniers journalistes relâchés par les talibans. Les pauvres sont aussi vilains maintenant qu'avant leur capture, il n'y a pas de miracle. Je me demande si ça n'a pas joué dans leur

libération. Peut-être que les Afghans n'en pouvaient plus, de supporter ces tronches.

Mardi 5 juillet 2011. Vivre implique de tuer. Cela est évident, au sens où nous ne pouvons subsister qu'en absorbant chaque jour d'autres organismes, fussent-ils végétaux. On a aussi besoin de se défendre, ne serait-ce que contre les moustiques ou les guêpes. Mais en outre le simple fait d'être et de se mouvoir entraîne des morts que l'on donne involontairement, voire inconsciemment. Sans parler des animaux que heurtent les voitures : on ne sait même pas tout ce que l'on écrase en faisant simplement quelques pas dans l'herbe.

Mercredi 6 juillet 2011. Allumage & éclairage. Une lectrice de l'université m'écrit pour me demander mon avis sur un point de vocabulaire, touchant la faune exotique. Elle-même parle bien français, sans toutefois maîtriser toutes les nuances, et elle termine son message par cette formule ambiguë : «Si vous pouviez m'allumer, je vous serais très reconnaissante».

Jeudi 7 juillet 2011. L'abolition des frontières est souhaitée par beaucoup, qui y verraient un gain de liberté. Je m'en méfie, étant de ceux à qui l'existence de pays séparés paraît préférable, ne serait-ce que pour préserver la possibilité de se réfugier dans l'exil, sait-on jamais.

Vendredi 8 juillet 2011. La «Région Poitou-Charente», réunissant les départements de Charente, Charente-Maritime, Vienne et Deux-Sèvres, et croupissant dans le potage culturel socialiste, organise cet été, pour la septième année de suite, un «événement incontournable» suscitant un «enthousiasme populaire croissant», pour ne pas dire croassant : les Nuits Romanes. Ces «soirées festives» et «gratuites» (c'est à dire payées plein pot par les impôts) consistent en l'organisation de concerts et de spectacles à l'intérieur et autour des églises romanes de la région. «La musique rend vie au patrimoine», affirme la présidente Ségolène Royal dans son texte de présentation au style nébuleux. Dans quelle mesure ce cirque a-t-il pour but de «rendre vie» au patrimoine, ou au contraire de le conchier et de l'oublier, c'est ce que l'on se demande en examinant le programme de cette centaine de soirées, et en observant son peu de rapport avec la civilisation romane. Il m'amuse en outre de constater une fois de plus, dans le choix des artistes, un goût immodéré pour tout ce qui n'est pas français, les quelques formations de culture locale laissant la part belle à un exotisme dont on se demande en quoi il célèbre le patrimoine roman régional : en effet les concerts sont donnés, entre autres, par la compagnie Baobab (jazz), Las Hermanas Caronni (musiques du monde), la fanfare Lui Craciun (musique tzigane), le Duo Harmane (musique du monde), Buenos Aires Ville Imaginaire (tango), le Duo

Spiritualis (musique du monde), le chœur Otxote Lurra (chants basques), l'Arnaud Van Lancker Quartet (musique tzigane), Ménelto (flamenco), l'ensemble Bartholo Claveria (musique du monde), l'ensemble Gospel Life Rejoice, la New Orleans Society (jazz), le groupe Happy Voices (gospel), le Cherubins Gospel Choir, l'ensemble Zhar (musique tzigane et du monde), le Quatuor Kadenza (musique du monde), le Quatuor Caliente (tango), le Lady Bird Jazz'tet, le Trio Alev (musique du monde), les Churchfitters (musique irlandaise pop rock), l'ensemble Madragoa (tango), l'ensemble Sweet Mama (jazz), Cheval Rouge (musique tzigane andalouse), le quatuor Habanera (saxophone), ou encore l'ensemble Happy Gospel Singer. On s'étonne de remarquer, dans cet ensemble, qu'un unique village (dénouçons-le : Saint-Georges de Noisé) a eu la drôle d'idée de programmer, comme par erreur, un récital de chant grégorien. Mais rassurons-nous : pour faire bonne mesure, ledit récital sera suivi de la fanfare de rue Radio Bazar.

Samedi 9 juillet 2011. Le petit *Livro das adivinhas*, recueil de devinettes, dont certaines en vers, par un certain Augusto Pires de Lima (Porto, 1921), m'avait séduit a priori, et finalement je n'y trouve pas grand chose à mon goût. J'en citerai tout de même celle-ci, qui se traduit bien : Qu'est-ce que l'on voit une fois en une minute, deux fois en un moment, mais jamais en un siècle?

Samedi 16 juillet 2011. Je n'arrive pas bien à rester patriote. Du temps de ma jeunesse irrévérencieuse, j'avais évidemment le patriotisme en horreur, tout comme le bobo moyen d'aujourd'hui. Plus tard cependant je me suis rangé à une sorte de patriotisme minimal, vouant à mon pays la bienveillance naturelle que l'on a de même pour sa propre maison : il est assez normal de veiller à maintenir aussi vivable que possible le lieu où l'on vit, et envers lequel on a de ce fait une responsabilité particulière. Mais la patrie me paie assez mal de retour et me déçoit souvent. Franchement, un pays qui n'a rien trouvé d'autre que «Bison fûté» pour dénommer son service public d'information routière, ne m'inspire pas beaucoup d'estime, et ce n'est là qu'un mince grief au regard de ceux sur lesquels je ne m'étendrai pas pour l'instant. Le petit jeu d'esthète auquel je m'amuse depuis quelques années en photographiant des drapeaux tricolores ready-made, tient à la fois de la célébration et de la raillerie, car il traduit le mélange de mes sentiments, attachement et agacement. Quelques copains m'ont rejoint dans cette activité, en me fournissant leurs propres photos. Je leur suppose une inclination proche de la mienne, sans le savoir ni l'exiger, et je les remercie de leur contribution à ce divertissement.

Dimanche 17 juillet 2011. Je pensais être blasé, en ce qui concerne les guides de naturaliste, et finalement, après en

avoir encore acheté un cet hiver, portant sur les mammifères marins, j'ai eu la chance de m'en faire offrir deux autres le mois dernier, sur les oiseaux et les mollusques. Les trois sont publiés par Delachaux & Niestlé, naturellement.

J'avais repéré il y a quelque temps l'existence du joli et copieux *Guide ornitho*, de Lars Svensson. Il s'agit d'une nouvelle édition en français parue en 2010. Je me suis trouvé quelques jours dans une datcha au fond du Bassin en compagnie des Suel, qui possédaient un exemplaire de la première édition en français, de l'an 2000, que j'ai pu comparer. Il y a un petit mystère, car les deux publications mentionnent un titre original en suédois, mais la première est donnée pour traduite de cette langue, la seconde pour traduite de l'anglais et par un autre traducteur. Dans les deux cas ce sont de superbes albums, abondamment illustrés par Killian Mullarney et Dan Zetterström, dont les images me semblent plus fines que celles d'un Hermann Heinzl, par exemple. L'ordre a été remanié entre les deux éditions, la première s'ouvrant sur les Plongeurs, la nouvelle sur les Cygnes. La nouvelle mouture est un peu plus épaisse car elle ne se limite pas aux oiseaux d'Europe, mais s'étend jusqu'à l'Afrique du Nord et au Proche Orient. Je n'ai fréquenté dans toute ma vie que des pays dits occidentaux, de l'Europe et de l'Amérique, et n'ai jamais mis les pieds en Afrique ni en Asie, ce dont je me passe fort bien. Je n'avais donc pas spécialement besoin de connaître le Sirli du désert ou le Martin-chasseur de Smyrne, mais enfin cela élargit en quelque sorte mon horizon. Si je n'avais que ça à faire, la contemplation de certaines espèces m'inciterait presque au voyage, comme le beau Pic de Levillant ou le Rouge-queue de Moussier, qui hantent le Maghreb. Je ne conseillerais pas ce volume touffu à un débutant, mais il convient assez à un dégourdi comme moi. Les points faibles : le titre français un peu ridicule, la planche anatomique-type inutilement reproduite quatre fois sur les gardes, le choix de couleurs mal mémorables sur les cartes de répartition, l'index séparé en deux, pour les noms communs et les noms latins. L'index le plus nul que je connaisse est celui conçu par les fonctionnaires de l'Ecole Nationale du Génie Rural pour leur *Guide de dendrologie*, dans lequel il y a en fait pas moins de quatre index : non seulement un des noms communs et un des noms latins, mais un de chaque pour les arbres feuillus et un pour les conifères, c'est une réussite. Sinon, certains soirs, au Bassin, on a eu l'occasion d'entendre les bizarres stridulations des engoulevents, un bon moment.

Lundi 18 juillet 2011. Le deuxième trésor est le *Guide des escargots et limaces d'Europe*, de Kerney et Cameron, encore une traduction de l'anglais. Il m'attirait car il est assez beau et je ne possédais jusqu'alors, dans ce domaine, qu'un manuel fadasse, traduit du tchèque. Par rapport au *Guide ornitho*, celui-ci est un peu plus petit, moins épais, plus austère, moins pratique, et sans couverture rigide, mais il

coûte quand même 10 euros de plus. Cela tient j'imagine à ce qu'il est promis à des ventes bien moindres, les mollusques terrestres n'ayant pas le même pouvoir de séduction que les oiseaux sur le public. On le comprend. Il faut dire aussi que ce n'est pas un instrument très excitant, mise à part la splendeur de ses 28 planches en couleurs : car étant donné que lesdites planches sont hors texte et donc séparées des informations qu'il serait pratique d'avoir ensemble, que les cartes de répartition sont également à part en fin de volume, que par ailleurs les notices et les cartes ne correspondent pas toutes aux mêmes espèces, ni ne sont présentées tout à fait dans le même ordre, et je passe encore sur d'autres menues infirmités qui rendent la consultation laborieuse, on comprendra qu'il s'agit là d'un ouvrage destiné à un lectorat motivé. Je pense que l'on doit pouvoir arpenter longuement les rues de Bordeaux avant de trouver un autre propriétaire que moi d'un exemplaire de ce livre. Mais enfin il est assez instructif, et il y a ces belles planches en couleurs.

Mardi 19 juillet 2011. Les phrases qui composent un livre ne sont pas plus égales entre elles que les hommes qui peuplent une ville.

Mercredi 20 juillet 2011. Vu *Lost in translation*, de Sofia Coppola (2003). Un Américain et une Américaine, mariés chacun de leur côté mais momentanément esseulés dans Tokyo, font connaissance durant leurs insomnies. Entre eux naît une amitié dangereuse, mais à laquelle ils se tiennent à peu près parfaitement. L'actrice Scarlett Johansson est assez jolie. Bill Murray, qui pourrait être son père, a l'air de s'ennuyer même quand il s'amuse. Comme les personnages se promènent dans Tokyo, le film est en même temps un reportage touristique sur cette grande ville moderne et dépaysante, qui m'a donné envie de ne pas y aller. L'ensemble est un peu fade, mais d'une décence rare au cinéma. C.

Jeudi 21 juillet 2011. Je viens de lire en m'ennuyant un peu, et en sautant des pages, *Le métissage au Brésil*, par un certain Arthur Ramos, anthropologue. L'auteur examine les différentes races présentes dans le pays, rappelle l'histoire démographique (colonisation, esclavage, immigration), détaille les types de métis, et passe en revue les écrivains qui ont déjà traité du sujet. Ce livre a paru il y a plus d'un demi-siècle, en 1952, mais il ne m'étonne pas qu'il ait été récemment réédité, car il est tout à fait dans l'air du temps présent. En effet il ne s'agit pas seulement d'une étude «scientifique» sur le métissage, mais aussi, à l'évidence, d'une oeuvre de propagande pour le métissage. De là un ton sentencieux de catéchiste faisant l'éloge répété du mélange : le type brésilien résulte d'une «union harmonieuse de races et de cultures» (p 33), Hawaï offre «un autre exemple magnifique de métissage» (p 47), les métis présentent un «aspect général

florissant» (p 41) et des «types aux traits harmonieux» (p 47), et l'on croit même constater une certaine «supériorité des types métis, révélée à travers leur vigueur hybride» (notamment leur fécondité et leurs caractères physiques, p 52). Je retire de cet exposé l'impression éblouie que les hommes des différentes races sont égaux, à l'exception toutefois des métis, qui sont légèrement *über alles*. Et si quelques observations sur le quotient intellectuel ou l'indice de criminalité peuvent laisser croire que le mélange a parfois des ratés, tout s'explique en fait par les «conditions sociales» et les «facteurs culturels», qui n'ont bien sûr rien à voir avec l'héritage biologique. Quant aux malheureux auteurs qui se sont hasardés à des remarques déplaisantes sur la qualité des hommes, ou qui considèrent le métissage brésilien avec pessimisme ou perplexité, ils sont mitraillés avec toute l'artillerie classique de la rhétorique humaniste : il est inutile et même dangereux de lire leurs pensées car elles ne sont que préjugés, légendes, stéréotypes, clichés, généralisations hâtives, idées préconçues, affirmations erronées et opinions toutes faites. Nous voilà édifiés.

Vendredi 22 juillet 2011. Vu *Birth*, de Jonathan Glazer (2004). Au moment de se remarier, après dix ans de veuvage, une femme voit surgir dans sa vie un gamin du voisinage, âgé précisément de dix ans, qui se présente comme la réincarnation du premier mari. Le trouble s'installe chez la fiancée et dans son entourage. On se laisse envoûter par cette fable incroyable mais belle et adroitement menée, quoique terminée en queue de poisson. Les images sont superbes, dès la première scène, où l'on suit en plongée un coureur vêtu et encapuchonné de noir, sillonnant les allées d'un parc enneigé. L'actrice Nicole Kidman est excellente, je retiens en particulier cette scène lors d'un concert, où l'on ne voit que son visage à l'expression intense, tandis qu'elle ne prononce pas un mot. Le gamin est fascinant, le fiancé charmant. J'ai beaucoup aimé. A.

Samedi 23 juillet 2011. Il arrive qu'on me demande : mais enfin si tu n'exploites, qu'est-ce que tu branles, tout ce temps, parmi tes arbres? Eh bien cela dépend : parfois je les contemple et d'autres fois je les inspecte, c'est à dire que je les regarde tantôt de loin et tantôt de près, voire de haut s'ils sont tout jeunes. La forêt peut bien vivre sans nous, comme les animaux, mais ils se portent mieux quand nous en prenons soin. Une branche tombée sur un arbuste le fait crever ou l'estropier, si on ne l'en dégage. Ailleurs des plantes grimpantes étouffent une jeune pousse. Les branches mortes restées sur le tronc sont une porte ouverte aux insectes et aux champignons, il faut les couper bien à ras pour que l'écorce cicatrise. Et certains arbres ont tout simplement plus d'allure, quand on les débarrasse de quelques tiges poussées de traviole. On tâche de régler tous ces petits

problèmes, et cela prend du temps. Et puis on entretient la netteté de ses sentiers, et on exploite quand même un peu, on récupère des bouts de bois, etc, tout cela occupe, il y a toujours à faire.

Mardi 26 juillet 2011. Vu *La chute*, d'Oliver Hirschbiegel (*Der Untergang*, 2004). Ce film raconte les derniers jours de Hitler et de son entourage, vus particulièrement par sa sténodactylo. Comme devant toute reconstitution historique, nous nous demandons devant celle-ci en quoi elle informe, et en quoi elle déforme. Je lis que selon un survivant, il n'y a pas eu de beuveries au champagne, comme on en montre plusieurs. Des spectateurs ont déploré que l'on représente un Hitler pas assez inhumain, dans cette oeuvre longue de deux heures et demie où il pique tout de même une colère hystérique à peu près toutes les dix minutes, à grands renforts d'aboiements teutoniques. Sur le plan décoratif, quelques détails ont piqué ma curiosité, pour ne pas dire ma convoitise, comme ces assiettes à la bordure ornée d'une croix gammée noire (la tronche des convives, que je pourrais recevoir avec une telle vaisselle...). Dans l'ensemble, ce film m'a paru pas très beau, un peu long, un peu intéressant, un peu ennuyeux. C.

Samedi 30 juillet 2011. La propagande pour le métissage prend la proportion d'un bourrage de crâne et s'étend maintenant à tous les domaines imaginables : musique métisse, cuisine métisse, république métisse, etc. J'essaye d'analyser la magie du mélange, j'imagine des expériences de métissage amusant. Comme prendre une jolie pièce de Schubert pour piano et violon, et tenter de la bonifier en y introduisant quelques bons gros coups de tam-tam, pour voir le résultat. Bon, c'est peut-être un mauvais exemple. Sur le plan biologique, l'idéologie pro-métis me paraît tout aussi stupide que le furent à l'inverse celles du sang pur ou du lignage. Une union métissante n'est pas forcément pire qu'une autre, ni forcément meilleure, à mon avis. Mais au train où vont les choses, il ne me surprendrait pas que l'on doive bientôt brandir ses quartiers de métissage, comme jadis ses quartiers de noblesse.

Dimanche 31 juillet 2011. Ce mois de juillet, je suis passé voir Talmont à Meschers, j'ai pris mes quartiers à la Croix, j'ai invité Véro au relais de Toutifaut, elle est en quelque sorte mon homme de confiance, j'ai accueilli Witold et sa famille pour une nuit, j'ai repeint un pan de mur dans ma chambre, j'ai consulté mon médecin comme tous les six mois, il m'a prescrit un nouveau somnifère pas mal, j'ai détruit une oeuvre d'art qui commençait à m'emmerder, j'ai nettoyé les abords de la maison, j'ai fait la brocante à Brioux sur Boutonne, pour un gain assez minable de soixante-dix euros, j'ai réaménagé l'enclos de la tortue, j'ai fait vidanger ma voiture, et changer une paire de pneus, j'ai repéré des fuites à la toiture, il n'y a rien de plus déprimant, j'ai pris

contact avec un maçon, j'ai fait faire quelques travaux par mon frère de passage, il a réparé une lampe, réglé la porte du frigo, remanié la chasse d'eau, et surtout bien terminé un volet que j'avais entrepris, j'ai accompagné ma mie au méchoui du village, je l'ai emmenée jusqu'au bout de l'île d'Oléron et jusqu'en haut du phare de Chassiron, elle peut pas pimer, j'ai taquiné le jardin, j'ai apprivoisé une nouvelle chatte, une jolie petite tigrée dont j'ignore le nom, j'ai lu quelques livres, j'ai écrit quelques lignes, et j'ai participé à la brocante de la Charrière, pour un gain encore plus minable de soixante et quelques euros.

Lundi 1 août 2011. J'aime bien les mois comme celui-ci, qui commencent par un lundi. C'est une coquetterie du calendrier.

Vendredi 5 août 2011. Un lusitaniste du Montana, William P. Rougle, a consacré en 1983 un étonnant petit livre d'une centaine de pages à la vie d'un certain *Antonio Manuel de Vieira na corte russa no século XVIII* («... à la cour de Russie au XVIIIe siècle», publié à Lisbonne par le ministère portugais de l'éducation). Curieuse destinée que celle de ce judéo-portugais pauvre, né à Amsterdam après 1675, et qui travaillait comme mousse en 1697 lorsque, à l'occasion de manoeuvres navales, il fut remarqué par le tsar Pierre Ier de Russie dit le Grand, qui le prit à son service. Celui que les Russes appelaient Anton Devier fut employé quelques années comme messenger, puis connut une ascension sociale fulgurante, puisqu'on lui confia successivement la construction du port de Tallinn, des responsabilités dans l'armée, la direction de la police de Saint-Pétersbourg puis celle de Moscou, enfin une mission diplomatique en Courlande. Le «juif de Pierre Ier», comme on l'a parfois appelé, fut nommé sénateur et comte. Je suis fasciné par ce genre de destin «anti-marxiste», où les qualités individuelles et la chance propulsent un personnage à des hauteurs sociales inattendues. La chute fut également terrible, mais non exceptionnelle : impliqué dans un complot, le comte tomba en disgrâce, fut condamné à recevoir deux fois 25 coups de trique (épreuve à laquelle on ne survivait pas toujours) et exilé en Sibérie, cependant que ses propriétés étaient confisquées et redistribuées. Toutefois il rentra en grâce après une quinzaine d'années, avec l'appui de l'impératrice Isabelle, peu avant sa mort. Un beau sujet de rêverie documentaire.

Samedi 6 août 2011. Dans le genre pas très marxiste, j'ai aussi lu un livre sur un sujet peu commun, *Açorianos na California* («Açoriens en Californie») publié par le professeur Eduardo Mayone Dias en 1982. Depuis le XIXe siècle une communauté d'émigrés portugais s'est installée en Californie. La plupart venaient des Açores, d'où ils fuyaient la misère pour tâcher de faire fortune en Amérique dans l'agriculture, l'élevage ou la pêche. Ils arrivaient en ignorant l'anglais,

en ne sachant parfois pas même écrire leur nom, et en possédant juste de quoi se payer le train pour traverser le pays depuis la côte est. Infatigables, ils étaient capables de travailler des mois ou des années de suite sans prendre un jour de congé, à des tâches rudes comme de traire les vaches, et parvenaient ainsi d'abord à rembourser leur voyage, puis à accumuler de quoi se mettre à leur compte en achetant de la terre, un troupeau ou un bateau. Le volume de 400 pages comporte une introduction d'une soixantaine de pages, le reste étant la transcription de treize entretiens enregistrés avec des self-made-men octo ou nonagénaires, arrivés vers le début du XXe siècle en Californie où ils ont réussi, en partant de rien, à monter peu à peu des entreprises de taille considérable. Ils s'expriment simplement, dans un portugais familier, émaillé d'anglicismes. Moi qui aurais été bien incapable d'une telle opiniâtreté, j'admire la rigueur de ces gens, leur discipline, leur sens clairvoyant de l'économie, leur capacité à se sortir les doigts du cul et à bosser, au lieu de croupir et de pimer comme tant d'autres. L'introduction signale que cette communauté luso-californienne, marquée par le conservatisme politique et un faible indice de criminalité, refuse d'être classée officiellement comme minorité ethnique, malgré les avantages d'un tel statut, arguant que «les Portugais n'ont jamais eu besoin de demander la charité à personne». Comme on dit, c'est pas des rappeurs...

Lundi 8 août 2011. Le hasard m'a donné l'occasion de feuilleter un ouvrage du journaliste Bruno Masure, *La télé rend fou mais j'me soigne* (Plon, 1987). C'est un vilain petit ramassis d'anecdotes ridicules et de mots qui se veulent drôles et qui font surtout pitié. J'ai rarement ouvert un livre aussi insignifiant. Heureusement qu'on ne fait plus des choses comme ça, aujourd'hui, hein?

Mercredi 10 août 2011. J'ai lu le mois dernier avec intérêt *l'Histoire de la corrida en Europe*, d'Elisabeth Hardouin-Fugier (Editions Connaissances et Savoirs, 2005). L'auteuse, historienne de l'art et des mentalités, également co-auteur d'un Que Sais-Je sur *La corrida*, ne cache pas bien le peu de sympathie que lui inspire ce divertissement cruel, mais conserve assez d'objectivité. Son copieux ouvrage de 380 pages, documentaire plus que militant, analyse sérieusement la course de taureaux dans ses aspects historiques, techniques, juridiques, littéraires, économiques, sociologiques, etc, avec en complément chronologie, glossaire, bibliographie et index. Pour qui veut se faire une opinion, il y a donc là de quoi s'instruire, et réfléchir. La corrida est présentée non seulement telle qu'elle devrait être ou telle qu'elle voudrait paraître, le noble affrontement de l'Homme et de la Bête, mais telle qu'elle se déroule en réalité : le supplice ritualisé, longuet et plus ou moins laborieux, d'un animal souvent déjà

affaibli par les maladies, ayant subi des sévices avant même son entrée dans l'arène, et représentant pour le torero un danger indéniable mais relatif, puisqu'on a calculé qu'il ne meurt en moyenne qu'un torero pour 34000 taureaux. J'apprends que pendant longtemps la course a été surtout mortelle pour les chevaux des picadors, chaque taureau pouvant éventrer une bonne dizaine de montures, qui périssaient en piétinant leurs entrailles répandues sur le sol. Il a fallu attendre 1928 pour que la loi espagnole, au grand dam d'aficionados comme Hemingway, se décide à protéger les chevaux en rendant obligatoire l'usage du caparaçon. C'est en l'occurrence la dictature de Primo de Rivera qui s'est honorée de cette mesure, mais l'histoire montre que la corrida n'est en vérité ni de droite, ni de gauche, les amateurs de torture ludique se trouvant des deux bords. Il paraît que la Deuxième république espagnole a promulgué en 1937 des lois s'opposant à ce jeu considéré comme réactionnaire, que les franquistes ont au contraire soutenu. Mais il était très populaire, y compris parmi les antifranquistes qui ont dû s'exiler en France, où ils ont contribué à son implantation, et où l'intelligentsia a connu après guerre un engouement pour la course. Les partisans français ont compté des écrivains aussi différents que Montherlant et Leiris, dont on ignore souvent qu'ils ont ensuite renié leur passion de jeunesse. Ces deux comme d'autres ont contribué à la mystification tendant à faire passer la corrida pour l'héritière des antiques sacrifices, qu'elle n'est pas. Une autre malhonnêteté fréquente des partisans est l'euphémisation du discours. On cite à ce propos la remarquable perle due à Jean-Claude Gaysot, l'imbécile heureux, qui a osé déclarer : «Les gens pensent que l'on va voir voir du sang quand on va dans une arène ... surtout pas! On voit un taureau qui commence à tourner et à danser autour du toréro...» La course à l'espagnole, avec mise à mort, s'est imposée, ou est imposée, dans certaines régions de France, comme la Camargue, dont la véritable tradition consiste en jeux taurins non sanglants. Ce commerce a été rentable en Espagne, il semble être chez nous constamment déficitaire, et largement soutenu par des subventions pompées sur l'argent des contribuables, dont les sondages indiquent qu'une large et croissante majorité y est indifférente ou opposée. Pour ma part, ce livre m'a conforté dans l'idée que l'interdiction de la corrida serait une victoire de la civilisation sur la barbarie.

Samedi 20 août 2011. J'apprends la disparition du cinéaste chilien Raoul Ruiz. Il y avait dans son art quelque chose d'exceptionnel : ses films sont sans aucun doute les plus chiants que j'aie jamais vus. J'ai bien dû en essayer deux ou trois, mais je n'ai jamais réussi à regarder jusqu'au bout. Le pouvoir soporifique est foudroyant. Irrésistible.

Lundi 22 août 2011. Un petit Folio trouvé par hasard m'a bien plu, *Les enfants modèles*, de Paul Thorez, livre d'abord paru en 1982. Le fils de Maurice y raconte ses souvenirs désabusés du temps où il passait les vacances d'été dans un camp de jeunesse privilégié, sur la côte de Crimée. Il fait remarquer que son ouvrage est en quelque sorte le complément de *L'archipel du goulag* de Soljénitsyne, puisqu'il présente à l'inverse cet autre archipel formé par les villégiatures de luxe, que la Russie soviétique réservait aux familles des altesses communistes. C'est agréable à lire et instructif. Il m'étonne de constater combien l'auteur, disparu assez jeune (1940-1994) laisse peu de souvenirs dans la mémoire d'internet, où il pâtit en outre de la concurrence d'un jardinier quasi homonyme. Son existence est à peine mentionnée à la fin du long article de Wikipédia consacré à son père, et la seule biographie disponible semble être la nécrologie parue dans un journal anglais.

Mardi 6 septembre 2011. Connaissant la grande réputation de Thucydide, j'ai profité d'une occasion pour lire un peu de son histoire de la guerre du Péloponnèse, en traduction. C'était le livre I, qui ne traite que des tensions préliminaires, et non de la guerre elle-même. Je ne sais ce que je penserais du reste de l'oeuvre, mais s'agissant de ce premier livre, j'ai été plus impressionné par le sérieux de l'auteur, l'ampleur de sa tâche, la complexité des multiples conflits entre cités, que par le récit lui-même, qui ne m'a pas passionné.

Samedi 10 septembre 2011. Il y a dans Bordeaux, rue Saint-James, une boutique exotique nommée Horizons Métissés, et située juste en face des locaux de l'Association Rythmétique. On passe là au coeur magnétique de la boboterie.

Jeudi 15 septembre 2011. De loin la forêt de pins présente un aspect uniforme, qui souvent se dément quand on l'approche. Chaque fois que j'y vais, je remarque d'abord qu'elle abrite tout un petit peuple de chênes, de saules, et d'autres marginaux qui ont ma sympathie.

Samedi 17 septembre 2011. Le rêve console. Je rêve que mon fils me parle, que mon père vit encore, que mes amis ne me trahissent pas, et que je trouve du pèse. Et quand parfois j'en trouve, dans la réalité, le pèse aussi console, à sa façon.

Mardi 4 octobre 2011. Je ne comprends pas bien l'intérêt politique de ces «primaires socialistes», mais il faudrait être aveugle pour ne pas voir l'énorme bénéfice publicitaire que cela représente pour le PS, avec les dizaines d'heures et les kilomètres d'articles que les médias accordent complaisamment à l'opération.

Lundi 10 octobre 2011. Je ne connaissais guère Bartolomé Bennassar que par sa réputation de grand ibériste, et par ses observations équitables sur Franco et la Guerre d'Espagne, lues ici et là. J'avais repéré depuis sa publication en 2008 un ouvrage personnel, sans rapport avec ses travaux d'historien : *Les rivières de ma vie, mémoires d'un pêcheur de truites (1947-2006)*, paru aux éditions de Fallois. Je viens de passer quelques soirées à déguster ce recueil savoureux de souvenirs et d'anecdotes. L'auteur, né en 1929, raconte la passion de sa vie et nous entraîne au long des torrents des Cévennes et des Pyrénées, des Alpes et d'Espagne, de Patagonie et de Slovénie, de Croatie et de Norvège. Des carnets tenus soigneusement fournissent au récit des précisions techniques et géographiques, sans être rébarbatives. L'écriture est élégante et sobre, le ton enthousiaste sans fanfaronnade, la bonne humeur générale, assombrie parfois à l'évocation des copains disparus. Un livre charmant, rafraîchissant.

Mardi 11 octobre 2011. Un joli vieux mot hors service, le doublon, pourrait bien, avec sa signification de monnaie double, reprendre aujourd'hui de l'usage, en désignant la pièce de 2 euros. Pour ma part, je vais l'employer dans ce sens.

Jeudi 13 octobre 2011. J'avais déjà bien aimé sa *Vie de Jésus*, Renan m'apparaît encore plus sympathique depuis que j'ai lu ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*. Je savoure les tournures, les anecdotes de cet écrivain hélas démodé, et son esprit général me convient assez pour que je me sois trouvé une bonne dizaine de points communs avec lui : nous avons lui et moi des habitudes studieuses ; nous avons le goût de l'ordre, du silence et de la solitude ; nous n'avons pas la foi religieuse ; nous respectons toutefois la religion car nous n'avons connu que de bons prêtres, à qui nous devons l'essentiel de notre perfection morale ; nous ne pensons pas que le mariage des prêtres serait bénéfique ; nous savons que les meilleurs nobles sont des paysans et non des courtisans ; nous sommes républicains plus que démocrates ; nous pourrions servir un tyran, s'il était philanthrope et intelligent ; nous serions bons avec eux, si nous possédions des esclaves ; nous sommes incapables de faire du mal aux animaux. Tout cela rapproche, naturellement, mais nous nous opposons aussi, sur certaines questions. Par exemple, il avoue n'avoir jamais pu se résoudre à acheter des terres, alors que la sensation de la propriété du sol aura été une de mes expériences les plus satisfaisantes. Il considère aussi qu'«on ne doit jamais écrire que de ce qu'on aime», moi au contraire je trouve plus facile et plus amusant de dire du mal de ce que je déteste. En résumé je recommande ce bon livre, dont ne vous parlera aucun journal, que le mien.

Samedi 15 octobre 2011. Mazarine Pinget n'est pas à plaindre, question thune et médiaterie. Mais elle aurait eu plus de bol, si elle avait hérité du Q.I. de son père, au lieu de ses mâchoires énormes.

Lundi 24 octobre 2011. J'ajouterai quelques remarques à ma note de décembre dernier sur l'excellent volume des *Lettres* de Céline paru dans la Pléiade.

Une remarque de correcteur, tout d'abord. On fait suivre d'une version française en petits caractères les quelques lettres de Céline écrites en anglais. Les circonstances de la préparation du volume expliquent sans doute l'erreur manifeste dans la traduction au moins de la lettre de mai 1933 à Cillie Ambor (p 371) où l'on rend les «you» par des «tu» comme si le maître tutoyait sa maîtresse autrichienne. Or il est évident qu'il la vouvoie dans toutes les lettres qu'il lui a écrites en français, avant et après cette date.

Je me suis amusé à recopier dans un fichier de quelques pages les phrases qui m'ont le plus frappé, à divers titres. Inutile de les commenter, je me contente de les relire et de les ruminer à l'occasion. Je signale juste à l'intention de ceux qui craignent l'humidité ces deux superbes arguments. En février 1946, alors qu'il est en prison à Copenhague, et que la zélée Lucette lui apporte plus de linge propre qu'il n'en faut, il lui explique : «Ne m'envoie plus de linge non plus, il m'embarrasse (...) Je salis très peu» (!). Ce «je salis très peu» m'enchanté, pour tout dire je m'en suis déjà resservi. Mais je n'ai pas encore osé recourir à la sentence de février 49 sur le même sujet, quand il est hébergé au bord de la mer : «Lucette se baigne dans la Baltique hiver comme été, moi je ne me lave plus jamais. Mon âme purifie tout.» (!!)) Je la garde pour une grande occasion.

Enfin je me suis rappelé avoir remarqué, du temps de mes lectures de jadis, l'incommunication absolue, l'étrangeté totale de l'univers de Céline et de celui des situationnistes. Que le premier n'ait pas connu les seconds n'étonne guère. Mais que ceux-ci, pourtant si bavards, et d'ailleurs prompts à l'invective, n'aient jamais dit un mot de celui-là, est notable. Etaient-ils muets de dégoût? D'admiration gênée? J'ai en tout cas du mal à croire qu'ils ignoraient son existence, mais ils n'en ont jamais parlé. Je découvre dans ce livre un lien ténu et inattendu de Ferdine à l'IS, dans les quelques lettres de 1955-57, d'ailleurs sympathiques, à Jacques Ovadia, qui fut membre de la confrérie gauchiste, et je crois son représentant de la «section israélienne».

Vendredi 28 octobre 2011. Une chose que j'aime bien dans les chansons de Brassens, c'est sa manière soudaine de les finir, sans fioritures. Cela nous épargne l'ennui des terminaisons interminables, dont beaucoup d'interprètes et de compositeurs ne savent se dispenser. C'est aussi un signe de l'importance

du texte : quand il est dit, la musique n'a plus qu'à se taire.

Mercredi 9 novembre 2011. Je serais pour la création d'un Ministère du Dégoût. Il n'aurait pas besoin d'être richement doté, il emploierait juste quelques gentilshommes à considérer ce que l'espace public offre de plus affligeant à la vue, et les remèdes à y porter. On pourrait le financer en pompant ce qu'il faut sur le budget d'un ministère inutile, comme celui de la culture.

Jeudi 17 novembre 2011. Un de mes arrière-grands-pères, forgeron, et joliment nommé Chéri Billé, avait épousé une jeune fille portant le même patronyme, Marie Billé. Depuis lors, dans cette lignée, nous sommes en quelque sorte des Billé au carré. Ce nom prête à l'erreur, on l'écrit volontiers Billet. Autrefois ça me heurtait, puis j'ai fini par l'accepter comme un désagrément inévitable mais sans importance. Je deviens tout à fait libéral, en apprenant que le nom de mes ancêtres s'est écrit aussi bien Billé, Billet, ou même Billié.

Mardi 22 novembre 2011. En consultant ses archives sur le net, je découvre que mon quotidien régional habituel a publié, le lundi 11 avril 2011, un article annonçant que les éditions Jean Picollec s'apprêtaient à publier, «fin avril, début mai au plus tard», sous le titre *La mort dans l'âme*, les mémoires de Maurice Papon. Dès le lendemain 12 avril, on apprenait dans un nouvel article que Michel Slitinsky (porte-parole des parties civiles lors du procès Papon en 1998) entendait «réagir» contre la parution de l'ouvrage, qu'il considérait, sans l'avoir lu, comme un «attentat moral». Et depuis, grand silence de part et d'autre.

Jeudi 1 décembre 2011. Dernièrement, comme je me sentais disposé, je me suis lancé dans la lecture des *Journaux de guerre 1939-1948* d'Ernst Jünger, un volume que l'on m'avait offert il y a trois ans. Je sens que je vais passer l'hiver à ronger lentement ce pavé de mille pages, comme j'avais passé l'hiver dernier avec les *Lettres* de Céline, et cette perspective ne me déplait pas. On dira grosso modo que Jünger subjugue par ses éminentes qualités de soldat intello versé dans les sciences nat, et qui raconte ses rêves. Il y a d'ailleurs un climat onirique dans la réalité même du pays qui se présente à ses yeux pendant la guerre de 1940, avec les zones évacuées par les civils, les maisons et les jardins abandonnés, les animaux morts dans les cours et sur les routes, les lapins envahissant les chambres, la viande pourrissant dans les boucheries, et les découvertes miraculeuses. Comme pour saluer ce début de lecture, m'est justement venu en rêve une rapide vision liée aux animaux. Je manipulais des jetons plats comme des dominos, mais carrés

comme les dés. Ils étaient faits d'une matière précieuse, blanc crème, façon ivoire, et figuraient en leur centre la silhouette brune d'un sanglier. L'idée du sanglier vient de ce que je m'étais fait peu avant la réflexion, je ne sais plus à quel propos, qu'il forme une catégorie absente de la faune nord-américaine, par ailleurs assez semblable à celle de l'Europe.

Samedi 3 décembre 2011. On m'a fait parvenir un acte de notaire datant de 1893, le bail aux termes duquel mon arrière-grand-père Auguste Rigaud et sa femme Juliette, fermiers, louaient à une veuve de Surgères un domaine de soixante hectares, la Rousselière, situé à quelques kilomètres au sud de la ville. Le document de quatre pages précise les droits et les devoirs des exploitants en matière d'agriculture, d'élevage, d'entretien des bâtiments, de bois de chauffage, d'arbres fruitiers, d'eau de puits, de "ruches à abeilles", etc. Le plus pittoresque est sans doute la nature du loyer annuel, comprenant non seulement la somme de deux mille francs, mais en outre 100 fagots de bon bois, 37 kilogrammes de lard, un jambon, 6 poulets, 6 canards, 4 poules, 3 douzaines d'oeufs, 60 litres de lait, 100 kilogrammes de pommes de terre, un hectolitre d'agrains (?) et 12,5 kilogrammes de beurre.

Mardi 6 décembre 2011. NOTE SUR LAS HURDES.

Las Hurdes (ou Jurdes) sont un canton rassemblant trois vallées, cinq communes et une cinquantaine de hameaux, dans le nord de l'Estrémadure, province d'Espagne frontalière du Portugal. Ce territoire jadis fit partie des terres du duc d'Albe, qui cependant dut le revendre aux habitants. Région montagneuse, d'accès difficile, sans aucune route qui la traverse, retirée à l'écart du reste du pays, elle eut un temps la réputation d'un désert bucolique. C'était légende. Plus concrètement, comme nulle police ne s'y aventurait, la contrée semble avoir servi de refuge, au fil des âges, à différentes catégories de marginaux : marranes, morisques, protestants, hors-la-loi divers. A la fin du dix-neuvième siècle, on s'aperçut que c'était sans doute l'endroit d'Espagne le plus déshérité. Le climat, plutôt amène, n'y était pas le pire, mais le paysage rocailleux offrait peu de terre arable, et les paysans la travaillaient en ignorant la charrue et la roue. La misère et la maladie y régnaient en maîtres. Ceux qui allaient mendier dans les provinces voisines étaient parmi les plus prospères des habitants. L'endettement, la sous-alimentation et le paludisme étaient généralisés, les goîtres, l'inceste, le nanisme et le crétinisme n'y étaient pas rares. L'Etat ne s'en souciait pas beaucoup, mais il est vrai que la pauvre Espagne d'alors avait aussi d'autres chats à fouetter. L'Eglise faisait ce qu'elle pouvait : cela ne suffisait pas, mais ce n'était pas rien non plus, et pendant longtemps elle seule a porté secours.

C'est paraît-il un prêtre qui améliora le sort des Hurdanos en introduisant chez eux l'usage de l'irrigation et la culture de la pomme de terre. Dans les années 1890, l'association «Esperanza de las Hurdes», dirigée par l'évêque de Coria, don Francisco Jarrín, développe une action caritative. Elle aboutit en 1908 à la réunion d'un Congrès national des Hurdanos et hurdanophiles. En 1910, l'hispaniste catholique Maurice Legendre découvre le secteur et se passionne pour le sort des indigènes. Il reviendra chaque année visiter et étudier la contrée. En 1913, il s'y rend en compagnie de son ami agnostique Miguel de Unamuno, qui consacrera à ce voyage un chapitre de son livre *Andanzas y visiones españolas* (1922) et quelques articles. En avril 1922, une commission sanitaire comprenant plusieurs personnalités scientifiques, dont le docteur Gregorio Marañón, et accompagnée à titre privé par Legendre, est mandatée par le gouvernement pour visiter Las Hurdes. Deux mois plus tard, en juin, le roi Alphonse XIII en personne vient parcourir le canton à cheval, avec une commission dont fait partie Marañón, et qui distribue des aliments, de l'argent et de la quinine. Après ce déplacement, le nouvel évêque de Coria, don Pedro Segura, présente au roi une liste de mesures de première nécessité. Plusieurs sont prises : un Patronage royal de Las Hurdes est créé, on ouvre une première route, on envoie des médecins, des instituteurs, etc. En 1927, Maurice Legendre présente et publie à Bordeaux sa thèse de 500 pages sur *Las Jurdes : étude de géographie humaine*. Marañón assiste à la soutenance, et Alphonse XIII félicite le lauréat. (Soit dit en passant, cette excellente et copieuse enquête étant restée inégalée, voilà un volume qui aurait eu sa place dans la collection Terre Humaine, et mériterait n'importe comment une réédition. Les Espagnols en ont publié une traduction en 2006). En 1931, après le départ du roi en exil et l'avènement de la république, le Patronage royal de Las Hurdes devient Patronage républicain et poursuit ses activités, avec Gregorio Marañón à sa tête.

En 1933 le cinéaste Luis Buñuel, inspiré peut-être par la vogue du film ethnographique, et assurément informé par le livre de Legendre, se rend à Las Hurdes et y tourne un documentaire. L'équipe passe un mois sur place pour réaliser les prises de vue, du 23 avril au 22 mai. Le film long d'une petite demi-heure, d'abord intitulé *Las Hurdes*, ne sera monté qu'à la fin de l'année, et sonorisé en 1936, avec pour titre définitif *Tierra sin pan* (Terre sans pain). La sonorisation comprend un enregistrement pénible de la quatrième symphonie de Brahms, dont on se demande ce qu'il vient faire là, et la lecture d'un texte de commentaire mis au point par Buñuel et un certain Pierre Unik.

Quand il lui fut montré, Marañón se déclara scandalisé par la façon dont le film noircissait à outrance le tableau. Buñuel admit plus tard qu'il s'agit en effet d'une oeuvre «tendancieuse». Tourné au moment où le cinéaste s'éloigne du

surréalisme pour se rapprocher du communisme, *Las Hurdes* est un travail de propagande tout autant sinon plus que de documentation. Les collaborateurs de Buñuel étaient eux-mêmes communistes, et il est symptomatique que l'un d'eux, Charles Goldblatt, ait été directeur de la société La Propagande par le Film, appartenant au PCF. Le film dégage à première vue une impression générale de fausseté, due aux artifices et aux déclarations douteuses, impression confirmée quand on se renseigne par ailleurs. Voici une liste non exhaustive de points contestables :

- il y a un parti pris anti-chrétien systématique, jusque dans le ton sinistre sur lequel sont énoncées certaines observations. Ainsi celle selon laquelle dans un village, des maisons portent de vieilles inscriptions chrétiennes gravées au-dessus de leur porte. Et alors? Le cinéaste s'attendrait sans doute à y lire des prophéties marxistes ou des facéties dadaïstes?

- Le mépris du chrétien se mêle à celui du païen quand, à propos de médailles portées par certaines personnes, on déclare : «bien que ce soient des médailles chrétiennes, nous ne pouvons nous empêcher de penser aux amulettes des peuples sauvages d'Afrique et d'Océanie.»

- l'affirmation selon laquelle les gens du pays ne chantent jamais est dénoncée par Marañón, assurant au contraire avoir vu aux Hurdes les plus belles danses du monde.

- aucune scène n'est filmée sur le vif, tout est reconstruit et interprété, les paysans jouent leurs propres rôles mais selon les indications très directives du réalisateur, contre rétribution, avec répétitions préalables.

- on ne peut prendre au sérieux l'affirmation selon laquelle «nous ouvrons au hasard» un livre de morale, à l'école, dans lequel on tombe comme par hasard sur la phrase «*Respetad los bienes ajenos*» (Respectez le bien d'autrui). Le moralisme communiste sur la question de la propriété vient d'ailleurs mal à propos, s'agissant là d'une population de petits propriétaires et non de démunis. Unamuno avait même fait remarquer dès juin 1922 que le principal problème des hurdanos était que leur attachement atavique à leurs propriétés leur interdisait de partir chercher ailleurs une vie meilleure mais sans propriété.

- «On ne consomme de la viande de chèvre que lorsque l'une d'elles se tue, ce qui arrive quelquefois tant le sol est abrupt et les sentiers escarpés.» Ce commentaire est illustré par la vue d'une chèvre tombant d'une falaise. Or en réalité, elle ne tombe pas par maladresse ou malchance, mais tuée d'un coup de feu par les cinéastes, et l'on voit la fumée de l'arme s'échapper sur la droite de l'écran. (Le plan suivant montre cette fois-ci en plongée la chute de la chèvre : pour le filmer, j'imagine que l'on a dû d'abord récupérer le cadavre de la bête fusillée au plan précédent, puis le jeter de nouveau dans l'abîme après avoir installé une caméra à l'endroit propice).

- en exagérant sur certains points, comme en affirmant que les Hurdanos ne meurent pas des morsures de vipère, mais en s'infectant eux-mêmes par leurs mauvais soins, on finit par pousser à se demander s'ils ne sont pas simplement idiots au point de mériter leur triste sort. Là se pose d'ailleurs un problème éternel : est-ce la misère qui rend médiocre, ou la médiocrité qui rend miséreux?

- certaine jeune fille à la bouche infectée ne mourra pas comme on l'affirme. Plus loin un enfant est présenté comme mort alors qu'il n'est qu'endormi, et sa supposée mère n'est pas sa mère en réalité. Quant au transport d'un petit cercueil par des hommes qui se le passent au fil de l'eau d'une rivière, cela relève du pur délire (ou d'un retour de surréalisme, qui n'est pas la qualité première d'un documentaire).

- l'équipe déclare à la fin quitter Las Hurdes «après un séjour de deux mois», qui n'a duré en réalité qu'un mois. Etc.

Bien que le film ne désigne aucun responsable explicitement, il suggère que la misère des Hurdanos n'est pas, ou pas seulement, due à leur propre incapacité, ou à la rudesse des éléments, mais à quelqu'un d'autre. Cela tient au point de vue marxiste classique selon lequel, quand une population est misérable, ce n'est jamais à cause de sa médiocrité ou du destin, mais à cause des «exploiteurs». A Las Hurdes les exploiters sont difficiles à trouver, puisque les habitants sont tous de petits propriétaires de la terre, ce que le film oublie de préciser, et qu'il n'y a pas de grand propriétaire à l'andalouse. Il faut donc porter l'accusation sur quelqu'un qui, sans exploiter, est au moins coupable de non assistance, ou d'assistance insuffisante. L'Eglise est la première visée. Il n'est pas difficile d'établir, en se renseignant, qu'elle a de tout temps fait concrètement pour Las Hurdes plus que tous les partis communistes réunis, mais le film n'a aucune remarque positive à son égard, au contraire seulement des allusions méprisantes. Les coupables, en second lieu, ne peuvent être que les pouvoirs publics. Au moment où le film fut tourné, ce n'était déjà plus la royauté mais la jeune république, qui pouvait se sentir visée, et elle mettra d'ailleurs plusieurs années avant d'autoriser l'exploitation du film. La version définitive de 1936 est cependant dotée d'une déclaration finale qui corrige le tir par des déclarations «antifascistes» et donc plus largement pro-républicaines.

Qu'eût-il fallu, que fallait-il, que faut-il, s'il faut encore, faire pour Las Hurdes? Si l'on a l'idée de ce que pèse la prise en charge d'une seule personne, on admettra qu'il n'est pas simple d'en supporter 4 ou 5000 à la fois. Après la guerre, le général Franco a voulu aider le canton en y faisant planter des pins, qui sont partis en fumée. Plus tard Fraga Iribarne a lui aussi lancé un plan de développement, qui n'a pas non plus donné les résultats attendus. Aujourd'hui que le pays est bien équipé en routes, c'est semble-t-il le tourisme

qui apporte le plus de revenus. Mais les habitants qui vont travailler ailleurs reviennent entretenir les maisons qu'ils possèdent ici, parce que c'est ici chez eux. C'est leur pays, qui n'est pas encore le paradis, mais qui a besoin du paradis?

(Pour l'essentiel, j'ai puisé les informations de cet article dans trois livres :

- *Las Jurdes : étude de géographie humaine*, thèse pour le doctorat, de Maurice Legendre. Bordeaux, 1927.

- *Viaje a Las Hurdes : el manuscrito inédito de Gregorio Marañón y las fotografías de la visita de Alfonso XIII*. Madrid : Grupo Santillana, El País, Aguilar, 1993, réédition 1998. Le manuscrit en question est celui du voyage d'avril 1922, présenté en fac-similé et en transcription. Le volume recueille plusieurs autres documents d'intérêt, dont des textes de Camilo José Cela, Marañón, Unamuno, Gómez de la Serna, Legendre, etc.

- le chapitre «*Desde Las Hurdes hasta Tierra sin pan*» du livre de Román Gubern & Paul Hammond, *Los años rojos de Luis Buñuel*. Cátedra, 2009.

On peut trouver en ligne des versions complètes ou partielles du film, un article dans Wikipedia, et des extraits d'un court-métrage du cinéaste hollandais Ramon Gieling, *De gewangen van Buñuel* (Les prisonniers de Buñuel) où des hurdanos de l'an 2000 disent ce qu'ils pensent du film sur leurs ancêtres. Et des photos récentes.)

Mercredi 7 décembre 2011. Vu *Ouvre les yeux*, d'Alejandro Amenabar (1997). Une histoire sinistre et entortillée, à grands renforts de retours en arrière, de projections dans le futur et de passages du rêve à la réalité, devant laquelle il ne suffit pas d'ouvrir les yeux pour arriver à suivre. D.

Accessoirement, une réplique entendue je crois dans ce film, qui aura au moins servi à ça, me fait penser que je ne me rappelle pas avoir jamais fait de rêve qui se déroule sous la pluie.

Jeudi 8 décembre 2011. Je n'aurais certainement plus le courage d'apprendre la syntaxe de nouvelles langues, mais j'aime toujours, quand c'est possible, contempler un peu de vocabulaire étranger, voire en apprendre. Aussi n'ai-je pas hésité l'autre jour, l'occasion se présentant, à mettre le doigt sur un manuel de conversation qui passait à ma portée, un tantinet pompeux par le titre : *L'enseignement de l'arabe aux Français*, mais modeste de taille et d'allure. Un mince volume, moins de cent pages, regroupant des mots et des phrases utiles à la vie pratique du touriste, en juxtaposant l'énoncé français, la traduction arabe et une transcription alphabétique de l'arabe. Examinant l'ouvrage de plus près, une fois chez moi, j'ai constaté qu'il ne comportait aucune mention usuelle : ni maison d'édition, ni date, ni ville, ni même pays. On se contentera d'estimer qu'il a paru dans la seconde moitié du vingtième siècle et dans l'hémisphère Nord

de la planète Terre, quelque part entre le Maroc et Oman. Sur la couverture, le titre est complété d'une indication quelque peu délabrée: «Préparé par une groupe spécialistes». De même à l'intérieur, on découvre des formules approximatives, allant de la conjugaison du «verve Aimmer» à des néologismes tel le commerce de la «Nettoyerie», en passant par des tournures inattendues, comme la question «Qu'allez-vous?» Cet usage irrégulier du français ne gênerait pas trop, s'il ne jetait le discrédit sur les traductions en arabe, dont je ne peux juger la fiabilité. C'est dommage, car l'opuscule est par ailleurs bien conçu, avec un choix judicieux d'expressions dont on a souvent besoin en voyage, et même dans la vie courante: «Vous vous moquez de moi ... Je vous ai déjà payé ... Au secours! Au voleur! ... Laissez-moi passer ... Je ne vous ai rien fait ... Je ne vous connais pas ... Laissez-moi tranquille!» Et l'on n'omet pas de rendre service à l'homme de lettres: «Apportez-moi de quoi écrire!» («*Ohder li baod adawat alkitab!*»).

Jeudi 15 décembre 2011. Henry Louis Mencken (1880-1956) naquit, vécut et mourut à Baltimore, dans le Maryland. Fils d'un fabricant de cigares d'origine allemande, il avait trois ans quand sa famille s'installa au 1524 Hollins Street, dans la maison où, mis à part cinq années de mariage, il passa tout le reste de sa vie, et qui appartient maintenant aux musées de la ville. Bien éduqué mais sans formation universitaire, et peu attiré par l'usine de son père, pour laquelle il travailla cependant quelques années, il se lança dans le journalisme dès 1899, travaillant d'abord six ans au *Baltimore Morning Herald*, puis au *Baltimore Sun* jusqu'à sa retraite en 1948. Il fut en outre cofondateur en 1924 de la revue d'opinion *The American Mercury*, qu'il dirigea jusqu'en 1933. Frappé par une attaque cérébrale en 1948, il cessa d'écrire et consacra ses dernières années à mettre en ordre ses archives.

Pour l'essentiel, son oeuvre abondante est celle d'un essayiste éclectique. Une part de ses livres provient de textes d'abord parus dans la presse. Il a étudié dans *The American language* les particularités de l'anglais parlé aux Etats-Unis. Admirateur, commentateur et traducteur de Nietzsche, il a publié de nombreuses critiques littéraires et musicales (il a fréquenté un club masculin où des gentilshommes se réunissaient le samedi soir pour écouter du piano et boire de la bière). Mais il est surtout connu pour les écrits polémiques dans lesquels il a exposé en termes tranchants, sur maintes questions, ses points de vue d'individualiste, misanthrope, misogyne, élitiste, ennemi narquois de toute religion et de la démocratie. Il a notamment publié de 1919 à 1927 une série de six volumes d'essais intitulés *Prejudices* («Préjugés»). En 1948, il a réuni dans une remarquable *Chrestomathy* une abondante sélection d'extraits de ses oeuvres, classés par thèmes. Il a aussi composé quelques ouvrages autobiographiques.

Sa mauvaise réputation aujourd'hui ne tient pas seulement

à la nature de ses opinions de base déjà évoquées, mais aussi à quelques remarques inclémentes qu'il a faites sur diverses races, nations et communautés, bien qu'il se soit toujours fermement opposé à toute violence physique. Par ailleurs il est resté plutôt germanophile pendant les grandes guerres. Malgré quoi il a été au programme de l'agrégation d'Anglais voilà quelques années, comme quoi tout est possible.

A ma connaissance, seuls quatre livres de lui ont été traduits en français : un choix de ses *Préjugés* (Boivin & Cie, 1929), son ironique *Défense des femmes* (Gallimard, 1934, avec une préface de Paul Morand), un volume de *Correspondance* avec John Fante (Bourgois, 1991) et son essai *Comment peut-on être américain?* (Saint-Simon, 2004, déjà compris dans ses *Préjugés*).

Lundi 19 décembre 2011. Samedi soir j'ai vu les derniers rayons du jour jeter quelques dorures de luxe dans le bois de Cunèges, où je rangeais un peu. Et hier après-midi je suis monté de là-bas en Charente, trois heures au volant par temps radieux. Je me demande ce qui ravit le plus dans ces belles journées d'hiver, si c'est qu'elles consolent des moments plus rudes, ou si c'est la magie spéciale du soleil au plus bas, qui vient éclairer le paysage en quelque sorte de face : les maisons et les arbres en sont si bien illuminés, que même les médiocres ont une fière allure.

Jeudi 29 décembre 2011. Je reviens de passer quatre journées à Bruxelles, entre le soir du vendredi 23 et le mercredi 28 au matin. Je n'ai plus moi-même le goût des voyages, mais je faisais ce déplacement pour accompagner une faible femme de ma connaissance, qui allait là-bas rendre visite à sa fille. Nous étions reçus dans la banlieue de Jette, au douzième et dernier étage d'un grand immeuble de petits logements.

La vue depuis la terrasse offrait un vaste panorama de la ville, d'où se détachaient sur la gauche les projecteurs du Heysel et les boules enguirlandées de l'Atomium, sur la droite la basilique de Koekelberg. Ce vaste édifice, paraît-il le quatrième plus grand bâtiment chrétien au monde, me plaisait de loin par sa silhouette néo-byzantine majestueuse, et plus encore par réaction au petit paragraphe infect que lui consacre le *Guide du routard*, feuilleté un moment. Entre les toits autour de chez nous volaient quelques pies et corneilles parmi une foule de mouettes, probablement de l'espèce dite rieuse.

Je connaissais à Bruxelles trois correspondants que je n'ai jamais rencontrés en personne et je pensais en profiter, mais l'un d'eux était parti en vacances, un autre n'avait pas l'air bien disposé, et du coup je n'ai pas osé contacter le troisième, ce qui a simplifié ma vie sociale.

Dans les rues et dans les transports, nous étions surpris par le grand nombre de personnes étrangères ou d'origine étrangère, si bien que nous éprouvions parfois la sensation de

notre propre étrangeté moins comme des Français chez les Belges, nos semblables, que comme des Européens isolés parmi une majorité d'Exotiques.

Lors de ma seule précédente venue dans cette ville il y a plus de vingt ans, j'avais déjà vu la Grand Place, qui m'a paru cette fois-ci moins grande mais plus belle que dans mon souvenir. J'ai découvert deux autres places charmantes, celle du Petit Sablon (un square à statues) et celle du Grand Sablon. Entre les deux, Notre-Dame du Sablon, la seule église où j'ai eu l'occasion de noter des signatures de verriers, jusqu'alors inconnus de moi, Camille Ganton-Defoin et Louis-Charles Crespin.

Au cours d'une promenade dans le parc de Laeken, par temps maussade, nous avons pu contempler une série de bâtiments remarquables, de styles très différents : le bizarre Atomium, le mémorial néo-gothique à Léopold Ier, les Serres royales, un pavillon dans le goût chinois et une tour japonaise. J'ai eu pendant cette marche la meilleure surprise du voyage, en remarquant la présence de Perruches à collier (*Psittacula krameri*). Je savais que quelques colonies de ces oiseaux afro-asiatiques d'un beau vert, longs d'une quarantaine de centimètres, se sont naturalisées en quelques points de l'Europe, mais je n'en avais jamais vu. Il y en avait aussi dans les autres parcs de la ville où je suis passé.

J'ai visité une supérette Delhaize qui ne m'a pas fait bonne impression, mais j'ai bien aimé le supermarché Delhaize de l'avenue de l'Arbre Ballon, assez grand sans être immense.

J'ai failli lire une bande dessinée d'Enki Bilal, *Animal-z* (Casterman, 2009) qui s'ouvre sur une citation ridicule de Jean Baudrillard et se poursuit par une histoire qui ne m'intéressait pas. Je trouvais les dessins talentueux mais insipides, et il manquait peut-être un scénariste.

J'ai examiné plusieurs fois le bel album de Shaun Tan, au titre français un peu pompeux de *Là où vont nos pères* (*The arrival*, 2006, Dargaud, 2010). C'est une bande dessinée sans paroles racontant des scènes de la vie d'un émigré. Il ne s'agit bien sûr pas du genre d'émigré parasite arrogant hostile auquel les esprits chagrins pourraient songer. C'est tout au contraire un type à la bonne mine (tout simplement les traits de l'auteur australien lui-même, me semble-t-il), l'air si humble et bien disposé, avec son petit chapeau et sa petite valise. Ce thème de bon ton est alourdi par quelques tendances enfantines, comme la représentation d'animaux domestiques sous la forme d'espèces de Mickeyes futuristes, ou l'habitude du personnage d'établir de bonnes relations en fabriquant des cocottes en papier. Malgré toute la niaiserie que l'on peut trouver à la pelle, j'admire la qualité brumeuse des illustrations, notamment des paysages visionnaires et des portraits.

J'ai abandonné pendant deux jours les journaux de Jünger pour dévorer un passionnant "*page turner*" que l'on avait eu la gentillesse de m'offrir, à savoir *L'instinct de mort*, les

mémoires de Jacques Mesrine, sans cesse réédités depuis leur première parution en 1977, maintenant en Pocket. Malgré mon peu d'attirance pour le personnage, j'étais depuis longtemps curieux de lire ce document. Je ne sais si l'auteur s'est fait aider ou revoir. Le style n'est pas ouvragé mais très clair, c'est assez réussi sur ce point. Le bonhomme était malin, d'esprit très vif, hardi, brutal, parfois même cruel. Il y a quelques rares passages philosophiques dans lesquels bizarrement il semble balancer, essayant tantôt de se trouver des justifications (les traumatismes, la vilaine Société, la prison école du crime et tout le bataclan habituel), tantôt avouant sincèrement sa responsabilité, son goût pour le genre de vie qu'il a bel et bien choisi à ses risques et périls. Je n'y trouve rien d'exaltant, mais le récit est sans aucun doute fascinant.

A part ça, je suis très satisfait de n'avoir pas vu l'agaçant Manneken Piss, qui pérorait déjà suffisamment sur tous les présentoirs de cartes postales.